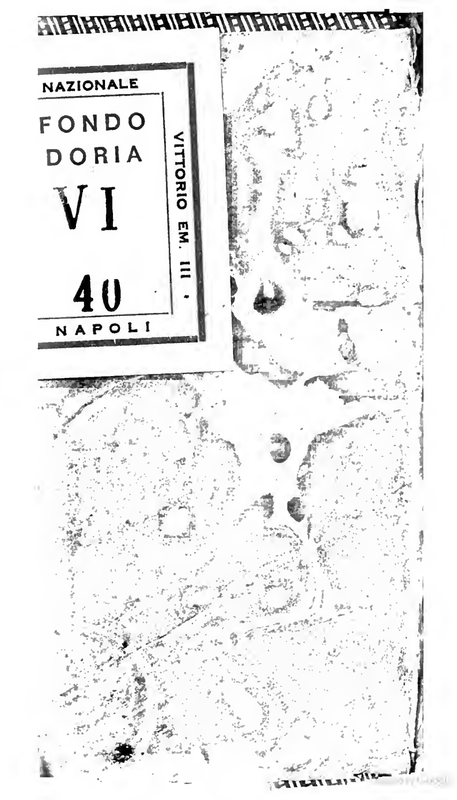

VITTORIO EM. III


NAZIONALE
FONDO
DORIA
VI
40
NAPOLI
VITTORIO EM. III



BIBLIOTHEQUE

AMUSANTE.

LES AVENTURES DE L'INFORTUNÉ *NAPOLITAIN*, OU MÉMOIRES DU SEIGNEUR ROZELLI.

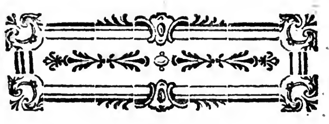
TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.





SUITE DE L'INFORTUNÉ *NAPOLITAIN*, OU *LES AVENTURES* ET MÉMOIRES DU SEIGNEUR ROZELLI.

JE ne puis assez remercier Dieu de m'avoir fait éviter un semblable danger; adorant les impénétrables secrets de sa providence, qui me conduisoit au port

du ſalut, par la pauvreté, & par les périls. Nous arrivâmes enfin à Lagoſta. Cette ville a été un des plus beaux monumens de l'ancienne Rome : on y voit encore pluſieurs belles antiquités, particuliérement les reſtes du temple dédié à Galatée, qui eſt ſur le bord du rivage : on y fait voir l'antre de Poliphême, & ce grand écueil qu'on dit être le rocher que ce monſtre détacha de la montagne ; pour écraſer Acis. La ville eſt ſur un des plus agréables côteaux de l'univers : les habitans y ſont tous civils & bons muſiciens ; il y a très-peu de nobleſſe, mais la bourgeoiſie eſt en échange ſi polie & ſi ſpirituelle, que j'oubliai toutes les peines de mon voyage, à l'agréable accueil que nous en reçumes.

Nous nous diſions mâtelots Siciliens, échappés du naufrage. Nous n'avions dans nos habits aucune marque de Turc ; nous les avions enterres dans le lieu que nous avions quitté. Enfin après avoir reſté ſept ou huit jours à Lagoſta, pour nous délaſſer un peu de nos fatigues,

nous prîmes le chemin de terre, pour arriver à Meſſine, où nous entrâmes, après trois jours de marche.

La premiere démarche que je fis en y arrivant, ce fut d'aller droit à la porte de l'égliſe, où je n'oſai entrer : je me proſternai à genoux, & j'adorai Dieu de tout mon cœur, & reconnus Jéſus-Chriſt pour mon ſauveur & mon maître, à qui je demandai pardon du ſcandale que j'avois pu donner aux chrétiens par ma feinte apoſtaſie. Enſuite je fus au palais de l'Evêque; & après l'avoir inſtruit de mes aventures, je le priai d'avoir la bonté de me réconcilier avec l'égliſe, l'aſſurant que dans mon apoſtaſie il y avoit eu plus de foibleſſe que de malice. Ce vénérable prélat en fit la cérémonie dans le dôme, devant l'autel de Notre-Dame de la Lettre : & il me trouva ſi bien inſtruit dans nos myſteres, & tellement perſuadé de nôtre religion, qu'il ne me fit faire que huit jours de retraite & de probation. *Pietrocio* avoit trouvé, depuis dix ans,

ſa maiſon toute changée ; ſon pere & ſa mere étoient morts, & ſon frere le médecin n'avoit jamais voulu le reconnoître. Il eut beau alléguer les raiſons les plus pertinentes du monde, on lui diſoit toujours que ce frere dont il prenoit le nom, étoit péri à la hauteur de Lipara, dans une barque qu'un corſaire Turc fit couler à fond : qu'il pouvoit avoir entendu faire cette hiſtoire, & la ſavoir auſſi bien que tous les Meſſinois de ce tems-là ; mais qu'il n'avoit qu'à chercher d'autres dupes, & qu'il n'y avoit rien pour lui dans la maiſon. Comme j'étois un jour ſur le port après ma retraite, je trouvai *Pietrocio*, qui m'embraſſant, ſe mit à pleurer. Je voudrois, dit-il, être encore à Patras avec mes patronnes ! il y a plus d'humanité & de bonne foi parmi les Turcs que parmi mes proches. Mes parens ne veulent pas me reconnoître, & me voilà réduit à mendier mon pain, n'ayant pas de quoi ſubſiſter. Je l'aſſurai que je n'oublierois jamais les ſervices qu'il m'avoit

rendus, & que je partagerois volontiers avec lui le peu d'argent qui me restoit. Je lui communiquai alors la pensée que j'avois de sortir du monde, pour entrer en religion. Je ne savois pas bien à quoi me déterminer ; c'est pourquoi je restai quelques mois à Messine, pour savoir des nouvelles de ma chere maîtresse la Marquise P... avant que de rien entreprendre. Je ne savois à qui écrire dans Naples pour apprendre de ses nouvelles. Un marchand de Messine nommé *Citrani*, avec qui j'avois fait quelque société, s'obligea à satisfaire ma curiosité. Il avoit un fils âgé de vingt à vingt-deux ans, qui faisoit le voyage de Naples : il se chargea d'un mémoire que je lui donnai ; & après lui avoir montré le portrait de la Marquise, que j'avois toujours conservé, il me promit de m'en dire des nouvelles avant un mois. Je vécus pendant tout ce temps-là dans les plaisirs & dans la bonne chere. *Pietrocio*, par le moyen de sa belle voix, se plaça chez le Gouver-

neur, qui lui fit bientôt faire raiſon de ſon bien, & contraignit ſes parens à le reconnoître. Comme il étoit familier avec toute la nobleſſe, je fus bientôt de toutes les parties de leurs divertiſſemens. Je m'étois magnifiquement habillé, & j'avois de l'argent ſuffiſamment pour ſoutenir ſix mois la belle figure que je faiſois. Le deſſein que j'avois d'entrer dans un monaſtere, me faiſoit vivre ſans précaution du côté de la bourſe : je donnai des cadeaux & des ſerenades magnifiques à pluſieurs belles femmes, pour leſquelles je faiſois le paſſionné : je me fis appeller le Marquis *Piroti* : & ce fut la premiere fois que je connus que l'argent nous faiſoit faire parmi les hommes la figure que nous voulions. Cependant trois mois s'étoient paſſés, ſans que je viſſe revenir *Citrani :* j'allois tous les jours chez ſon pere pour en apprendre des nouvelles. A la fin je ſus qu'il avoit été malade à l'extrémité, & qu'il devoit arriver dans la ſemaine. Je courus l'embraſſer auſſi-tôt

que j'eus appris ſon retour : & je n'eus pas plutôt la liberté de lui demander des nouvelles de mes affaires, qu'il me dit que j'étois malheureux, & qu'il avoit des choſes à m'apprendre, qu'il ne pouvoit pas me dire ſur l'heure, parce qu'il venoit d'arriver du monde dans la maiſon pour le voir; mais que le lendemain matin, ſi je voulois me trouver dans le cloître des cordeliers, il m'apprendroit de quoi il étoit queſtion. Je devois ce ſoir-là ſouper avec le Gouverneur, & nous avions fait partie d'aller ſur l'eau derriere le Salvator, qui eſt une citadelle à l'embouchure du port, où il y a les plus agréables jardins qui ſoient dans toute la Sicile. Une illumination la plus belle que j'aie vue de ma vie, ſervoit de jour à ces bords heureux. Les Dames qui s'y trouverent avant nous, nous avoient préparé mille feſtons galans, & formé pluſieurs chiffres tendres & paſſionnés. Une jeune veuve pour qui je m'étois déclaré, me fit pluſieurs malices en arrivant; entr'autres,

celle de me jetter un plein ſeau d'eau de fleurs d'Orange. On n'a jamais paſſé une ſoirée plus agréablement ; & je ne ſache pas m'être jamais trouvé à un feſtin plus ſomptueux & plus propre, que celui qu'on ſervit à cette illuſtre compagnie. Tout le monde y parut d'un enjouement extraordinaire ; j'étois ſeul de tous les cavaliers qui parut peu ſenſible à cette agréable fête. Quelques Dames qui s'apperçurent de mon humeur rêveuſe, m'en firent la guerre. Plus je voulus me retirer de ce mauvais pas, plus je m'y enfonçai. Ma petite veuve m'ayant demandé, en nous en retournant à Meſſine, le ſujet de ma mélancolie, au lieu de trouver quelque excuſe galante qui eût pu la ſatisfaire, je fus aſſez imprudent de lui dire qu'une colique dont j'étois attaqué, m'ôtoit la joie que je devois avoir. C'en fut aſſez pour être en bute à mille traits de raillerie. Comme cette petite perſonne ne ſe ſentoit pas pour moi un grand fonds de tendreſſe, elle ſe fit un plaiſir de

trouver l'occaſion de ſe divertir à mes dépens. Nous nous rendîmes à minuit chacun à notre logis, & je m'étois à peine déshabillé pour me mettre au lit, qu'on me dit qu'un homme vouloit me parler pour une affaire de conſéquence. Je dis à l'hôte qu'on fît monter cet homme. Mais quelle fut ma ſurpriſe, quand je vis un garçon apothicaire armé d'une ſeringue, me dire que je n'avois qu'à me coucher, & que cela ſeroit d'abord fait. Je le remerciai de ſon remede, & lui dis que je n'en avois pas beſoin. Plus je m'obſtinai à ne le pas recevoir, plus il fit d'inſtance pour me le faire prendre. Enfin je le mis dehors, ſans pouvoir ſavoir de lui de quelle part il venoit. A peine fus-je dans mon lit, qu'on vint frapper encore à ma porte. Je demandai ce qu'on vouloit, & j'appris avec chagrin, que c'étoit un autre cliſtere qu'on m'envoyoit. Ce petit manege dura preſque toute la nuit; & comme ces inſolens m'avoient empêché de dormir, je me levai au dixieme porte-

cliſtere qui vint encore interrompre mon ſommeil, & l'obligeai, après avoir fermé ma porte ſur nous, de vuider ſon lavement dans un bocal de fayance, & de l'avaler devant moi. Je lui mis le poignard à la gorge pour l'y contraindre, & j'étois tranſporté d'une telle rage, que je l'euſſe percé de mille coups, s'il ne m'eût promptement obéi. Cette action fit beaucoup de bruit dans Meſſine: le maître de ce garçon apothicaire fut ſe plaindre de l'action violente que j'avois commiſe contre un membre de la faculté. Le Gouverneur à qui la petite veuve avoit fait part de la piece qu'elle m'alloit faire pour guérir ma colique, n'en fit que rire, & défendit à l'apothicaire de me faire la moindre inſulte, ſous peine de la vie. Je ne voulus plus aller à la Cour après une raillerie de cette nature. Mon argent tiroit à ſa fin, & je ne pouvois plus fournir à la dépenſe que je faiſois depuis quatre ou cinq mois. Dès que le jour parut, je fus au cloître des cordeliers pour y trou-

ver *Citrani*. Je ne fus pas long-tems à l'attendre : je le vis entrer; & nous étant joints avec beaucoup de civilité & d'empressement, après le premier compliment de part & d'autre, il me dit qu'il venoit me rendre compte de la commission dont je l'avois chargé pour Naples; qu'il s'en étoit acquité en vrai ami, & que les particularités qu'il m'alloit dire me feroient juger de son amitié & de son exactitude.

D'abord que j'eus fait certaines affaires que je ne pouvois pas différer, me dit-il, j'allai chez le Comte P... pour m'informer de la destinée de sa fille, & de sa vieille sœur, chez qui vous aviez laissé Rosalie : je demandai à parler au plus ancien domestique du palais. Il en vint un qui s'appelle *Rotilio*, qui me dit qu'il étoit là depuis son bas âge. Je le connois, lui répondis-je, il est bossu, & a la physionomie riante & bouffonne. Voici, continua-t-il, l'entretien que nous eûmes pendant près de deux heures. Je lui témoignai d'abord qu'une affaire

d'importance m'avoit obligé à partir de Sicile, pour venir à Naples lever certains mémoires d'où dépendoit tout le repos de notre maison, & qu'on m'avoit assuré que chez le Comte P... je trouverois les éclaircissemens de ce que je cherchois, ou chez la Marquise P... sa fille. A ce nom, ce pauvre homme poussa un profond soupir de son cœur : Hélas ! que pouvez-vous savoir de cette malheureuse Marquise ? Monsieur le Comte son pere est mort de douleur, de n'avoir pu apprendre de ses nouvelles depuis quatre ans ; son mari est dans le château Saint-Elme depuis ce temslà, pour rendre raison de sa conduite à l'égard d'une épouse si sage. Tout le monde croit qu'elle à été empoisonnée à Palinure, où elle fut il y a environ quatre ans, & d'où elle n'est plus retournée à Naples. Sa tante en a fait faire des perquisitions par tous les lieux de l Europe, & a envoyé son portrait dans tous les monasteres de la chrétienneté, pour savoir si elle ne seroit point renfermée

fermée dans quelqu'un de ces lieux. Mais tout cela a été inutile, & l'on voit trois ou quatre familles perdues par la perte de cette Dame. Je voulus savoir si elle n'avoit pas écrit, ou laissé quelque billet pour marquer le sujet de son éloignement? C'est ce qui est cause de l'emprisonnement de son époux, me dit *Rotilio*; on veut qu'il parle, & il n'a rien à dire. Il jure qu'il n'a jamais donné aucun sujet de chagrin à sa femme, que par ses absences & ses petites légeretés, & qu'il n'est coupable ni de sa mort, ni de son évasion. Je demandai à ce petit bossu, si je pourrois trouver le moyen de parler à Rosalie? Elle est morte, me dit-il, avec la Marquise, ou elles sont toutes deux ensemble bien loin d'ici. Si vous me disiez, ajouta-t-il, les raisons qui vous obligent aux perquisitions dont vous me parlez, je pourrois peut-être vous apprendre quelque chose. Je le remerciai de sa civilité, & lui dis que j'aurois l'honneur de le revoir le lendemain. Je ne crus

pas être obligé de lui tenir parole. J'avois exécuté vos ordres, & m'imaginai que vous ne vouliez ſavoir autre choſe, que ce que vous me preſcriviez par votre mémoire. Deux jours après je tombai dangereuſement malade, & ne pus vous faire ſavoir de mes nouvelles, parce qu'il me fut impoſſible d'écrire, ayant été malade à l'extrémité; mais dès que j'ai pu ſouffrir la litiere, je n'ai rien eu plus à cœur que de me hâter pour vous en rendre la réponſe de bouche.

Ce diſcours de *Citrani* m'avoit tellement touché, que j'eus beſoin de m'aſſeoir pour ne pas tomber en foibleſſe. Cet honnête homme s'en apperçut, & m'offrit en même tems ſes ſervices. Je l'en remerciai, & le priai de permettre que je reſtaſſe ſeul, pour rêver à mon malheur, l'aſſurant que j'aurois l'honneur de le voir quelquefois, pour me conſoler avec lui. Il s'obſtina quelque tems à ne me pas quitter : mais enfin, s'étant laiſſé vaincre à mes prieres, il fut à ſes affaires, & me laiſſa en liberté dans la plus pro-

fonde mélancolie du monde. Je priai le Portier de m'ouvrir le jardin, où je ne fus pas plutôt entré, que me croyant libre, & n'être entendu de personne, je commençai à me plaindre de mon infortune. Tous les malheurs de ma vie se présenterent alors à mon esprit; je maudis mille fois l'heure de ma naissance, & je me trouvai dans un état à faire pitié ou frayeur à l'ame la plus dure.

La nuit s'avançoit, & je me promenois encore sans avoir rien mangé de tout le jour. Le même Portier qui avoit eu l'honneteté de m'ouvrir la porte, vint m'avertir qu'on l'alloit fermer, & qu'il étoit tems de sortir. Je ne me fis pas presser; & après l'avoir remercié de sa civilité, je me traînai avec peine à mon auberge, où je ne fus pas plutôt arrivé, que m'étant mis au lit, je dis à l'Hôte qu'on ne dît à personne que j'étois retiré: car il y venoit souvent certains Officiers Espagnols de la garnison, capables des plus grands crimes

& des plus grandes débauches. J'avois mangé plusieurs fois avec eux dans l'auberge, sans connoître la vie qu'ils faisoient ; & je m'étois trouvé en leur compagnie, dans une occasion où si nous eussions été pris, on nous auroit fait sans doute un méchant parti.

Ces gens, très-mal payés du Roi d'Espagne, pour soutenir l'éclat de leurs charges, & les vains titres qu'ils prennent en arrivant dans un pays, cherchent de l'argent de toutes les manieres. Ils avoient formé entre eux une bande de voleurs, de toutes sortes de métiers. Il y avoit des Notaires, des Avocats, des Serruriers, des Menuisiers, des Maçons & des Tailleurs. Les Notaires donnoient avis à la troupe de l'argent que recevoient les particuliers. Les Serruriers faisoient de doubles clefs de toutes les serrures des maisons : les Menuisiers révéloient les secrets des cabinets & des gardes-robes qu'ils montoient. Ainsi ils jouoient presque à coup sûr, & l'on n'entendoit parler

que de vols dans Meſſine, ſans jamais en avoir pu découvrir les auteurs. Ils s'aſſembloient tous les ſoirs aux coins de la Ville, & l'heure de leur rendez-vous étoit la cloche que les Cordeliers ſonnoient à minuit. Cette troupe des fripons étoit compoſée de vingt perſonnes, parmi leſquelles il y avoit un Chef qui faiſoit une des plus belles figures dans la Ville. Le ſoir qu'ils devoient faire quelque bonne œuvre, ils ſoupoient enſemble, & enſuite ils alloient diſoient-ils, *boſcar la vita*, chercher la vie. Le butin étant porté chez le Chef, les parts s'y faiſoient avec beaucoup d'exactitude, chacun ſelon ſon habileté & ſelon ſon rang; de ſorte qu'ils ſortoient tous contens. J'avois lié quelque amitié avec le Chef de ces maîtres fripons. C'étoit un Eſpagnol de Séville, appellé *Dongan Ladones*, lequel s'étoit établi dans Meſſine dès ſa jeuneſſe; & il avoit gagné tant d'argent, qu'il avoit un magnifique palais, & des meubles les plus ſuperbes de

toute la vie. Il n'avoit jamais voulu ſe marier, & ſe contentoit d'avoir un petit ſerrail des plus belles & des plus jeunes perſonnes, qu'il faiſoit chercher dans toute l'Iſle. Ce malheureux, qui avoit volé aſſez de bien pour ſe faire un revenu de dix mille écus, paroiſſoit aux yeux de tout le monde le plus charitable & le plus dévot de tous les hommes. Un Officier de la garniſon Eſpagnole me dit un jour, qu'il vouloit me donner la connoiſſance d'un honnête homme; & que ſi je n'avois pas de bien dans cette ville, ou ſi j'étois dans l'attente de mes revenus, je trouverois chez cet ami des reſſources & des ſervices que je ne pourrois trouver ailleurs.

Le preſſentiment que j'avois des malheurs qui étoient arrivés dans Naples à ma chere maîtreſſe, joint à l'inclination que j'ai eué toute ma vie à me faire des amis, me firent accepter le parti de voir ce prétendu honnête homme. Le jour fut pris pour cela, & nous fûmes

manger la ſoupe chez lui. Son entretien étoit fort modeſte ; ſes diſcours ne rouloient que ſur le plaiſir de ſe ſervir mutuellement les uns les autres ; il me fit part des aventures de ſa jeuneſſe, & me dit qu'il vouloit ſavoir quelque choſe de ma vie, connoiſſant bien à ma mine, que j'avois couru pluſieurs dangers. Mais il ajouta que les hommes ne ſe connoiſſoient que dans le péril, & que les adverſités étoient la pierre de touche de notre cœur & de notre eſprit. Je connus bien par ce diſcours, que ce galant homme avoit quelque vue ; mais je ne pénétrois pas alors ce qu'il vouloit de moi ; & je me contentai de l'aſſurer que je me ferois un mérite de le voir quelquefois, pour lui demander ſon avis touchant certaines affaires que je méditois, le conjurant de ne me refuſer pas cette grace. On ne peut rien ajouter aux proteſtations d'amitié qu'il me fit, juſques à m'offrir ſa maiſon & ſa table, me priant de ne le pas refuſer, & m'aſſurant de l'in-

clination qu'il avoit pour moi. Je ne fus pas long-tems ſans le mettre à l'épreuve. Deux ou trois jours après la fatale nouvelle que *Citrani* m'avoit apportée de Naples, preſſé de toutes parts, & ne ſachant ce que je devois devenir, je trouvai Dongan, au ſortir du dôme, qui venoit d'aſſiſter à un ſervice qui s'étoit fait d'un Abbé d'une très-grande diſtinction. On l'avoit enſeveli avec tous les ornemens de ſa dignité, & on lui avoit laiſſé une émeraude au doigt d'un prix très-conſidérable. On diſoit que c'étoit un article du Teſtament de ce défunt, d'être enſeveli avec ce bijou, & qu'il en avoit prié meſſieurs les Chanoines, auxquels il avoit laiſſé de grands biens: voulant enſuite qu'au bout de l'an ils expoſaſſent derechef ſon cadavre pour en avoir la difformité. Chacun raiſonnoit ſur la bizarrerie de ce Teſtament, & je ne rapporterai pas ici les différens jugemens qu'on porta là-deſſus.

Dongan m'inſtruiſit de toutes ces par-

ticularités, par maniere de conver-ſation; mais je ne goûtois guere cette inutilité de paroles; car j'étois preſſé d'une étrange faim, & j'avois déja vendu ma pénultieme chemiſe pour vivre. Les amis que j'avois fait à Meſſine pendant que j'avois eu de quoi y faire quelque figure, me tournerent le dos. *Pietrocio* étoit allé à Rome chez le Prince R... qui lui donnoit de gros appointemens: il m'avoit écrit d'aller le joindre, m'aſſurant qu'il auroit ſoin de ma fortune comme de la ſienne propre. Je me trouvai en ce tems-là ſans argent pour faire le voyage; & je ne pouvois me réſoudre d'aller dans un pays où j'avois été ſi fort connu, & où je pourrois bien l'être encore davantage. Enfin je voulus eſſayer ſi les offres de ſervice que Dongan m'avoit faits, étoient ſinceres. Je lui dis que s'il vouloit me permettre de l'accompagner chez lui, j'aurois une petite confidence à lui faire, que je ne pouvois pas différer plus long-tems. Il m'offrit d'abord une

place dans ſon carroſſe, & je ne fus pas plutôt entré dans ſon ſallon, que je lui expoſai ma miſere, & le beſoin que j'avois d'être ſecouru, je lui fis même un abrégé des principaux événemens de ma vie. Il m'écouta fort tranquillement, & me conſola beaucoup, en me diſant qu'il me retenoit à dîner, voulant enſuite me parler d'une affaire qui ne me déplairoit pas. J'attendis l'heure du dîner avec une véritable impatience. Je me remplis le ventre, où je n'avois rien mis depuis deux jours. A la ſortie de table nous entrâmes dans un grand jardin, & ſans attendre que Dongan prît la parole, je le priai de ſe reſſouvenir de la promeſſe qu'il avoit eu la bonté de me faire. Je ne l'ai pas oubliée, me dit-il, & je vais vous en parler.

Vous êtes réduit à l'extrémité, me dit-il, parce que vous ne ſavez rien faire. Je ſai un métier qui vous peut enrichir en peu de tems, & vous arracher des mains de la miſere où vous

êtes tombé. Son nom ſeul eſt un peu ſcabreux, on veut même qu'il ſoit périlleux, & d'un très-difficile apprentiſſage; mais il n'y a que les ſots qui y rencontrent quelque obſtacle; jamais un habile homme n'y trouve la moindre difficulté, & c'eſt le métier d'un homme d'eſprit. J'étois impatient de ſavoir ce métier heureux qui devoit me combler de richeſſes. Je l'aſſurai qu'il n'avoit jamais eu de diſciple plus docile, & qui eût meilleure volonté. Je vais vous le dire, me répondit-il, écoutez moi, & peſez bien tout ce que je dirai.

Savez-vous que Dieu eſt grand, & qu'il eſt bon & ſage? Oui je le ſai, lui dis-je. Si vous ſavez cela, dit-il, vous devez ſavoir que comme grand, il a eu la puiſſance de faire toutes les choſes qui ſont dans le monde : comme bon, il a voulu que toutes les choſes qu'il a faites fuſſent pour l'homme, qui eſt ſon enfant & ſon image : & comme ſage, il a diſpenſé toutes les choſes à l'homme ſelon ſes différens

états, & ſes différens emplois. Le premier deſſein de la ſageſſe de Dieu, étoit que tous les biens fuſſent communs entre ſes enfans; mais la force, la violence & l'injuſtice ont éludé ſes deſſeins adorables; & de là eſt venu ce mélange affreux de pauvreté & de richeſſes. Pour punir l'injuſte uſurpation des riches du monde, cette Sageſſe a infuſé un eſprit d'adreſſe & d'induſtrie dans les illuſtres malheureux, par laquelle les richeſſes paſſent adroitement & finement des riches aux pauvres, pour en être ſecourus dans leur beſoin. Cette induſtrie & cette habileté qu'on a à faire venir l'argent vers ſoi, s'appelle parmi les Avares & les Tyrans, larcin, friponnerie, filouterie; mais parmi les honnêtes gens & les perſonnes d'eſprit, c'eſt adreſſe, ſubtilité, fineſſe, & mille noms jolis qu'on a donnés à cet admirable métier. Les riches du monde qui ont acheté à beaux deniers comptans le pouvoir de faire des injuſtices avec impunité, n'aiment pas ces ſortes de ſubtilités,

ſubtilités, & les puniſſent quelquefois un peu trop ſévérement ; mais pour un qu'ils font périr, il en naît mille ; jamais les Juges n'ont fait faire reſtitution de ce qui a été pris adroitement.

Quoi, Monſieur, dis-je à ce Maître déteſtable, vous me conſeilleriez de me faire voleur, parce que je ſuis miſérable ? Que je meure plutôt mille fois que d'en avoir la penſée ! j'aime mieux mourir de faim ; & la ſeule idée de ce crime m'épouvante, & me fait frémir d'horreur. Qui vous parle de vol ni de crime ? me répondit-il d'un ton radouci : Savoir prendre adroitement de quoi s'entretenir, n'eſt pas voler, c'eſt remplir le deſſein de la providence, qui veut que nous travaillions pour vivre. Vous n'avez point d'autre art que celui de prendre : il faut donc que vous travailliez ſi vous voulez vivre ; vous n'avez qu'à voir ſi vous voulez de l'emploi, l'occaſion s'en préſente aujourd'hui fort belle. Cet Abbé qui eſt mort, a plus de deux mille écus de bijoux enfermés

avec lui dans son tombeau ; dites-moi s'ils ne seront pas mieux chez vous que chez les morts, & si ce n'est pas un vol tout pur que les morts font aux vivans, d'emporter leurs richesses jusques dans l'autre monde? Etes-vous homme à entreprendre un coup si hardi? Il y a cent pistoles pour vous, dès que vous m'aurez mis sa bague & sa croix entre les mains. Je vous laisse pour une heure, parce qu'il faut que j'aille écrire à Séville. Pensez à ce que je viens de vous dire, & ne soyez pas timide : ce défaut n'est que pour les femmes, ou les personnes de peu de cœur.

Je vous avoue que je fus étrangement surpris d'un semblable raisonnement. Je ne savois cependant où aller souper. On ne me vouloit plus faire crédit dans mon auberge pour le lit que j'occupois : on m'avoit changé de chambre, & je me trouvois tous les jours couché avec de nouveaux visages que je ne connoissois pas. L'appas de cent pistoles flattoit étrangement mon imagination. Je me

difois que ce n'étoit pas un grand mal de prendre un bien inutile, pour me fecourir dans mon extrême indigence; que tout le mal feroit fi je me laiffois furprendre. Enfin après avoir flotté une heure entiere entre la vertu & la mifere, Dongan rentra & me demanda fi j'étois homme? Je lui dis qu'oui, & que je voyois bien qu'il falloit me réfoudre à faire quelque chofe; mais que je ne favois pas de quelle maniere je pourrois réuffir dans une affaire auffi delicate. Vous ferez, me dit-il, felon votre efprit, felon votre befoin, & felon la néceffité où vous êtes; prenez garde fur-tout de ne vous point laiffer furprendre. Entrez dans mon garde-meuble, & voyez ce qui vous accommode, & enfuite allez-vous-en. Ce garde-meuble étoit un arfenal de toutes les machines propres au larcin. Il y avoit là des habits de toute forte d'états, & des inftrumens pour enlever toute forte de ferrures & pour couper jufqu'aux grilles de fer les plus épaiffes. Enfin je trouvai à propos de m'habiller en Cha-

noine ; & après m'être revêtu d'une ſoutane & d'un manteau de moire, je me fournis d'une lime ſourde & d'une machine pour enlever une pierre ou une porte : je n'oubliai point un poignard pour me défendre en cas de beſoin, étant réſolu de ne permettre jamais qu'on me ſaisît, que mort. A l'heure de complies je fus au dôme : je demandai à me confeſſer au Sacriſtain, (c'étoit un bon vieillard de ſoixante ans, qui m'entendit avec beaucoup de charité.) Je le priai de vouloir me dire ſi le lendemain je pourrois célébrer la meſſe à la pointe du jour dans la chapelle de Notre-Dame de la Lettre, parce que j'étois obligé de partir de bonne heure pour un voyage de conſéquence, & que je lui laiſſerois de l'argent pour continuer de dire tous les jours des meſſes juſques à mon retour qui ſeroit dans cinq ou ſix mois. J'obtins tout ce que je demandai : l'Egliſe fut ouverte à cinq heures, & je n'eus pas de peine a ſortir de ce mauvais pas. Je m'étois apperçu,

avant que de parler au Sacristain, d'une chapelle où il y avoit un autel vuide : je fis semblant d'y entrer, & après avoir caché tous mes instrumens, je m'enfermai jusqu'à ce que je fus sûr qu'on eût fermé l'Eglise. En sortant de ma cache pour aller exécuter mon vol, je me sentis arrêté par un remords de conscience qui pensa faire évanouir toute ma fermeté; la crainte de Dieu, & celle de tomber entre les mains des hommes, me firent suspendre mon action plus d'une grosse heure; & considérant le déplorable état où j'étois réduit, je promis à Dieu, si je sortois d'un si grand péril, de ne m'exposer plus de ma vie, & de me retirer du monde, où je n'avois éprouvé que mille fâcheux accidens. Enfin après avoir long-tems écouté les reproches de ma conscience, & les raisons de ma nécessité, je pris courage, & j'allumai une bougie à la lampe. Je fus droit à la chapelle où cet Abbé avoit été enseveli: la pierre du tombeau n'étoit pas encore affermie,

je l'ôtai ſans beaucoup de peine, j'approchai du cadavre, & le dépouillai de ſes ornemens ; mais ne pouvant jamais venir à bout de lui ôter ſa bague, parce que ſes doigts étoient extrêmement enflés, & impatient d'achever bientôt cet ouvrage, je tirai un couteau de ma poche, je lui coupai le doigt, je pris ſa croix pectorale, & quelques perles qu'il avoit à ſa mitre ; & étant remonté dans la chapelle, je refermai le ſépulchre & allai me remettre ſous le même autel où je m'étois auparavant caché. Je ne vous dirai point combien je trouvai la nuit ennuyeuſe & longue. C'étoit au mois de Décembre ; & quoiqu'il ne faſſe point de froid dans la Sicile, celle-ci fut la plus froide que j'aie ſentie de ma vie. Enfin, à cinq heures, le Sacriſtain étant entré dans l'Egliſe, je ſortis un moment après, & allai à la ſacriſtie, donner le bon jour à ce bon homme ; je le priai de préparer toutes choſes pour dire la meſſe, pendant que j'irois à l'auberge chercher ma bourſe pour lui

donner de l'argent. Je ſortis avec beaucoup plus de plaiſir que je n'étois entré ; je courus chez Dongan lui apprendre ce que je venois de faire, & lui remettre en même tems ſes habits, ſes inſtrumens & mon larcin. Il m'embraſſa fort, me fit prendre du chocolat avec lui, & me compta cent piſtoles d'Eſpagne, en m'aſſurant qu'il m'aimoit déja plus que tous ceux qu'il avoit employés en de ſemblables occaſions ; qu'il m'aſſuroit de me donner de l'emploi, & de me faire gagner tous les ans des ſommes conſidérables. Je le remerciai de ſon affection ; & je fus chercher une autre auberge pour me repoſer & pour me dérober à la connoiſſance des perſonnes avec qui j'avois eu quelques habitudes.

Le Sacriſtain du dôme ne me voyant point revenir pour dire la meſſe, après m'avoir long-tems attendu, s'impatienta, & tomba dans la défiance, qui eſt aſſez naturelle aux perſonnes de ſon pays ; il crut que j'avois voulu faire quelque friponnerie dans l'Egliſe, ou que peut-

être je l'avois déja faite. Pour ce ſujet, il entra dans toutes les chapelles, il viſita par-tout; & connoiſſant qu'on avoit touché à la pierre, il ſoupçonna que quelqu'un auroit bien pu avoir dépouillé le Mort de ſes bijoux. Il alla communiquer ſes ſoupçons à quelques Chanoines qui ſe trouverent pour lors dans la ſacriſtie : on fut viſiter le lieu, & y ayant fait deſcendre le Foſſoyeur, il leur aſſura que le Mort n'avoit plus ni croix ni bague, qu'on lui avoit même coupé le doigt où il la portoit; & qu'il y avoit trouvé le couteau encore tout ſale de cette cruelle opération. On appella la Juſtice; & après avoir dreſſé un procès-verbal, on mit des affiches par toute la ville, dans leſquelles on promettoit une certaine ſomme à celui qui découvriroit l'auteur de cette action. C'eſt la coutume de l'Italie, quand on veut bientôt ſe défaire des gens, de mettre leur tête à prix; on trouve une infinité de malheureux qui les déterrent, & ſouvent l'innocent eſt enveloppé dans

cette inhumaine recherche. On croit que cette déteſtable invention eſt de Sixte V. qui pour ſe défaire des Bandits qui rendoient l'Italie impraticable, les fit maſſacrer tous les uns après les autres. On promit donc mille écus à celui qui découvriroit le voleur, & le Sacriſtain m'ayant dépeint d'une maniere aſſez naturelle, je fus me refugier chez Dongan, crainte de rencontrer quelqu'un qui me conſidérât de trop près. Quoique l'habit de Prêtre que j'avois pris, m'eût aſſez déguiſé, je ne pouvois m'empêcher de craindre, parce que j'étois coupable: ainſi je dis à Dongan qu'il falloit me cacher chez lui, juſqu'à ce que l'orage fût un peu appaiſé. Il me témoigna que c'étoit lui faire plaiſir que d'avoir de la confiance en lui; & pour ce ſujet il m'indiqua un appartement où le Diable ne me feroit pas venu chercher. Dongan voulut aller s'éclaircir lui-même des bruits qui couroient dans Meſſine; & ayant appris que le Gouverneur faiſoit faire des

perquisitions extraordinaires, il craignit que pour découvrir les auteurs de ce vol, il n'eût recours aux sciences occultes; & il résolut, pour n'être point découvert, de se défaire de moi par le poison. Mais je fus sauvé par une vieille femme qui étoit chez lui, & qui pendant son absence s'étoit entretenue avec moi. Je ne sai si cette personne avoit été autrefois la complice de ses crimes, & si, connoissant l'hume r cruelle de Dongan, elle n'avoit point soupçonné que j'étois dans l'appartement des malheureux. Je la vis se plaindre & se tourmenter long-tems de ma mauvaise fortune, s'écriant à tout moment, *che peccato!* quel péché! Prévenu de la malignité & du peu de religion de mon hôte, je me fis mille sujets de crainte; mais ne voulant pas faire connoître ma pensée à cette vieille, je lui demandai seulement la liberté de sortir un moment dans le jardin. Comme elle n'avoit reçu aucun ordre précis, elle me dit que personne ne m'en empêchoit; &

comme en descendant j'apperçus la porte de la rue entr'ouverte, je sortis de cette funeste maison, & courus où mon bon Ange conduisit lui-même mes pas, car je n'étois pas capable de prendre aucune résolution. Pressé par la crainte de la mort, & par les remords de ma conscience, je croyois à tous momens être poursuivi par les Archers. Je ne vis pas plutôt la porte d'une Eglise, que sans considérer où j'allois, j'y entrai tout égaré, c'étoit sur l'heure du midi; heureusement pour moi, il n'y avoit que très-peu de monde, & personne ne prit garde à mon égarement. Je fus à peine entré dans l'Eglise, que je reconnus que c'étoit celle des Cordeliers. M'étant mis à genoux devant le Saint Sacrement, je crus que Dieu me parloit, & m'ordonnoit de le servir dans l'état Monastique, où il m'avoit si souvent appellé. Je courus au Portier le prier de me faire parler au Supérieur, & je fus dans la derniere surprise de voir que c'étoit le Pere Carlos de Messine

pour lequel j'avois ſoutenu des Thèſes à Rome ſous le Pere Laurea, pendant le Chapitre général. Il ne fut pas lui-même long-tems ſans me reconnoître; & après m'avoir tendrement embraſſé, & m'avoir offert ſes ſervices, je le priai de vouloir m'entendre en confeſſion. Je lui appris en cette occaſion l'état préſent de mes affaires, & le ſujet qui m'obligeoit à chercher un aſyle dans ſa Maiſon. Il me conſola beaucoup, il plaignit ma mauvaiſe fortune, me détermina abſolument à prendre l'habit de Cordelier, m'aſſurant que je ſerois à l'abri de tous les chagrins que mon malheureux ſort me pourroit ſuſciter. Je lui obéis; & le jour de la Vêture ayant été aſſigné par le Provincial, je pris l'habit de Saint François, à une heure après minuit, jour de Saint Bernard, après que les Moines eurent dit Matines. On m'envoya le lendemain à Catanea, faire mon Noviciat; & je n'y eus pas reſté deux mois, que j'appris la cruelle exécution que la Juſtice avoit exercée

exercée ſur Dongan, & ſur quinze de ſes complices. Je louai Dieu de m'avoir fait éviter un péril ſi évident; en m'appellant à lui. Mon état me parut alors le plus heureux du monde. J'avois été nommé dans l'audition de Dongan, & il m'avoit chargé du vol. Mais comme on ne ſavoit pas mon véritable nom, que je n'avois jamais dit, & que j'avois embraſſé un état inconnu à toute la terre, excepté le Pere Gardien de Meſſine, je fus tranquille, & j'achevai mon Noviciat avec beaucoup de ſatisfaction & de joie intérieure.

Voici comme l'on m'apprit que Dongan avoit été découvert. Etant ſorti pour aller s'informer au dôme de ce qu'on diſoit du vol, il trouva qu'on examinoit le couteau avec lequel j'avois coupé le doigt au mort. Il connut qu'il avoit été fait par le maître coutelier qui étoit de ſa bande, & rougiſſant à cet aſpect, comme s'il avoit lui même commis le crime, il fut obſervé par un habile phyſionomiſte, que le Gouverneur

avoit mis là pour obſerver les perſonnes qui viendroient dans ce lieu-là. La pénétration du phyſionomiſte ne fut pas vaine, il ſuivit cet homme juſqu'à ſon carroſſe, & juſqu'à ſon logis; il ſe poſta enſuite dans le coin d'une rue, pour obſerver tous ceux qui entreroient ou ſortiroient de cette maiſon : & il n'y étoit pas encore demeuré un quart-d'heure, qu'il en ſortit un eſtafier, qu'il vit rentrer un moment après avec le coutelier. Cette démarche fortifia encore les ſoupçons de l'eſpion; il courut au Gouverneur lui dire qu'il avoit de bonnes conjectures touchant le voleur, & qu'il falloit envoyer chez un tel, & faire fouiller dans toute la maiſon, après s'être ſaiſi de ſa perſonne & de tout ſon domeſtique. Les ordres furent d'abord donnés pour inveſtir le palais de Dongan; & l'ayant ſurpris, dans le tems qu'il crioit contre la vieille, & qu'il la maltraitoit, parce qu'elle avoit laiſſé ſortir cet homme qu'il avoit réfugié dans un de ſes appartemens, on ſe ſaiſit de lui, & de la vieille, laquelle pour ſe

venger de son maître, confessa le sujet pour lequel on l'avoit ainsi maltraitée. On se saisit aussi de tout ce qu'il y avoit dans la maison; & après avoir cherché dans les endroits les plus secrets, on trouva la bague & la croix volées à l'abbé défunt; on ne douta plus pour lors que Dongan ne fût le maître recéleur de tous les vols qui s'étoient faits à Messine depuis plus de vingt ans; on l'obligea de déclarer les complices, parmi lesquels il ne manqua pas de me nommer par mon nom supposé; mais j'étois en sûreté. Cependant le réçit de cette histoire ne laissa pas de me donner de la frayeur, & ensuite de la joie de n'avoir pas été du nombre de ces misérables, que je voyois du port faire un cruel naufrage.

A peine eus-je achevé mon noviciat, que le pere Carlors me fit venir l'obédience, pour aller enseigner la philosophie dans la ville de Naples : où j'en dictai un cours avec toute l'approbation & les applaudissemens du Cardinal C...

qui ne me connoiſſant point, m'aſſura qu'il ſe ſentoit une véritable inclination à me faire du bien. Sa protection, qui me donnoit quelque relief dans le monde, m'attira l'envie des moines. Comme je m'étois attaché pendant mon cours à lire les opinions des philoſophes modernes, & que j'avois voulu pénétrer dans la ſcience de l'aſtrologie judiciaire, & de la cabale, quelques ignorans devant leſquels j'avois dit mes ſentimens, touchant ces ſortes de ſciences, prirent occaſion de me cenſurer; & après m'avoir fait eſſuyer quelques mortifications du Provincial, qui m'interdit ces ſortes de ſciences, ils me firent paſſer dans l'eſprit des Séculiers, pour un fou & un orgueilleux, qui ne ſavoit rien que par art magique. J'avois alors plus de vingt-cinq ans, & je ne penſois pas à m'engager dans les ordres. Le Supérieur m'y exhorta ſouvent, & me voyant toujours éloigné d'un ſemblable engagement, il réſolut enfin de me faire dépouiller de mon lectorat, & de me mettre à la quête

avec un frere Lai. Je ne puis vous exprimer de quelle rage je me sentis saisi, quand on m'annonça l'ordre du Provincial : je commençai à connoître la faute que j'avois faite de me faire Moine, & de vendre ma liberté. Comme je n'avois été appellé dans le cloître que par la crainte, la pénitence n'avoit pu encore étouffer mes inclinations naturelles. Enfin après beaucoup de prieres & de larmes répandues, je me soumis au Supérieur, espérant trouver dans la liberté que j'avois de sortir en ville, le moyen de me venger, & de me faire connoître. Le Cardinal C. . . avoit fait un voyage à Rome, à la création d'Innocent XI. Je ne l'avois pas vu depuis mes chagrins. Dès que j'appris son arrivée, je courus au palais, pour avoir l'honneur de lui faire la révérence. Il donnoit audience à quelques Seigneurs qui étoient venus le voir; & on me dit qu'il se trouveroit à des theses qu'on devoit soutenir aux Jacobins de *Santa Maria*. J'avois entiérement gagné le frere quêteur, & il

avoit tous mes intérêts si fort à cœur, que je m'étois accoutumé à la quête pour l'amour de lui. Assuré de son amitié, je le priai de dire que nous nous étions perdus à une telle heure, & qu'il me laissât libre, à dessein de me venger de l'outrage qu'on me faisoit. J'attendis que l'heure des theses fût venue, & après que j'eus connu qu'on avoit commencé d'argumenter, j'entrai, avec ma besace sur le col, & me plaçai derriere le religieux de mon ordre, qui devoit argumenter; je lui dis mille injures, & tournai si fort en ridicule le premier argument qu'il fit, que me connoissant, & n'ayant pas assez de cervelle, ni assez de science, il resta au second syllogisme, sans qu'il lui fût possible de dire seulement une parole; je me levai alors, & ayant demandé permission à l'assemblée de prendre la place de mon frere, que quelque accident imprévu avoit fait taire plutôt que son ignorance, je pris la même position, & avec ma besace sur le col, je poussai tellement le soutenant,

qu'il ne put me répondre que des sottises & des injures. Cette action fit un éclat terrible parmi les Moines. Je fus me jetter aux pieds du Cardinal, pour lui demander sa protection. Il me l'accorda toute entiere ; & m'ayant fait mettre dans son carrosse, il envoya dire au Supérieur qu'il répondoit de moi, & que son palais me serviroit de couvent. Le Supérieur vint voir son Eminence, il me réclama, & le pria de ne donner point un asyle à un méchant Religieux, qui se servoit de l'art magique pour paroître savant devant les hommes, mais qui dans le fonds n'étoit qu'un superbe & un ignorant. Le Cardinal qui avoit bon sens, & qui connoissoit de quoi les Moines sont capables, promit au Supérieur d'examiner l'affaire ; & m'ayant pris en particulier, il me dit que je lui confessasse la vérité. Je pensai imiter le silence de Jésus-Christ devant Pilate ; mais comme j'étois accusé de superbe, je craignis qu'un tel procédé ne fît mauvaise impression dans

l'esprit de mon Protecteur; ainsi après lui avoir fait l'histoire de ma vie excepté que je changeai les noms de mon pere & de mes autres parens, j'achevai de mettre le Cardinal dans mes intérêts, & je le fis rire de la malice & de la méchanceté de mes ennemis.

Je crains bien, en écrivant ces mémoires, qu'on ne me blâme de dire trop librement mon sentiment touchant l'état monastique; on m'aura même là-dessus pour suspect, parce que le lieu où j'écris ces mémoires, n'a pas des idées trop avantageuses pour tout ce qu'on appelle Religieux : mais j'atteste ici le ciel & la terre, que je n'ai point dessein de décrier cet état, ni en général, ni en particulier. Il y a des gens sages, des hommes de bien, & même des Saints dans les cloîtres, & je reconnois que tous ont pour but de s'unir à Dieu, mais que tous n'y vont pas, parce qu'ils tiennent encore trop au monde, qu'ils disent avoir abandonné; & l'on ne niera pas aussi, qu'il n'y ait bien des Moi-

nes qui n'ont rien de Religieux que l'habit, & que ceux-là ſont capables d'envie & de jalouſie, de même que les autres hommes, & c'en eſt aſſez pour juſtifier la vérité que j'écris.

Le Cardinal C... connut bien que les Moines étoient piqués; il écrivit pour ce ſujet à François Barberin Protecteur de l'ordre, & le pria de lui envoyer une obédience, par laquelle il me fût permis de reſter dans ſon palais, me demandant expreſſément pour ſon Théologien. Le Général à qui l'on avoit écrit mon action, avoit juré de me punir, & il prit pour cela un tour vraiment malin. Il m'accorda une obédience ample & honorable, & il écrivit au Cardinal mon Protecteur une belle lettre, pour le remercier de l'honneur qu'il faiſoit à un de ſes enfans, déſapprouvant la conduite du Gardien de Naples à mon égard; blâmant le Provincial de m'avoir fait quitter le cours de philoſophie, que j'avois commencé à dicter, & promettant, pour me conſoler de cet af-

front, & réparer mon honneur, qu'on avoit voulu ternir, de me nommer Lecteur de théologie dans le couvent des Saints Apôtres à Rome, si cela faisoit plaisir à Son Eminence.

Cette lettre m'ayant été communiquée, je me sentis pressé d'une furieuse tentation d'aller remplir à Rome cette place de Lecteur. J'étois assuré que c'étoit là le lieu le plus propre pour m'avancer; j'envisageois déja la Mître & la Pourpre, que je croyois voir en perspective. Je témoignai au Cardinal, que je voudrois bien, s'il l'agréoit, faire mon chemin dans la carriere que le Général me proposoit, & que pour ce sujet je serois bien aise de prendre les ordres au plutôt. Ce bon Cardinal, qui connoissoit les Moines mieux que moi, m'avertit de ne prendre pas le change; que toutes ces belles paroles du Général n'étoient qu'un leurre pour m'attirer; qu'il vouloit bien m'ordonner, comme il fit huit jours après, mais qu'il ne me conseilloit pas d'aller à Rome. Sa résis-

tance m'enflama davantage. J'étois ſi vain, que je crus qu'il regardoit plus ſa ſatisfaction que mon profit. Il connut mes ſentimens par ma mauvaiſe humeur; & ſans me rien dire davantage, il écrivit au Général de m'envoyer cette obédience propoſée, & je la reçus auſſi-tôt qu'elle eut été demandée. Je partis avec joie, & mon Protecteur me dit en partant, que je me ſouvinſſe de ſes avis, & qu'il me ſouhaitoit une bonne iſſue.

Que les jeunes gens ſont ſujets à ſe tromper, lorſque par leur impudence ils mépriſent les conſeils des gens bien ſenſés, & auxquels l'âge a donné une longue expérience du monde! Je connus que je m'étois flatté & repu vainement de mes idées; car dès que je fus arrivé à Rome en préſence du Général, je remarquai un certain air de froideur, qui me fit augurer mon mauvais ſort. Le ſoir il me dit qu'il feroit lire mon obédience en plein chapitre, & pour ce ſujet il m'ordonna de m'y trouver. J'y fus en effet, mais pour m'entendre pro-

noncer une ſentence de Rebelle & de Brouillon, me condamnant à ſix mois de priſon, & à paroître trois fois la ſemaine au réfectoire, ſans capuche, pendant le repas des Freres, & à la fin à recevoir trente-trois coups de diſcipline en l'honneur des années du Sauveur. Je me moderai autant qu'il me fut poſſible, & me contentai de cette réflexion, que la double faute que j'avois faite de me faire Moine, & de me fier à pas un d'eux n'étoit que légérement punie par cette eſpece de pénitence. Je me reconnus indigne de la protection du Cardinal, dont j'avois mépriſé les avis; je n'oſai lui écrire mes peines, & je paſſai ſix mois en cet état humiliant, où je m'abandonnai à mille réflexions, qui auroient dû me déſeſpérer, ſi Dieu n'en eût ordonné autrement. Enfin, ma pénitence étant finie, on voulut me donner quelque apparence de ſatisfaction; on me fit Sous-Bibliothécaire, avec défenſe néanmoins de ſortir de la maiſon; & pour m'occuper, on

on m'ordonna de travailler & d'écrire ſur les Pſeaumes de la Pénitence. J'acceptai le parti avec joie. Je me trouvois dans un lieu où je pouvois étudier, & ne perdre point de tems en vaines idées. Je commençai mon ouvrage avec zele, & je le mis en moins d'un mois en état de paroître en public. J'y traitois du principal des ſept Pſeaumes, qui étoit le double péché de David à l'égard d'Urie. Ma préface étoit remplie d'érudition ; & les diſſertations curieuſes que je fis ſur la lettre, pour expliquer les façons de parler des Hébreux, & les applications morales ou myſtiques touchant le péché, ou touchant l'égliſe, donnerent beaucoup de réputation à mon livre. Enfin cette compoſition me fit rentrer en grace dans l'eſprit du Général, qui me pardonna mon action de Naples, mais à qui je n'ai jamais pu pardonner ſa tromperie de Rome. Nous approchions de la fête de Saint-Antoine de Padoue. Le Prédicateur qui avoit été nommé par le Gé-

néral, se trouva interrompu au milieu de son exorde; je demandai permission au Général de prendre sa place, & de poursuivre sur le même texte qu'il avoit commencé; j'obtins aussi-tôt ma demande; & après avoir excusé le défaut de mémoire du Prédicateur, je poursuivis son même sujet avec un succès qui m'attira l'applaudissement de tous les Cardinaux, & de tous les Princes qui se trouverent à cette fête. On sera peut-être surpris que dans si peu de tems, & sans m'être préparé, j'aie pu venir à bout d'une si hardie entreprise. J'ai déja dit que j'étois Sous Bibliothécaire du couvent: le pere Prédicateur avoit composé son sermon dans la bibliothéque, & m'avoit communiqué son dessein, que j'avois trouvé parfaitement beau & de mon goût; il m'avoit pris fantaisie de composer un sermon sur la même idée, & comme j'ai la mémoire fort heureuse, je l'avois appris par cœur; voilà ce que personne ne savoit que moi. Depuis ce tems-là on fit une conf-

titution particuliere pour les grandes communautés, qu'on feroit toujours préparer un fecond Religieux pour un même fermon, afin de prévenir les accidens qui pourroient furvenir fur ce fujet.

Dès que je fus defcendu de Chaire, le Cardinal Cibo m'envoya faire compliment au nom de toutes les Eminences qui s'étoient trouvées à mon Action; je reçus auffi les complimens des Princes Urfini & Pamphile : mais ce qui me fit un plaifir extrême, & ce qui penfa me faire mourir de joie, ce fut de voir entrer dans ma chambre *Pietrocio*, qui vint à moi les bras ouverts, me parlant Turc & me difant mille tendreffes en cette Langue. Il fe plaignit de ce que je lui avois caché mon état & ma demeure à Rome : il m'offrit toutes fortes de fervices, & m'affura qu'il emploieroit tout fon crédit pour me faire plaifir. J'étois charmé de cette heureufe rencontre, & je béniffois Dieu de m'avoir, dans

tous mes malheurs, conduit à une joie si parfaite. Je priai *Pietrocio* de venir me voir le landemain matin : il le fit, & nous restâmes ensemble jusqu'à midi, qu'il me fallut aller au réfectoire. *Pietrocio* m'apprit son établissement secret avec Gabrielle, qu'il faisoit passer pour sa sœur, & qu'il avoit mise auprès de de la Princesse R... où il étoit lui-même avec mille écus de pension. Il me dit qu'après être sorti de Messine, où il avoit gagné de l'argent, il étoit venu à Rome; & que s'étant trouvé à l'Apollinare un jour de Pentecôte, il avoit prié *Carissimi*, le plus excellent Musicien de l'Europe, de lui faire chanter un récit du *Veni Créator*; qu'après avoir chanté, ce Maître pour l'engager à lui faire quelquefois le même plaisir, lui avoit proposé de le présenter à la Princesse sa Protectrice; & que l'ayant pour ce sujet conduit chez elle, elle avoit été si prévenue de sa belle voix, qu'elle lui avoit d'abord donné un appartement dans son Palais, avec les gros gages

dont je viens de parler. Je vous écrivis, continua-t il ma bonne fortune, & vous offris de la partager avec vous ; mais n'ayant aucune de vos nouvelles, je me figurai cent fois, ou que vous étiez mort, où que l'on avoit envoyé quelque Espion de Patras pour vous faire enlever. Il y avoit plus d'un an que je vivois dans cette inquiétude, quand traversant un jour l'Eglise de Saint Pierre, je vis une Pélerine qui me demanda l'aumône. J'avois été pressé & obligé de me trouver à un Service solemnel, que la Famille de R.... fait faire tous les ans pour l'heureuse mémoire de Clément IX leur Oncle. Comme le concours du peuple étoit extraordinaire, je passai fort vîte, & je ne fis aucune attention sur une personne qui me demanda la charité. Après que je fus de retour dans la maison, l'idée de cette personne me vint en pensée ; je m'endormis, suivant la coutume des Romains : pendant mon sommeil je revis ma Pélerine en rêve, qui me demandoit si j'avois sitôt oublié la com-

pagne de ma servitude ? elle me parloit du même ton qu'elle m'avoit parlé à la Vigne de Patras. Je m'éveillai en croyant l'embrasser ; mais je m'apperçus que je n'avois rien pris que de l'air. Mon Valet, qui étoit dans un bouge près de ma chambre accourut aux cris que je fis ; & m'ayant trouvé tout interdit, & comme un homme qui cherchoit quelque chose avec les mains, il m'éveilla tout-à-fait, & me demanda si je me trouvois mal ; je lui répondis que je n'avois besoin de rien ; mais qu'il courût me faire atteler un carosse, pour me conduire à Saint Pierre au plus vîte. Je fus obéi, & je courus au Vatican, croyant y rencontrer Gabrielle ; mais ma peine fut inutile pour ce jour, & quoique je la demandasse à toutes les Pélerines que je rencontrois, personne ne sut m'en dire des nouvelles. Je m'avisai d'aller à tous les Hôpitaux, pour la pouvoir découvrir. Je ne réussis pas mieux dans cette occasion. Enfin, pressé de mon desir, & persuadé que c'étoit Gabrielle elle-même qui m'étoit

apparue ſous la forme d'une Pélerine, je fus dans tous les endroits où l'on a coutume de donner l'aumône aux pauvres. Je trouvai à la Trinité du Mont ce que je cherchois : je vis que cette Pélerine, qui étoit en effet Gabrielle, parloit à un Pere Minime de Marſeille, appellé Pruniere ; elle s'étoit fait connoître à ce bon Religieux, & lui avoit demandé conſeil touchant ſon retour vers ſes parens. Elle étoit fort changée & preſque méconnoiſſable. J'attendis qu'elle eût parlé à ce bon Pere ; & comme l'heure de recevoir la charité fut venue, la voyant courir à la porte du jardin pour recevoir la mineſtre avec les autres pauvres, je lui envoyai un écu par mon Laquais, avec ordre de la ſuivre. Cette charité extraordinaire me fit paſſer dans ſon eſprit pour quelque Prince : elle ſuivit attentivement mon carroſſe ; & m'ayant vu deſcendre au Palais de R... elle s'approcha de moi pour me demander ce que je voulois d'elle ? Le ton de ſa voix ne me fit plus

douter de ce que j'avois ſoupçonné : je voulus éprouver ſi je ſerois reconnu auſſi à mon tour; mais mon habit me déguiſoit entiérement, & la perruque avoit tout-à-fait changé l'air de mon viſage. Après l'avoir fait entrer dans un ſallon à côté de l'Orangerie, je lui demandai qui elle étoit, & d'où elle venoit? Je la priai de n'être pas ſurpriſe de ma curioſité, puiſqu'une parfaite reſſemblance qu'elle avoit avec une chere ſœur que j'aimois tendrement, m'avoit fait naître le deſir de lui parler. Elle me demanda d'où étoit cette ſœur? Je lui dis qu'elle étoit de Marſeille, & que je l'avois connue à Patras. A ces paroles, Gabrielle jettant un grand cri, ſe jetta à mon col, & ſe pâma entre mes bras, avec le nom de *Pietrocio* dans la bouche. Je crus d'abord que ce n'étoit qu'une ſurpriſe de tendreſſe, & que ſon évanouiſſement ſeroit fini dans un moment : mais, ô Dieu! dans quel embarras me trouvai-je, quand je vis que cette aimable perſonne alloit expirer, ſi on ne lui don-

noit un prompt ſecours ! La joie avoit fait un effet ſurprenant ſur ſon cœur ; c'eſt pourquoi ayant appellé du monde, je la fis porter dans une chambre prochaine, où l'ayant fait mettre au lit, j'appellai le Chirurgien du Prince, qui, après l'avoir ventouſée, & lui avoir donné certaines eaux propres à ſuſpendre la violence du mal, je lui vis ouvrir les yeux, & appeller, d'une voix preſqu'éteinte, *Pietrocio Mariola !* Ma joie fut extrême, quand je pus être aſſuré qu'elle étoit échappée du péril. Je courus à l'appartement de la Princeſſe, à qui je dis qu'une de mes ſœurs m'étant venue voir, étoit tombée en foibleſſe, & qu'elle étoit en danger. Je la priai de vouloir permettre qu'elle recouvrât ſa ſanté dans ſon Palais, & qu'elle ſeroit peut-être bien aiſe d'attacher à ſa perſonne une fille très-vertueuſe, & très-propre à lui rendre d'agréables ſervices. La Princeſſe R... avoit mille bontés pour moi : non-ſeulement elle m'accorda ce que je lui demandai, mais elle vint avec

moi voir la malade. La fatigue qu'elle avoit essuyée, ne lui permit pas de paroître fort gaie : son air tendre & plein de langueur, plut néanmoins à la Princesse; & après l'avoir assurée de sa bienveillance, elle me dit de ne la point quitter, & de lui faire donner un appartement dans le sien ; & dès que nous fûmes sans témoins, elle commença à verser un torrent de larmes, & en me prenant les mains, elle me dit qu'elle ne vouloit plus les quitter, & que je lui accordasse le plaisir de mourir entre mes bras, qu'aussi-bien elle étoit assurée de ne plus vivre à la moindre séparation. Je ne vous dirai point ici les protestations que je lui fis d'une constance éternelle ; je lui appris les bontés de la Princesse, & comment il nous faudroit comporter dans son Palais, pour y vivre tranquillement : je l'avertis qu'il falloit qu'elle m'appellât son frere, & je lui donnai tous les mémoires nécessaires pour établir notre parenté, & en parler dans une parfaite vraisemblance. Enfin sa

ſanté fut pleinement rétablie en trois ou quatre jours, & Madame la Princeſſe, charmée de ſon eſprit & de ſon adreſſe, la retint à ſon ſervice & la fit ſa Demoiſelle d'Honneur, l'honorant de ſa confidence, & ne faiſant pas un pas qu'elle ne fût en ſa compagnie. Hier, quand vous prêchiez, elle étoit avec ſa Maîtreſſe, & elle me demanda, d'abord que je fus arrivé au logis, ſi j'avois reconnu Luzaïſem, notre Patron de Patras, qui s'étoit fait Cordelier? Je ne puis plus, me dit-elle, réſiſter à l'empreſſement que j'ai de lui parler, j'ai mille choſes à lui dire de la part de ſon Epouſe. Je ne t'ai appris, continua-t-elle, qu'une partie de ce qui le regarde; va, je t'en prie, lui dire de ne me pas refuſer ſa viſite, & que je dois l'entretenir au plutôt, pour l'avertir de prendre garde à lui. Je promis à *Pietrocio* de me rendre au Palais de R.... auſſi-tôt qu'il me ſeroit poſſible. Je lui fis connoître l'état où j'étois dans ce Convent, & la diſpoſition des Moines à mon égard, je le priai de me

demander au Supérieur de la part de la Princesse, & de me venir chercher pour ce sujet avec un de ses carrosses; je mis tout le reste du jour à faire des visites aux Cardinaux qui m'avoient honoré de leur attention. Le lendemain sur les neuf heures on me vint demander de la part de *Pietrocio*, qu'on savoit être dans un fort grand crédit à Rome, & le Gardien me donna congé pour rester tout le jour dehors. Quand nous fûmes arrivés dans le Palais, nous montâmes dans la chambre de Gabrielle : elle avoit feint une légere indisposition, pour avoir plus de temps à m'entretenir. Dès qu'elle m'apperçut, elle m'embrassa, oubliant & mon état & son sexe, & m'arrosa de ses larmes. Enfin m'étant assis à la ruelle de son lit avec *Pietrocio*, elle commença à me demander si je n'avois vu personne de Patras depuis mon absence, & de quelle maniere j'avois vécu après avoir quitté Zaide ? Ce nom réveilla toute ma tendresse; & comme j'étois très-mécontent chez les Moines, je

ne

ne pus m'empêcher de pouſſer un grand ſoupir, qui fit connoître à Gabrielle le malheur de ma deſtinée. Vous ſoupirez, me dit cette aimable Fille ! mais toutes les larmes que vous verſerez pendant votre vie, ne ſauroient compenſer celles qu'on verſe tous les jours à Patras pour vous ! Vous ne ſauriez écouter, ſans mourir de douleur, ce que je vais vous apprendre de votre malheureuſe famille. Après que vous nous eûtes mis à terre, Zaïde, le Dervis & moi, & que nous eûmes perdu de vue le Brigantin qui nous enlevoit l'eſpérance de vous revoir jamais, la malheureuſe Zaïde s'arracha les cheveux, & s'étant jettée la face contre le ſable, elle voulut s'étouffer & ne ſurvivre pas à ſa diſgrace. La honte de ſe voir dépouillée, & d'être trahie par le plus tendre objet de ſon amour, la rendit d'abord comme inſenſée & furieuſe, ſans vouloir entendre aucune conſolation ni du Dervis, ni de moi; elle ne parla que de poiſon, que de poignard. Je lui propoſai de prendre

quelque monture pour retourner à Patras : Non, me répondit-elle, je veux mourir avant que d'y arriver ; qu'on ne me parle de rien. Nous ne gagnâmes rien sur son esprit, le Dervis & moi ; & nous fûmes contraints de la suivre toute la journée sans manger ni boire. Comme nous suivions une femme égarée, & qui n'étoit plus capable d'aucune raison, nous nous égarâmes ; & la nuit nous ayant surpris assez loin de la Ville, il fallut prendre un gîte chez un bon Musulman commode & charitable. Nous y restâmes le soir ; & ayant été informés de la qualité de ma Patronne, & du malheur qui lui étoit survenu, il donna ordre pour le lendemain de nous trouver des montures, & vint lui-même nous conduire à Patras, où nous arrivâmes à une heure de nuit. Aussi-tôt qu'Azemire eut appris le malheur de Zaïde, & votre évasion, on ne vit jamais une plus grande désolation dans la maison, tout le voisinage accourut aux cris que ces femmes firent entendre ; & cette fatale nouvelle s'é-

tant répandue par toute la Ville, la maiſon fut d'abord remplie des plus apparens de Patras. On forma mille projets pour ſe venger de votre perfidie ; on engagea des Eſclaves par argent & par promeſſes, pour vous chercher dans toute l'Italie, & pour y porter votre tête. Il y en eut pluſieurs qui accepterent le parti, c'étoient des Eſclaves Italiens & François, qui, en recevant leur liberté pour ce ſujet, s'aſſuroient une récompenſe de dix mille écus. Les amis d'Azemire avoient ſacrifié à ſa vengeance leurs biens & leurs ſerviteurs. Enfin on équipa d'abord une Galere pour porter les Chrétiens à la premiere terre. Au bout de huit ou dix jours la Galere parut avec un Bringantin qu'elle remorquoit ; on ne douta plus qu'elle ne vous eût attrapé, & qu'elle ne vous ramenât ; à cette nouvelle, Zaïde reçut quelques momens de conſolation. La vengeance qu'elle ſe promettoit ſuſpendit pour quelque-temps ſes douleurs : mais combien redoublerent-elles, quand on lui dit :

que c'étoit bien le même Brigantin qui vous avoit enlevé, mais que vous n'y étiez point, & que vous aviez débarqué en Sicile! Elle voulut elle-même parler au Patron *Antonio*, qui étoit le chef de l'entreprise; & après lui avoir promis la vie & la liberté, s'il vouloit lui dire de véritables nouvelles de votre destinée, voyant que ce malheureux ne pouvoit lui apprendre autre chose sinon que vous vous étiez sauvé sur les côtes de Sicile, avec *Mariola* & un troisieme, elle le renvoya au Cadi, le Juge de la Ville, après l'avoir chargé d'injures & des plus cruels outrages. Le lendemain, de quinze de ces malheureux, les uns furent empalés devant le *Bagno*, & les autres furent jettés dans la mer, liés dans un sac de peau. Après cette exécution, le calme fut dans la Ville & dans la maison d'Azemire, mais Zaïde porta toujours un trouble très cruel dans son cœur. Elle ne dormoit plus, & le peu de soin qu'elle prenoit de sa personne, l'avoit desséchée au dernier point. Aze-

mire ne put réſiſter à ſa langueur, & après avoir verſé aſſez de pleurs pour vous & pour ſa fille qu'elle voyoit périr, elle périt enfin elle-même, & augmenta les douleurs & les plaintes de toute ſa famille. Après ſa mort pluſieurs perſonnes prétendirent à la poſſeſſion de Zaïde, qui étoit devenue l'héritiere des biens immenſes que ſon mari & ſon beau-frere lui avoient laiſſé par leur mort, & qui étoit devenue plus fiere & plus ſuperbe : mais elle ne fit aucune attention ſur tous les partis qui ſe préſenterent. Un jeune Turc nommé Booſieremet trouva le moyen de la voir un jour, & de l'entretenir de ſon amour ; il ſavoit que rien ne pouvoit mieux flatter ſa douleur, que de lui apprendre de vos nouvelles ; c'eſt pourquoi il vint lui dire qu'il avoit un homme en main, qui lui promettoit d'apporter votre tête ; qu'il venoit de Meſſine, où il vous avoit vu, & que ſi elle vouloit récompenſer ſon amour, il ſuivroit lui-même ce Vénitien, & ne ſe tromperoit pas dans le projet qu'il avoit

fait pour ſe venger. Zaïde auroit pu faire ſoulever un Royaume pour défendre ſa cauſe : c'étoit encore la plus charmante perſonne de la Grece; elle étoit dans le plus bel âge , & capable d'inſpirer toutes les paſſions à l'homme le plus ſage & le plus modéré. Booſieremet en fut très-bien reçu, & il lui fut permis de tout eſpérer, avec aſſurance que de la même main qu'il préſenteroit la tête de ſon perfide époux, il recevroit la ſienne, avec toutes ſes richeſſes. Cet Amant partit de Patras, ſur une barque frettée exprès, après s'être déguiſé en Prêtre, & s'être fait inſtruire par le Vénitien, qui étoit un ſcélérat, des cérémonies de notre Religion. Ils aborderent de nuit dans une plage près du Fare. Ce jeune Turc, dans pluſieurs voyages qu'il avoit faits, avoit aſſez appris d'Italien & d'Eſpagnol pour ſe faire entendre; il arriva à Meſſine, & fit toutes les grimaces d'un Abbé étranger, ſage & réglé. Comme il craignoit d'être trop connu s'il ſe répandoit dans le grand monde, il ne fit ſociété

qu'avec des Moines, s'informant de vous en passant & sur certains prétextes; car il ne vous avoit jamais vu. Il vous chercha dans toutes les compagnies sans se faire connoître. Ici j'interrompis Gabrielle pour lui dire, que j'avois vu à Messine un Abbé d'une mine hautaine & fiere, qui se disoit de Venise, & qui s'appelloit Glitons; que j'avois remarqué plusieurs fois les yeux de cet homme attachés sur moi, & qu'il avoit souvent fait semblant de vouloir me parler de quelque affaire; mais je ne pensai jamais qu'il fût commis à ma perte. Il partit de Messine quatre ou cinq jours après qu'on eût assassiné le meilleur de mes amis Stephano Calobroine, avec qui j'avois lié une amitié assez étroite; & je ne doute point que cet Abbé Turc ne se soit trompé, le prenant pour moi pendant la nuit; car on trouva un matin le corps mort de mon ami, sans tête, & on ne le reconnut qu'à un signe qu'il avoit sur le teton gauche. Ce feint Abbé, reprit Gabrielle, étoit donc l'émissaire de Zaïde; il revint

chargé de cette tête effroyable qu'il avoit embaumée. A cet aſpect Zaïde penſa poignarder Booſieremet; elle le chargea de mille injures, le chaſſa hors de ſa préſence; & ce Turc, ne ſachant que dire d'un traitement ſi bizarre & ſi peu mérité, laiſſa la tête ſur une eſtrade aux pieds de Zaïde, & s'en fut mourir de chagrin & de déſeſpoir, ſans vouloir jamais recevoir ni conſolation, ni nourriture.

L'amour que Zaïde conſervoit encore pour vous, lui fit examiner de plus près cette effroyable tête, deſirant que ce ne fût pas la vôtre. En effet elle n'y trouva point certains ſignes que vous aviez au menton, avec une grande cicatrice ſur le front; & ſe perſuadant que vous n'étiez point mort, elle forma le bizarre deſſein de vous aller chercher elle-même. Pour ce ſujet elle me communiqua ſa penſée, & me demanda ſi je ne ſerois pas bien-aiſe de revoir ma Patrie? Je l'aſſurai que je me trouvai ſi bien auprès d'elle, que je ne ſentois plus le poids de mes chaîne

& que je voulois mourir à ſon ſervice. Elle me fit cent careſſes tendres & flatteuſes; & après m'avoir aſſurée que j'étois libre comme elle, & qu'elle vouloit vivre avec moi comme avec ſa ſœur, elle me pria de la ſervir dans le deſſein qu'elle avoit de chercher ſon époux, ne pouvant vivre plus long-tems ſans le voir. Mais, lui dis-je, Madame, où irons-nous le chercher ? & quand nous ſerions ſûres du lieu où il a débarqué ; s'il eſt mort, comme il y a de l'apparence, par cette tête qui a bien l'air de la ſienne, que ferons nous ? Que tu es folle, me dit-elle, en m'interrompant, de croire que ce ſoit la tête de Luzaïſem ! Perſonne ne la peut mieux connoître que moi, & je ſuis ſure de le trouver en Italie. Nous ne manquerons de rien ; nous ſuppoſerons un voyage de Conſtantinople, où nous irons effectivement, & de là nous paſſerons ſur quelque bâtiment de Sicile, & nous chercherons juſqu'à ce que nous l'ayons trouvé. Le Dervis prendra ſoin de notre maiſon, & j'eſpere qu'avant un

an, nous ſerons tranquilles & ſatisfaites.

Vous pouvez juger que je ne combattis pas cette réſolution, au contraire je louai ſon courage, & la diſpoſai ſi bien à cette téméraire recherche, que nous partîmes trois mois après. Nous arrivâmes heureuſement à Conſtantinople, comme Pélerines: nous diſions que nous allions à la Mecque pour un vœu particulier que nous avions fait. Nous reçumes pour ce ſujet de grandes louanges du Muphti, avec un écrit de bénédictions pour recevoir l'hoſpitalité de tous les Muſulmans. Pendant que nous amuſions ainſi des perſonnes de la connoiſſance de Zaïde, je cherchois un bâtiment pour nous paſſer en Italie; J'en trouvai un, qui pour cent ſequins ſe chargea de nous y porter. Nous nous embarquâmes le vingt-trois du mois de Juin; & après quatorze ou quinze jours de navigation, nous nous trouvâmes près de la Sicile, & eſpérions prendre port bientôt, quand un Corſaire Provençal attaqua notre Vaiſſeau. Il crut que

c'étoit un Turc, & effectivement il en avoit le Gabaris, puisqu'il avoit été fait à Alger, & vendu à un Vénitien, lorsque la Porte étoit alors en pleine paix avec Venise. Le Capitaine du vaisseau se voyant attaqué par des amis de la République, crut d'abord qu'il falloit arborer l'étendard de Paix: mais ce Corsaire connoissant la manœuvre ordinaire des Turcs, & voyant que nous fuyons toujours au lieu d'amener nos voiles, courut sur nous, & après nous avoir enlevé toute l'œuvre morte du pont, & tué quelques Matelots, il alloit se saisir de nous, si un orage qui survint, ne nous eût séparés. Nous prîmes différentes routes: il gagna les Isles de l'Archipel, sejour ordinaire des Pirates; & le Vénitien se servant du vent pour aller en Sicile, nous abordâmes à Catanea trois jours après ce combat. Nous y débarquâmes avec dessein de ne nous plus exposer à l'inconstance de cet impitoyable élément. Zaïde avoit souffert tant de mal, & sa crainte avoit fait une

ſi forte impreſſion ſur ſon eſprit, qu'elle en eut la fiévre auſſi-tôt qu'elle eut mis pied à terre. Nous cherchâmes un logis où nous penſions n'être pas reconnues, & ce fut à la rue de *San Franciſco* chez *Donna Maria Zabatilla*, que nous logeâmes pendant quinze ou vingt jours.

Hélas m'écriai-je, en interrompant Gabrielle, j'étois alors à Catanea dans le Couvent des Cordeliers, où je faiſois mon Noviciat. Il ne me vint jamais en penſée, reprit Gabrielle, que vous fuſſiez parmi les Moines; auſſi ne vous y cherchai-je point: j'étois d'ailleurs trop occupée à ſecourir Zaïde, qui étoit mourante. Le chagrin de votre abſence, la crainte de ne vous point trouver, & la fatigue qu'elle avoit endurée ſur mer, avoient fait une ſi cruelle impreſſion ſur tout ſon corps, que je la vis fondre comme la cire devant le feu. Elle mourut enfin, avec le nom de Luzaïſem dans la bouche. Elle me chargea en mourant, de vous chercher, & de vous entretenir de

de ſon amour & de ſa fidélité, malgré le tort que vous lui aviez fait.

Je n'avois jamais aimé Zaïde, malgré tous ſes charmes; & ce que j'avois fait à ſon égard en l'épouſant, n'avoit été que l'effet de la violence & de la néceſſité: mais quand j'eus appris ſa naiſſance, & ce qu'elle venoit de faire pour me retrouver, la généroſité, la reconnoiſſance, l'amour, la triſteſſe, tout cela s'éleva dans mon cœur: j'aimai une perſonne digne de ma tendreſſe; mais ce fut après l'avoir perdue: & les folies que je fis m'auroient conduit au tombeau, ſans le ſecours continuel de *Pietrocio* & de Gabrielle. On eut beau me repréſenter ma religion, & le ſoin que je devois avoir pour ma propre réputation, je fus pendant quelque temps inſenſible aux conſeils; & ma douleur ſe ſaiſit tellement de ma raiſon, qu'il fallut me ramener preſque hors de ſens au couvent des Saints Apôtres. *Pietrocio* qui connoiſſoit le gardien, courut l'avertir de mon état. Ce ſupérieur ſage

& charitable me donna un frere pour avoir soin de moi, & lui défendit de me quitter un seul moment. Comme l'on n'avoit pas pris la précaution de me faire manger, mon cerveau se trouvoit vuide, & je n'avois dans l'imagination que mes malheurs, ma Zaïde, mes biens & la ville de Patras. Je parlois Turc, j'embrassois le frere lai, comme s'il eût été Zaïde; & il n'en fallut pas davantage pour l'obliger à appeller du secours, & à dire que j'étois devenu fou; ou du moins possédé de quelque malin esprit. Au bruit que je fis, quelques moines survinrent; & n'entendant pas un mot de mon langage, ils coururent aux chapelets & aux reliques, & employerent le plus saint d'entre eux pour m'exorciser. J'étois si peu en état de connoître ce qu'ils faisoient, que je ne discontinuai point de donner des marques de mon égarement; parlant tantôt à Azemire, & tantôt à Zaïde. Enfin toute la nuit se passa de la sorte, sans prendre ni repos ni sommeil; & le

lendemain ſur les neuf heures, *Pietrocio* s'étant venu informer de mon accident, il apprit avec douleur que mon mal continuoit. Cependant il pria le ſupérieur de ne me pas renfermer, parce que ma maladie ne venoit que pour avoir demeuré long-tems ſans manger, & qu'il ne falloit que me bien nourrir, & me faire dormir par le moyen de quelques petits remedes. Le conſeil de *Pietrocio* fut ſuivi, & je recouvrai ma raiſon le jour ſuivant, après avoir dormi douze heures entieres. Lorſque je fus revenu de mon mal, je connus bien par la ſuite, que les moines qui ne pardonnent rien, ne me pardonneroient pas même cet accident, dont ils ignoroient la cauſe : cela me fit tomber dans une noire mélancolie, qui me mit très-mal dans l'eſprit de tous mes freres, leſquels me jugerent incapable d'exercer aucune charge dans l'ordre. *Pietrocio* vint me tirer de cet état, en me demandant pour quinze jours au gardien. Nous les allâmes paſſer à Freſcatì, chez

le prince Pamphile, où le Supérieur m'envoya une seconde permission d'y rester quinze autres jours, me priant de me conserver, & de revenir entiérement remis. Nous étions partis de Rome à la fin du mois d'Août, & nous n'y retournâmes qu'à la saint François. Je ne parlerai point du séjour que je fis à Frescati : toute l'Europe sait que c'est le plus beau & le plus agréable séjour de l'univers ; que la nature aidée de l'art, y fait voir des miracles dans la beauté des eaux, qui ne se trouvent si belles en aucun lieu du monde, ni si bien distribuées que là. Tous les habitans de cet heureux séjour sont d'une humeur gaie & enjouée, aimant les spectacles & les exercices de la course, de la paume & du ballon; le sexe y est d'une fraîcheur & d'une beauté, que les plus longues années respectent ; il n'est point de Frescatane qui ne triomphe du cœur le plus insensible, quand elle a formé le dessein de le conquérir; leur ton de voix, leurs expressions

flatteuſes, leur maniere de s'habiller, les rendent les plus charmantes & les plus dangereuſes perſonnes du monde. Si Zaïde ne m'eût entiérement poſſédé, je ſortois infailliblement Eſclave de Freſcati. La fille du Jardinier du Prince, âgée de dix-ſept ans ſeulement, me penſa faire enrager par ſes badineries. Gabrielle qui nous étoit venue voir, l'avoit obligée à me faire le plus de jeu qu'elle pourroit, pour me faire oublier mes premiers malheurs. Je voulus mettre cent fois Gabrielle ſur le chapitre de Patras, & ſavoir d'elle comment après la mort de Zaïde elle étoit arrivée à Rome; mais elle ne voulut plus me parler de cette affaire, m'aſſurant qu'un jour je ſaurois toutes choſes, mais qu'à cette heure il ne falloit penſer qu'à ſe divertir. Ayant recouvré entiérement la tranquillité d'eſprit que j'avois perdue, & paroiſſant le même qu'auparavant, je retournai au convent, & y fus reçu du gardien avec de nouvelles démonſtrations de joie.

Ce bon Pere venoit d'être choisi par la Reine Christine de Suede, pour prêcher les Dimanches de l'Avent & du Carême, dans un petit couvent de Religieuses de la Longara, auprès duquel elle avoit son Palais. Il me fit préparer sur le premier sermon qu'il y devoit prononcer. Il m'avoit pris pour compagnon ; & l'heure de monter en chaire étant venue, le Gardien sortit de la sacristie, & pria la Reine de l'excuser s'il ne pouvoit pas répondre à l'honneur qu'elle lui avoit fait, s'excusant sur une indisposition qui venoit de le prendre tout à l'heure ; mais que son compagnon quoique jeune, tiendroit sa place, si elle vouloit avoir la bonté de le lui permettre.

Cette Princesse qui avoit beaucoup de pénétration, connut bien que la piece étoit étudiée, & qu'on vouloit produire quelqu'un. Elle reçut avec plaisir l'excuse du bon Pere, & entendit avec une bonté merveilleuse mon sermon & le compliment que je lui fis. Je ne vous dirai

point l'honneur que cette Princesse me fit, & combien elle fut satisfaite. Elle pria même le Gardien de me laisser continuer pendant tout l'Avent & tout le Carême, & me retint dans son Palais jusques après les Rois. Pendant tout le tems que dura ma mission, je n'eus autre chose à faire qu'à composer & à apprendre par cœur. Je voyois une fois le jour cette Princesse, qui m'honoroit d'une distinction particuliere. Le second dimanche de l'Avent, j'eus cinq Cardinaux à mon sermon, & un nombre considérable de Prélats & des Cavaliers les plus apparens de la ville. Cet illustre Auditoire me donna un feu nouveau, qui m'attira l'attention & l'approbation de tout le monde. Enfin, je finis ma mission avec succès; & j'étois sur le point de m'en retourner à mon couvent, comblé de gloire & des bienfaits de cette grande Reine, quand en entrant dans le carosse qui devoit m'y conduire, une femme voilée me donna un billet, me priant de ne le lire qu'à ma chambre,

lorsque j'y serois arrivé. L'impatience où j'étois d'apprendre ce qu'on me vouloit par ce mystere, me fit trouver le chemin fort long. Enfin, quand je fus descendu aux Saints Apôtres, j'entrai dans ma chambre, à dessein de savoir ce que contenoit ce billet mystérieux: voici ce que j'y lus.

« Si le R. P. C... est le même que
» Francischino de Naples, il doit
» chercher la Marquise dans Rome; elle
» n'a pas manqué une de ses prédi-
» cations, & c'est à lui seul à trouver
» ce que toute la terre a cherché vai-
» nement jusqu'à ce jour.

O Dieu! m'écriai-je, tout transporté de joie! ma bonne Maîtresse vit encore! elle est dans cette ville! elle m'a vu! & a été témoin de ma gloire! que ferai-je, grand Dieu pour la retrouver? où l'irai-je chercher? à qui la demanderai-je? Je partirai tout à l'heure pour la Longara; peut-être que la même personne qui m'a rendu ce billet, s'approchera de moi pour en recevoir la réponse.

Courons, & ne perdons pas un moment pour chercher un bien qui m'eſt ſi cher, & d'où dépend abſolument tout le bonheur de ma vie. Dans cet état, je retournai à la chambre du Gardien; je me jettai à ſes pieds, & lui demandai la grace de me permettre que j'allaſſe ſur mes pas chez la Reine, prétextant d'avoir oublié dans l'appartement que j'occupois, un écrit d'une extrême importance. Le Supérieur continuant ſes bontés pour moi, ſe mit à rire, & me dit que j'allaſſe chercher quelque choſe de plus précieux que j'avois laiſſé prendre; qu'il vouloit ſur ce chapitre être de mes amis, & ſavoir de moi ce que j'avois perdu. Je retournai à ma chambre, plein d'une joie inexprimable, & repondis à ce billet. Voici à peu près ce que contenoit ma réponſe.

» Colli eſt le même Franciſchino de » Naples. Si ſes yeux avoient été auſſi » bons que ſon cœur, il auroit trouvé » ſa chere princeſſe : mais depuis qu'il » l'a perdue, ſes yeux n'ont plus voulu

» s'arrêter ſur aucun objet. Qui que vous » ſoyez qui m'apprenez dans votre » billet, que ma bonne Maîtreſſe jouit » encore de la lumiere ; en recevant » le mien, ne retardez pas d'un moment » le plaiſir de lui aller proteſter que je » ne puis vivre ſans elle.

Après avoir cacheté mon billet, je ſortis du couvent, & je volai vers l'endroit où je m'imaginois trouver la perſonne qui m'avoit abordé. Il étoit déja tard, & j'avois demeuré près d'une heure à me faire voir dans le quartier, ſans que j'euſſe pu découvrir perſonne. Je m'en retournois fort triſte, & j'étois déja au milieu du Pont Sixte, quand un Page de la Reine courant après moi, me vint dire que Sa Majeſté ayant appris que j'étois dans le quartier, vouloit être informée de ce que j'y cherchois, & quelle affaire preſſante m'y avoit pu attirer ſi vîte ; qu'il avoit ordre de me conduire au Palais. Je n'eus pas le mot à dire : je ſuivis ce Page, & me préſentai devant la Reine, ſi confus & ſi

interdit, qu'elle connut d'abord mon embarras, & s'obstina à vouloir apprendre la véritable cause de mes recherches. Je connoissois l'humeur impérieuse de cette Princesse, & combien il étoit dangereux de lui désobéir : je n'ignorois pas d'un autre côté, ses manieres obligeantes & généreuses envers les personnes qui avoient de la confiance en elle : je me jettai à ses pieds, la priant de vouloir me dispenser de lui apprendre une histoire dont le récit pourroit me faire perdre l'estime qu'elle avoit pour moi, & en même tems me couvrir de confusion. Fiez-vous à moi, me dit cette illustre Princesse, & soyez assuré que vous ne risquez ni votre secret, ni mon estime : je prévois déja, par le trouble qui vous agite, que votre affaire est une affaire de cœur : ne me déguisez rien; & contez-moi toutes choses, si vous voulez que je vous plaigne. Madame, lui dis-je, il faut vous obéir; & je ferois un crime de me taire après avoir reçu ordre de parler. Oui Madame,

c'eſt la Marquiſe P... de Naples que je viens chercher dans ces cantons : elle y eſt, Madame ; ou du moins elle eſt dans Rome, comme le billet qu'on m'a rendu me l'apprend ; & ſi je ne la trouve pas, je ne veux plus vivre, & je renonce au jour dès ce moment. Comment avez-vous connu cette Marquiſe, me dit la Reine, toute étonnée ? Montrez-moi le billet dont vous parlez. Je lui racontai pour lors une partie de mon hiſtoire, pendant laquelle elle envoya aux Saints Apôtres, dire au Gardien qu'elle me retenoit auprès d'elle pour quelques affaires qui devoient durer huit jours.

Je ne vous dirai point la crainte que j'eus d'avoir dit trop facilement ma penſée. Je fus agité toute la nuit de mille inquiétudes ; & ne ſachant à quoi me réſoudre, j'attendis avec une impatience extrême qu'il fût jour, pour aller faire ma cour à la Reine. Elle ne m'eut pas plutôt apperçu, que me faiſant entrer dans ſon cabinet, elle me dit qu'une

qu'une Dame venoit de lui envoyer ſon portrait, & qu'elle vouloit me le faire voir, pour ſavoir mon ſentiment. Auſſitôt elle tira un rideau; & je vis au travers de la toile d'un tableau, au lieu d'une tête en peinture, le viſage réel de ma chere maîtreſſe. La Reine qui avoit les yeux ſur moi, me vit changer de couleur à cette vue; & retirant elle-même le rideau, elle me dit de m'aſſeoir craignant que je ne me trouvaſſe mal. En effet tous mes eſprits m'avoient abandonné dans ce moment; & ce ne fut qu'après un long & morne ſilence, que cette Princeſſe m'entendit plaindre. Hélas! lui dis-je, les yeux baignés de larmes, Votre Majeſté peut me rendre le plus heureux ou le plus malheureux de tous les hommes. La Marquiſe P.... a l'honneur d'être dans votre Palais. Que j'obtienne la grace de lui dire un ſeul mot; & que Votre Majeſté m'ordonne après de mourir, je quitterai ſans peine la vie. Vous m'accorderiez cette grace, Madame, ſi vous ſaviez combien je ſuis

redevable à ses bontés. La Reine me dit, qu'elle n'avoit que le portrait de cette Dame ; qu'elle étoit venue à Rome se mettre sous sa protection contre les attentats de son mari qui l'avoit fort persécutée ; que pour n'être pas connue, elle avoit changé de nom, & se faisoit appeller *Donna Camilla Pradina* ; mais qu'elle ne savoit dans quel lieu du monde elle s'étoit réfugiée ; & que si elle étoit encore dans la ville, elle ignoroit le lieu où elle demeuroit. Notre conversation dura quelque tems, & la Reine m'ayant encore demandé comment j'avois connu cette Marquise, je lui racontai mon histoire depuis mon état de Page, jusqu'à mon départ pour Malthe. Je dépeignis, avec des traits si vifs & si passionnés, les vertus de la Marquise, & les obligations que je lui avois, que cette Princesse, avec sa bonté ordinaire, me promit de s'informer de cette Dame. J'ai une fille, à mon service, ajouta-t-elle, qui a beaucoup d'adresse pour faire une semblable

découverte : je puis entrer dans toutes les Communautés Religieuſes qui ſont dans Rome ; peut-être que nous pourrions la trouver dans quelqu'une. Ah, Madame ! lui dis-je, ſi la Marquiſe P... eſt à Rome, elle ne peut être que dans ce Monaſtere d'où je ſors de prêcher ! commencez par-là, Madame, & obtenez du Saint-Pere que je puiſſe accompagner Votre Majeſté, comme ayant l'honneur d'être ſon Aumônier. Je ne mérite pas cette qualité, mais Votre Majeſté doit pardonner quelque choſe à un homme qui eſt pénétré de tous les ſentimens poſſibles de zele & de reconnoiſſance pour une perſonne à qui il doit tout. J'étois cependant écouté de la Marquiſe P.... qui étoit cachée dans un cabinet; & qui s'étoit montrée elle-même au travers du tableau dont j'ai déja parlé. L'heure de la Meſſe de la Reine étant venue, je l'accompagnai avec ſa Cour dans la Chapelle, & j'eus l'honneur de la voir dîner ce jour-là. Pendant tout le repas,

cette Princeſſe eut la bonté de s'entretenir avec moi de quelques queſtions de Phyſique, & particuliérement touchant la ſéparation des ames : ſavoir, ſi pour aller au Sabbat, l'ame en quittant le corps, y formoit une nouvelle matiere, ou ſi l'homme tout entier étoit tranſporté dans ce lieu d'horreur ; & comment cela ſe pouvoit faire ? Je reçus alors avec beaucoup de reſpect la grace qu'elle me faiſoit de me demander mon ſentiment ſur une matiere auſſi délicate. Je ſai, lui dis-je, Madame, que Votre Majeſté, qui poſſede toutes les Sciences, & dont les connoiſſances ſont ſans bornes, eſt entiérement éloignée de cette créance du vulgaire, qui admet un Sabbat, ou le démon, ſous la figure d'un bouc, reçoit les adorations des malheureux qui ſe donnent à lui : les contes impertinens que l'on débite des fêtes, des danſes & des plaiſirs de ces ſortes d'aſſemblées, ont été inventés, je crois, par nos vieux peres, pour épouvanter les petits enfans, ou pour donner de la

crainte aux bonnes gens & aux ſimples, qui s'adonnoient aiſément à mille vaines ſuperſtitions pendant les ſiecles précédens. En effet, cette tranſmigration des ames, ou ces mouvemens aériens, ſont des contes auſſi ridicules que ceux qu'on nous fait des Fées & des eſprits familiers. Hé quoi, me dit la Reine, vous ne croyez pas aux Fées, ni aux Lutins ? Ah! j'ai ici des gens qui vous convaincront facilement ſur ce ſujet ; & après dîné, qu'on m'appelle le Gardien d'Araceli & André Sacqui ; vous entendrez ce que ces gens-là vous diront ſur ce ſujet ; & je veux vous mettre entre leurs mains pour vous convertir. Je ne crois pas, Madame, qu'ils me convainquent ſans expérience ; je ſuis étrangement hérétique ſur la matiere de la lutinerie & de la ſorcellerie. J'avoue néanmoins que je crois, avec l'Egliſe, qu'il y a de méchans Chrétiens, qui, par une ſcience diabolique, ſoutenue d'une ancienne tradition, peuvent donner des poiſons ſubtils pour nuire au corps, &

c'eſt ce qu'on appelle maléfice ; ou pour gâter l'eſprit, & c'eſt ce qu'on nomme philtre. Sur ces deux ſortes de poiſons, je puis dire à Votre Majeſté ce que j'ai lu dans Gaſſendi, & ce qui m'eſt arrivé à Catanea en y faiſant mon Noviciat.

Le Philoſophe que je viens de nommer à Votre Majeſté, ne lui eſt pas inconnu. Elle ſait que cet illuſtre Provençal joignoit à une haute naiſſance une érudition profonde, & une probité inviolable ; & écrivant ſeulement pour ſa réputation, il ne ſe feroit pas amuſé à nous dire des contes dans ſon traité de phyſique. Un jour qu'il méditoit ſur la malice des Démons, & ſur leurs ſubtilités pour tromper les hommes, le hazard lui fit voir une troupe de Payſans paſſant ſous ſes fenêtres, qui conduiſoient un ſorcier en priſon. Au bruit que fit cette populace, Gaſſendi ſortit, & obligea les Payſans de lui abandonner le prétendu ſorcier. Il fit enfermer ce malheureux ſous la clef, &

le ſoir l'étant allé trouver, il le preſſa de lui apprendre l'art de ſorcellerie, & de le mener avec lui au ſabbat. Toutes les excuſes du Payſan furent inutiles, il fallut, parler, ou être abandonné à la fureur du peuple. Enfin par le ſecours d'un ſuppoſitoire, fait d'un certain onguent compoſé de quelques plantes, & d'huile d'olive, le ſorcier tomba ſur le champ dans une eſpece de ſommeil extatique. Le prompt effet de ce ſecret ſurprit étrangement notre Philoſophe. Il appelle ſon valet, lui donne un louis pour ſouffrir qu'on lui donne le même remede, & le valet l'ayant pris, il fut bientôt endormi.

L'un & l'autre éveillés après quatre ou cinq heures de ſommeil, ils racontérent ſéparément à Gaſſendi mille avantures ſingulieres, d'amour & de plaiſir, dans leſquelles ils s'étoient trouvés tous deux. Voilà, Madame, ce qu'on appelle Sorcellerie. Ce ſont des vapeurs excitées par quelque ſecret, qui tracent des images dans l'imagination pen-

dant le sommeil. Et pour ce qui est des poisons qu'on appelle philtres, j'en puis parler en savant, parce que j'ai vu une expérience qui ne me permet pas d'en douter. La Reine témoigna de la curiosité pour cette aventure, & m'obligea de la raconter.

Dans la ville de Catanea, lui dis-je, où j'ai fait mon noviciat, quinze de mes confreres & moi, fûmes empoisonnés par un pâté qui étoit destiné pour un seul Cavalier. Une veuve de cette ville-là, aimoit éperdûment le plus riche & le plus beau jeune homme du pays; mais aussi le plus froid & le plus indolent qui eût jamais paru sur la terre. A l'âge de vingt-cinq ans, il n'avoit jamais dit à une Dame qu'elle fût belle ou aimable, & toutes les femmes de Catanea avoient employé inutilement leurs charmes pour faire la conquête de son cœur. *Donna Maria Pardi*, jeune & spirituelle, entreprit de le vaincre, se faisant déja une vanité d'une telle victoire. Le Cavalier à qui elle fit connoî-

tre ſa tendreſſe peu-à-peu, & par degrés, ne s'attacha à elle qu'autant que la civilité dont il faiſoit profeſſion, le lui put permettre. Son indifférence ayant irrité le deſir de cette belle perſonne, qui aimoit de bonne foi; après les ſoupirs & les geſtes, elle s'expliqua en termes très-clairs; & voulant être ſatisfaite, ſon effronterie fit de l'horreur à ce jeune homme qui ne ſe vit pas plutôt échappé de ce danger, qu'il réſolut de ne voir plus perſonne. Nous approchions des fêtes de Pâques; & la Dame craignant de perdre ſon amant, feignit d'être plus réguliere, & le ramena peu-à-peu dans ſon premier train. C'eſt une coutume dans toute l'Italie, d'envoyer à ſes amis quelque préſent de gibier, ou quelque piece de four, pour les fêtes annuelles. *Donna Maria* ſe ſervit de cette occaſion pour poſſéder ſon amant: elle eut recours au philtre, qu'elle mit dans un pâté le plus beau & le meilleur du monde; elle envoya ce préſent fatal à ſon amant, le priant d'en vou-

loir manger pour l'amour d'elle. Son laquais vint lui dire dans notre couvent où il étoit, qu'une telle dame venoit de lui envoyer un pâté. Le cavalier parloit alors au pere maître des novices, auquel il venoit de se confesser. Rien ne pouvoit venir plus à propos, lui dit-il, mon R. P. Ce pâté sera pour vous, & je vous prie de le manger avec vos amis, je veux m'en priver pour l'amour de Dieu, & que ses bons serviteurs le mangent. Aussi-tôt le laquais reçut ordre d'aller quérir le pâté. Il fut reçu avec de grandes actions de graces. Le lendemain après la messe du point du jour, où tous les novices ont accoutumé de communier, le pere maître nous dit qu'il avoit un bon déjeûner à nous donner, & qu'il nous traiteroit dans sa chambre. Nous y fûmes tous; le pâté fut dévoré dans un instant: le pere Maître n'en mangea pas, par esprit de mortification; nous seuls le mangeâmes, sans en rien laisser. Après la grande messe, nous nous sentîmes

tous pressés d'un desir de mariage, & nous étions piqués par un si violent aiguillon de la chair, que sans écouter ni exhortation ni prieres, nous voulumes tous sortir pour avoir des femmes. Ce desir universel fit d'abord voir que c'étoit là un ouvrage du démon. Le pere maître connut la source du poison, il la tut par charité, & se contenta de nous mener devant le Saint Sacrement, où après avoir lui-même pris la discipline jusqu'au sang, pour demander à Dieu qu'il ne permît pas que des ames innocentes fussent enveloppées dans les lacs que le démon avoit tendus, nous rendîmes notre pâté, & on nous porta dans notre chambre à demi morts. Voilà, Madame, ce que j'ai senti moi-même, des puissances des philtres, & comment j'ai expérimenté la malice des sorciers.

La reine avoit écouté cette histoire avec beaucoup d'attention. Cependant le gardien d'Araceli & André Sacqui arriverent après le dîner, & il leur fut

ordonné de me convaincre ſur le chapitre des fées & des lutins. Ces deux perſonnages étoient d'un caractere merveilleux pour raconter ces ſortes de bagatelles. Le gardien âgé de ſoixante & dix ans avoit l'eſprit vif & gai, plus que n'auroit pu l'avoir un jeune homme de vingt-cinq ans. Il dit qu'étant écolier de théologie, dans le même convent où il étoit à préſent gardien, un jeune obſervant de la province de S. Louis en Provence, étoit venu à Rome pour étudier, auſſi-bien que lui; qu'ayant été logé dans une chambre au quartier des François, le ſoir qu'il ſe fut mis dans ſon lit, il vit éteindre ſa lampe avec étonnement. Ce jeune pere qui avoit accoutumé de s'endormir ſur quelque bonne penſée qu'il liſoit dans quelques livres de piété, ralluma la lampe; & juſqu'à trois ou quatre fois il vit qu'on la lui ſouffloit. Après avoir long-temps raiſonné, la crainte affoiblit ſa raiſon; & s'étant habillé, il deſcendit au chœur, pour attendre les religieux à matines.

Le

Le gardien de ce temps-là étoit prévenu que dans cette chambre on avoit entendu plusieurs fois certains bruits extraordinaires ; il demanda à ce jeune pere, pourquoi fatigué comme il étoit, il ne reposoit pas. Le pere lui en apprit la raison, & on l'assura de ne craindre rien s'il étoit bon religieux ; que c'étoit un esprit familier, dont il recevroit cent services. En effet, ce bon religieux plein de confiance en la bonté de Dieu, rentra dans la chambre par obéissance, & il reçut mille bons offices de son lutin. Jamais chambre ne fut mieux balayée, ni le lit plus proprement fait ; j'ai été moi-même témoin d'une action que je croirois une fable, si je ne l'avois vue de mes propres yeux, continua le gardien. La princesse P.... mourut à Neptune : on demanda à Araceli plusieurs de nos religieux, pour assister à son enterrement. C'étoit dans le mois de Janvier. Notre convent est sur le sommet d'une colline éloignée d'un grand mille de la ville. Le matin

que le frere dépenſier voulut aller chercher la proviſion pour les freres, il ne put jamais deſcendre à cauſe de la quantité de neige qui étoit tombée pendant la nuit. Il n'y avoit ni pain ni vin dans le monaſtere, & trente ou quarante moines vouloient manger, & commençoient à murmurer. Le jeune pere François étoit alors avec nous; & comme toute la communauté ſavoit qu'il y avoit un lütin qui s'étoit attaché à le ſervir, on lui dit en badinant, d'ordonner à cet eſprit d'aller chercher de quoi dîner à la ville. Ce jeune pere en badinant auſſi à ſon tour, dit que ſi ſon lutin l'aimoit, il ne permettroit pas qu'il mourût de faim ſans le ſecourir. Un moment après, & lorſque nous y penſions le moins nous entendîmes ſonner la cloche du réfectoire : y étant deſcendus, nous trouvâmes nos tables ſervies de mets très-exquis, dans de la vaiſſelle d'argent marquée aux armes du prince P.... Nous fûmes autant ſurpris de cette bonne rencontre, que le cui-

finier du prince fut étonné d'avoir vu enlever son dîner, sans savoir par qui ni comment.

Le pere Colli ne croit pas cela, dit la reine. Quand je l'aurois vu, repartis-je, je dirois encore l'avoir rêvé, & je ne le raconterois que comme un songe. Alors André Sacqui, avec sa mine prude & son air composé, pria la reine de le dispenser de raconter la vision des fées qu'il eût étant jeune enfant. Le cardinal C... arriva dans ce moment, & la reine entra avec cette éminence dans son cabinet, où l'on dit qu'elle demeuroit quelquefois un peu long temps. D'abord que je me vis libre, je courus à l'appartement qu'on m'avoit destiné; j'y trouvai un fort bon dîner, & un serviteur, qui après avoir ôté le couvert, me donna une lettre, & sortit de la chambre, sans attendre que je l'eusse lue. Je trouvai le même caractere de la premiere lettre que j'avois reçue, & voici ce qu'on me mandoit.

« Francischino est sensible, & il n'est

„ point adroit ; ſi les perſonnes qu'il » cherche étoient dans la néceſſité de » le chercher, ils l'auroient déja mille » fois trouvé : eſt-ce qu'elles l'aiment » davantage, ou qu'il n'eſt pas lui même » aſſez ingénieux pour ôter tous les » obſtacles qui s'oppoſent à ſa ſatisfac- » tion ; non, c'eſt que Colli n'eſt plus » ce Franciſchino, à qui la marquiſe P... » avoit trouvé tant d'habileté & tant » de mérite : c'eſt un moine, & ce n'eſt » plus rien que cela : O dieu ! quel » dommage. »

La lecture de ce billet me penſa faire devenir fou : je parcourus tout le palais ; & s'il m'eût eté permis d'entrer dans l'appartement des filles de la reine, j'aurois indubitablement trouvé ce que je cherchois ; mais cet uſage eſt entiérement banni d'Italie, & j'aurois encouru l'Indignation de Sa Majeſté, ſi je n'en avois pas uſé avec prudence. Mon parti fut d'attendre que la reine fût ſeule. Jamais viſite ne fût plus longue pour moi que celle du cardinal. Je le traitai

fort mal dans mon ame, je lui donnai cent noms désavantageux, & je l'eusse chassé à grands coups, s'il m'eût été permis. D'abord que je le vis hors de l'appartement, je courus vers la reine, sans considérer ni mon état, ni la personne à qui je parlois, je la priai de me faire voir la marquise, ou de me laisser aller au convent des Saints Apôtres; que je ne pouvois pas douter qu'elle ne fût dans sa cour, puisqu'on venoit de me rendre encore ce billet. La reine qui se faisoit un plaisir charmant de ma peine, me dit que je pouvois la chercher & qu'elle me permettoit pour ce sujet d'entrer dans l'appartement de ses filles; elle voulut même m'y accompagner. N'y ayant pas trouvé celle que je cherchois, je fus dans une tristesse qui me donna la fievre toute la nuit. Pour soulager mon imagination pressée, je voulus faire réponse à la lettre qu'on m'avoit écrite, voici ce que j'y avois écrit.

» Ou faites-vous voir, ou ne m'écri-

» vez plus, ſi vous ne voulez que je » meure ! Qui peut ſe divertir ſi long- » tems d'un malheureux, fait bien voir » qu'il ne l'eſtime gueres ; & toute l'a- » dreſſe du monde lui eſt inutile, s'il » n'eſt que le but d'une raillerie cruelle » & offenſante : cachez-vous donc tou- » jours, & je vais me cacher éternelle- » ment, n'ayant pas pu obtenir de voir » ma chere & bonne Maîtreſſe ».

Je pliai ce billet ; & après l'avoir laiſſé ſur la table, je me mis au lit. La fievre que j'avois & qui redoubla, m'aſſoupit un peu, & je ne vis entrer perſonne dans ma chambre. Le lendemain dès qu'il fut jour, le médecin de la reine y entra : il m'ordonna une ſaignée, & me dit de ne me pas lever. Je voulus voir ſi on ne m'avoit point pris la lettre que j'avois écrite, & pour ce ſujet courant à ma table, je crus prendre mon même billet pour le relire, mais j'y trouvai un caractere différent du mien, & ſemblable aux deux autres ; je crus pour lors que tous les domeſtiques de la Reine

étoient ses espions, & que tous conspiroient à me faire de la peine, & à se rire de moi. Voici ce que ce billet contenoit en substance.

» Vous ne savez ce que vous voulez, » lorsque vous pensez à voir la Marquise P.... guérissez-vous d'une passion inutile, & résolvez-vous à répondre aux sentimens d'une personne » qui veut savoir si vous l'aimez, auparavant que vous connoissiez qui est » celle qui vous aime. Vous n'aurez qu'à » donner votre réponse au petit Nain » de la Reine, il est joli, & plein d'une » adresse incomparable, & l'on peut se » fier à sa discrétion. Adieu, ne mourez pas, on veut vous guérir, d'abord » qu'on sera sûr que vous ne refuserez » pas le remede ».

Ce billet me fit faire cent jugemens téméraires ; je portai ma témérité si haut, que je m'imaginai avoir plu à la Reine, croyant que c'étoit elle qui me faisoit écrire de la sorte ; mais le caractere du billet me faisoit toujours croire

que c'étoit la Marquise P..... Je fis encore cette réponse.

« Colli n'est point un fourbe ni un
» visionnaire : toutes les grandeurs &
» toutes les richesses de l'univers ne
» sauroient lui faire oublier qu'il doit
» tout à la marquise P... pour laquelle
» il mourra mille fois, quand il s'agira
» de lui donner des marques de son
» respect & de sa confiance. »

Sur le soir je vis entrer le petit Nain, ainsi qu'on me l'avoit promis, & je lui dis d'un air languissant, de prendre la réponse qui étoit sur ma table. Vous ne vous informez point, me dit il, à qui je la dois donner? Non, car vous n'avez pas ordre de me le dire, lui répondis je, & tout autre que la marquise P... ne me touche nullement. On m'apporta quelque temps après un souper léger, mais fort délicat. J'avois si peu de plaisir dans la vie, que je mangeois sans faire aucune attention à ce que je faisois. Un page de la reine qui me servoit ce soir-là, me regar-

doit avec une attention particuliere. Je jettai deux ou trois fois les yeux ſur lui ; & tout plongé dans ma triſteſſe, je ne fis pas réflexion que j'avois vu autrefois une perſonne qui lui reſſembloit. Comme j'avois pris la vie en haine, j'eus achevé de ſouper dans un inſtant, & le page en ſortant, me dit qu'il diroit à la reine que je voulois me laiſſer mourir. Je connus d'abord le ton de voix de Roſalie : je me levai pour courir après elle ; mais elle avoit fait tant de diligence, qu'il me fut impoſſible de l'attraper. Je n'ai jamais paſſé une plus cruelle nuit ; la mer eſt bien moins agitée par l'impétuoſité des vents, que mon eſprit ne le fut alors par les différentes penſées qui roulerent dans mon imagination. Ce fut dans ce moment, que ne donnant plus aucune borne à ma douleur & à mon déſeſpoir, je réſolus tout de bon ou de ſortir le lendemain de Rome, ou de voir la marquiſe qui me cauſoit tant de maux. J'en écrivis ma réſolution ſur un papier que je laiſ-

ſai ſur ma table ; & dès qu'il fut jour, ſans attendre pour voir la reine, je voulus ſortir du palais afin de retourner aux Saints Apôtres. Le billet que j'avois écrit étoit conçu dans ces termes.

« Je quitte ce palais contre mon de-
» voir, & je perds par mon impru-
» dence toute l'eſtime dont une grande
» reine avoit eu la bonté de m'honorer.
» Si je devois ſurvivre à cette diſgrace,
» je mourois tous les jours de mille
» maux ! mais je ſors de ce lieu pour
» aller m'enfermer dans un tombeau, ou
» m'aller précipiter dans le Tibre. Le
» déſeſpoir dont je ſuis agité, me fait
» regarder la mort comme un bien qui
» doit finir mes peines, & un remede
» pour terminer tous mes maux. Si vous
» liſez mes derniers ſentimens, vous qui
» les avez fait naître, ſouvenez-vous du
» plus malheureux & du plus fidele de
» tous les hommes. »

J'étois ſi fort poſſédé de ma paſſion, que je ne faiſois plus aucune réflexion ſur mon état ; & je vous auoue qu'en



écrivant ces mémoires, je rougis encore, quand je considere l'aveuglement où les hommes sont capables de retomber. Le nœud de cette aventure fut enfin défait. La marquise étoit dans le convent où j'avois prêché; elle y vivoit sous un nom inconnu. Rosalie qui m'avoit reconnu pendant les avents, voulut plusieurs fois me parler; mais sa maîtresse n'y consentit jamais, & ce ne fut qu'après les avents, que sans l'aveu de la marquise, elle me fit rendre ce billet par une personne voilée. La reine à qui j'avois déclaré le soir ma passion pour la marquise, voulut dès qu'il fut jour la faire venir dans son palais: elle la pria de lui avouer les particularités de mon histoire; & ayant été pleinement informée de la vérité, elle se fit un jeu de ma passion, & se servit de la *Mari[illegible]*, une de ses filles d'honneur, pour se divertir quelques jours de mes billets & de mes inquiétudes.

Comme j'allois sortir du palais, je trouvai le suisse, qui me dit que sa

majesté avoit défendu de laisser sortir personne. Je remontai dans ma chambre à dessein de reprendre le billet que j'avois laissé sur ma table; mais je ne l'y trouvai plus. Je formai le dessein de me cacher dans quelque coin du palais; & dans ce dessein, après avoir parcouru le haut & le bas, je trouvai une petite armoire dans un bouge, j'entrai dedans; & en ayant tiré la porte sur moi, je résolus de me laisser mourir de faim, & de ne sortir jamais de ce lieu. Nous approchions du jour des Rois, & j'avois promis au gardien des Saints Apôtres, de prêcher ce jour-là aux dames de saint Silvestre, qui sont près du cours. Ce pere y avoit une sœur qui étoit supérieure, laquelle avoit témoigné quelque empressement pour m'entendre. Je n'avois encore formé aucun dessein sur un sujet si grand: l'état malheureux où je me trouvois réduit, ne me donnoit pas assez de tranquillité pour y penser. J'appellai la raison & le bon sens à mon secours; après m'être reproché ma sottise,

ſottiſe, & la fureur de mon entêtement, qui me rendroit le jouet de toute une cour, je formai la réſolution de monter dans ma chambre, de travailler à ma réputation, & d'étouffer un amour ſi violent & ſi dangereux. Comme j'étois ſur le point de ſortir, j'entendis une voix de femme qui appella Roſalie. A ce nom, je me rendis très-attentif; & n'étant ſéparé que par une cloiſon d'ais, je reconnus que c'étoit la marquiſe qui étoit dans cette chambre. Je ne puis ici décrire les mouvemens de mon ame. Je crus mourir dans ce lieu, & tout mon cœur fut d'abord ſaiſi d'un froid ſi extraordinaire, que je crus que mon eſprit m'alloit abandonner dans ce moment. Je revins enfin de cet état, en entendant parler ma bonne maîtreſſe. Roſalie, dit-elle, en appellant ſa fille, dors-tu? & laiſſerons-nous mourir *Franciſchino*. Je ſuis fatiguée des manieres de la reine, & je vois avec douleur périr ce pauvre garçon. Crois-tu qu'il n'y ait ici que du jeu? & *Colli* n'a-t-il pas aſſez de mérite pour chan-

ger ce divertissement en une affaire sérieuse ? Je ne dors point depuis que j'ai pénétré dans cette maniere d'agir ; & quoique je n'aie pour *Colli* qu'une tendresse de sœur, (car enfin il est de mon sang ou je suis du sien) quoique je n'aie pour lui qu'une tendresse épurée de tout ce qui peut donner atteinte à la vertu la plus austere, je ne suis point assez dépouillée de mon amour-propre, pour le céder à la reine, sans me plaindre & sans murmurer ; j'ai résolu de prier ce matin Sa Majesté de nous envoyer au couvent : ma tranquillité y sera bien douce, & j'aime mieux y être *Beatrice di Nepotino*, que d'être reconnue pour la marquise P.... Pour mon frere, (c'étoit ainsi que cette aimable fille m'avoit toujours appellé) je ne le voudrois jamais voir, mais je veux lui faire tout le bien dont je serai capable dans l'état de ma mauvaise fortune. Je ne perdis pas un mot de cette conversation ; & m'étant enfin retiré dans ma chambre, je ne pensai plus qu'à faire ma cour à la reine, pour pouvoir sortir

au plus vîte de l'esclavage où j'étois.

D'abord qu'il fut jour, je descendis dans son appartement, pour lui faire la révérence & l'assurer que je me portois bien. Elle me demanda si je voulois voir la Marquise : je lui dis que j'étois revenu de mon erreur, & que je croyois qu'elle n'étoit plus à Rome, ainsi que Sa Majesté me l'avoit assuré : que ma passion avoit pu me faire dire des folies qui l'avoient scandalisée ; mais que je la priois de me pardonner, & de ne m'imputer pas une faute dont je n'étois pas coupable. La Reine me fit voir des yeux plus gais qu'à l'ordinaire, & me dit qu'elle vouloit que je la visse après le dîner. La Marquise, après avoir demandé son congé à la Reine, l'avoit obtenu, & s'en étoit retournée au Convent, comblée de présens. Je me disposai à aller visiter la Reine, & j'entrai dans son cabinet aussi-tôt qu'elle fut sortie de table. Elle me promit de me protéger, pourvu que je m'en rendisse digne ; & me renvoya aux Saints Apô-

K ij

tres, avec cette condition que je viendrois dans ſon Palais aſſiſter à l'aſſemblée des Curieux, qu'elle y faiſoit tenir deux fois la ſemaine. Cette nouvelle me donna une joie véritable; je n'avois feint d'être paiſible ſur le chapitre de la Marquiſe, que pour avoir plutôt la liberté d'être à moi, pour la pouvoir viſiter. Après le dîner de la Reine, je fus appellé dans ſon cabinet, où nous eûmes une longue converſation au ſujet de la Marquiſe, & ſur d'autres différentes matieres; elle m'ordonna de me défaire d'une paſſion ſi dangereuſe, & ſi peu propre à mon état. J'avoue que je n'ai jamais été plus enchanté que d'entendre ſa morale; & les ſoupçons que j'avois eu de ſa vertu s'évanouirent incontinent. Je ſortis enfin du Palais de la Longara, la veille des Rois, comblé des préſens de la Reine, & des promeſſes qu'elle me fit de ſa protection.

Je ne me vis pas plutôt en liberté, que je m'occupai tout entier à penſer à voir ma bonne Maîtreſſe. C'eſt pourquoi le lendemain, après avoir prêché

à Saint Silveſtre, je priai le Gardien qui étoit toujours mon intime ami, de me permettre de ſortir toutes les après-dînées ſans compagnon. Il voulut ſavoir le ſujet d'une permiſſion ſi ample. Je lui dis en confidence, que la Reine vouloit que j'appriſſe la Philoſophie & la Poéſie à une Dame de ſes amies, & qu'elle m'avoit recommandé le ſecret, parce que cette Dame étoit extrêmement façonniere. Je n'eus pas plutôt obtenu ma permiſſion, que je fus à la Juiverie; & ayant confié mon ſecret à un Juif, que je payai largement, il me fit trouver un habit d'Arménien, avec une caſſette pleine de différens bijoux, & de parfums très-exquis. Dans cet équipage, avec une barbe poſtiche, & un tour de cheveux plats & longs à l'Arménienne, je courus à la Longara m'offrir à vendre des bijoux aux dames Religieuſes. D'abord les parloirs furent pleins de ces folles, naturellement curieuſes & badines. Tous les colifichets que je portois ne valoient

pas grand'chofe, c'étoit des ouvrages faits en France, que je vendois pour des étuis de Perfe ou de la Chine. Les femmes de ma nation font très-aifées à perfuader; parce qu'elles font fans aucune expérience du monde; & les Religieufes en ont encore moins, puifque celles qui fe voilent, font mifes dans le Monaftere auffi-tôt qu'elles font forties d'avec leur nourrice. Comme je vendois à toutes ces filles, & que je leur parlois bon Turc, qu'elles n'entendoient pas, & que je feignois d'ailleurs d'entendre fort peu leur langage, je leur entendis dire mille plaifanteries fur mon chapitre. On fut chercher Rofalie pour faire les emplettes de fa maîtreffe, mais auffi-tôt que je l'eus vue, je lui dis en mon baragouin, que je voulois lui vendre quelque chofe. C'étoit un étui à aiguilles, couvert de clous d'argent, dans lequel j'avois enfermé ce billet en Italien.

« Rofalie ne connoît point fon frere:
» l'amour qui a changé fon vifage, n'a

» jamais changé ſon cœur pour ſa chere
» maîtreſſe la Marquiſe P... »

Roſalie ayant ouvert cet étui, & ayant tiré ce billet, le lut, & me reconnoiſſant ſous cette forme, me dit qu'elle le porteroit voir à ſa maîtreſſe : je lui dis de revenir au plus vîte, parce que je voulois m'en aller. Elle revint un moment après, & me rendant mon étui : Lucius Azor, me dit-elle, (car c'étoit le nom que je m'étois donné) cet étui n'agrée pas à Madame, apportez en demain un autre, avec quelques autres bijoux qu'elle vous achetera. Je ſortis auſſi-tôt du parloir ; & après avoir fait ſigne à Roſalie de ſe ſouvenir de ſon malheureux frere, je fus me démaſquer chez mon juif, à qui je rendis l'argent des quinquailleries que j'avois vendues, & auquel je donnai encore une bonne récompenſe pour le ſervice qu'il m'avoit rendu.

Le lendemain, dès que je fus ſorti du réfectoire, je courus reprendre mon habit de maſque, & j'arrivai à la Longara entre midi & une heure. La Mar-

quiſe deſcendoit avec la foule des nones & des autres penſionnaires. J'avois trouvé dans l'étui qu'elle m'avoit fait rendre, ce billet écrit de ſa propre main.

„ Quel ſupplice de vous avoir vu ſi » proche de moi, d'avoir connu tous » vos ſentimens, & d'avoir été con- » trainte de me taire, & de ne pou- » voir couronner votre conſtance, mon » cher frere ! Vous avez eu trop de » confiance aux promeſſes de la Reine : » gardez-vous de lui déplaire : prenez » ſoin de me conſerver vôtre cœur ; » on veut me l'ôter, & je n'ai peut- » être que trop de malheur pour le per- » dre : Venez me dire demain qu'on » vous ôtera plutôt la vie ; cet aveu cal- » mera le trouble qui m'agite depuis » que je connois une ſi puiſſante rivale : » vous me trouverez défigurée par mes » malheurs, mais incapable d'être al- » térée dans ma conſtance. Adieu ».

Vous jugez bien qu'une ſemblable déclaration me donna des aîles : auſſi je n'eus gueres le tems de dormir toute



la nuit. Je composai des vers & des chansons, pour soulager en quelque maniere la peine que me causoit la séparation d'une si aimable personne, & je mis dans un étui, beaucoup plus grand que le premier, quelques pieces de poésies, que je ne rapporte point ici, parce que j'en ai perdu l'original, & mes chagrins ne m'ont pas permis de les conserver dans ma mémoire. Aussi-tôt que je vis la Marquise, je pensai tomber de langueur. Mes yeux lui dirent mille fois, que mon cœur n'avoit jamais été que pour elle, & que je prisois infiniment tous les malheurs qui m'avoient pu conduire à une fin si heureuse. Après avoir répondu brusquement aux nones, qui marchandoient mes bijoux, & leur avoir demandé un prix excessif de tout ce qu'elles vouloient acheter, la Marquise qui connoissoit ma feinte, me dit qu'elle vouloit à son tour voir ma cassette. Je lui donnai d'abord l'étui qu'elle m'avoit demandé, & je lui dis que je ne lui voulois rien

vendre qu'en particulier, que les autres m'avoient trompé en abusant de ma simplicité, & de ce que je ne savois pas la langue; mais que pour elle, je connoissois à sa physionomie qu'elle ne vouloit tromper personne. Sur ce mot de physionomie, on me demanda si j'étois savant à tirer l'horoscope? Je leur dis qu'étant Chaldéen du côté de mon pere, quoique je fusse né en Arménie, je possédois cette science dans la haute perfection. On voulut me mettre à l'épreuve, & je dis que je voulois commencer par la Marquise, & qu'il falloit pour ce sujet que je la visse en particulier, & qu'ensuite je leur tirerois l'horoscope à toutes. Je restai seul au parloir avec ma bonne maîtresse, & avec Rosalie qui n'étoit point suspecte. Nos cœurs s'étant d'abord rencontrés, se presserent si vivement, que nous fûmes un quart d'heure à pleurer, & à garder le silence. Enfin, étant un peu remis de ma surprise, je commençai le premier à par-

ler : Suis-je avec vous, Madame, lui dis-je, ou ſuis-je abuſé par quelque agréable ſonge ? Hélas ! je ſens bien que je ne dors pas. Oui, je ſuis avec vous, je vous vois, je vous parle, & je trouve dans vos beaux yeux les mêmes ſentimens qui m'ont été ſi favorables : l'abſence ne les a point rendus indifférens, & je ſuis au comble de ma joie, d'y lire que vous avez quelquefois penſé au malheureux *Franciſchino*. Vous ne vous êtes pas trompé, me répondit la Marquiſe, je devrois être morte au ſouvenir des peines que vous m'avez cauſées depuis votre départ de Naples. Que j'ai payé cher le plaiſir de vous avoir trop aimé ! Je ne me cache plus à préſent de vous le dire : & ce qui eût fait autrefois le crime de l'un & de l'autre, ſera peut-être le ſujet de nôtre gloire & de nôtre bonheur. Oui, *Colli*, je n'ai répondu qu'à la voix du ſang, quand je vous ai témoigné quelque tendreſſe : j'étois inſtruite de votre naiſſance & de la mienne;

non-seulement Béatrice m'en avoit assurée, comme je vous l'avois déja dit, mais la nourrice à qui l'on me confia en entrant au monde, l'avoit révélé à mon mari; & c'étoit-là le fondement de ses légéretés & de ses froideurs à mon égard. Le mystere me fut découvert à Palinure, où j'étois allée après votre départ, selon l'ordre que j'en avois reçu de mon époux. Il arriva quelques jours après que vous en fûtes parti; & l'ayant reçu à mon ordinaire, c'est-à-dire, d'un air très-froid, il me dit qu'il vouloit voir un signe que j'avois sur un endroit de mon corps. Je savois que ce signe étoit le secret de ma naissance. Je m'obstinai à le lui refuser; mais plus je fis de résistance, & plus il eut de curiosité. Enfin, n'ayant pu me résoudre à lui obéir, il me reprocha un malheur où j'avois si peu contribué, & me dit que le Comte P... que je croyois mon pere, avoit été éclairci de toutes choses, aussi bien que lui. L'air de mépris avec lequel mon époux prononça

nonça ces dernieres paroles en me quittant, me firent tomber évanouie à ses pieds; il eut la dureté de me laisser dans cet état, sans me donner le moindre secours. Quand j'eus repris mes esprits, je demandai où étoit mon mari? on me dit qu'il étoit retourné à Naples. Ce prompt retour attira dans mon ame une foule de soupçons. Je me crus d'abord exposée aux derniers périls. Après avoir resté quelque tems à m'informer, je pris la résolution de dépêcher à Naples un esclave que j'avois, & à qui je pouvois me confier; car j'avois pour suspect autant de personnes qu'il y avoit de domestiques autour de moi. Je pris toutes les précautions imaginables pour me garantir du poison, ou de quelque autre fâcheux accident. J'écrivis donc à Naples, à Rosalie; car vous m'en aviez dit tant de bien, que je crus me l'attacher entiérement, quand je lui parlerois de votre part : voici quel étoit le sens de la lettre que je lui écrivis.

» Votre cher frere vient d'être jetté

» ſur mes terres ; ſon naufrage l'a ré-
» duit à la derniere extrémité. Il m'a
» prié de vous faire venir, pour vous
» confier un ſecret qu'il ne peut dire
» qu'à vous ſeule. Ma lettre reçue, fré-
» tez une felouque, & muniſſez-vous
» d'habits de payſans pour n'être pas re-
» connue ; n'apprenez à perſonne où
» vous allez, je ferai votre paix avec ma
» tante, & votre fortune n'en ſouffrira
» point ; tous les momens que vous per-
» dez ſont dangereux aux perſonnes qui
» vous aiment, & qui vous ſouhaitent
» avec empreſſement. Adieu ».

L'eſclave partit avec ce billet, & je l'aſſurai que s'il faiſoit diligence, & qu'il s'aquittât bien de ſa commiſſion, je lui donnerois la liberté à ſon retour. On ne pouvoit eſpérer rien de plus heureux que ſon voyage. Le lendemain ſur les trois heures après midi, Roſalie arriva déguiſée comme je lui avois commandé. Je lui fis confidence de ma crainte, & je la conjurai de ne me pas abandonner. Cette généreuſe

fille redoubla son zele, & me détermina absolument à éviter un danger qui menaçoit ma vie. Je vais disposer les matelots, me dit-elle, à nous porter hors de Naples, & ensuite je viendrai sur le soir vous prendre pour vous embarquer.

J'avois par bonheur toutes mes pierreries avec moi, & le fermier d'une de mes terres m'avoit apporté près de deux mille pistoles tout en or. Je cousis dans les haillons que Rosalie m'avoit apportés, tout l'or que j'y pus mettre, & je mis mes pierreries dans un endroit où l'on n'auroit su les trouver. Le soir, à une heure de nuit, Rosalie vint au château, & se chargea de tout l'or qu'elle put porter. Ainsi prêtes, nous attendîmes la pointe du jour pour partir. Le soir j'avois recommandé à mes filles de ne me réveiller qu'à onze heures. J'envoyai l'esclave qui étoit de retour de Naples, au Marquis mon époux, avec un billet, dans lequel je lui écrivis en des termes également

forts & touchans, que la connoissance qu'il avoit de mon origine, me rendoit à la vérité plus malheureuse, mais non pas coupable d'aucun crime; que la mauvaise humeur dont il étoit, m'avoit jettée dans des mortelles alarmes; que j'allois chercher un port à couvert de la tempête dont il m'avoit menacée; que je l'abandonnois au repentir & à la confusion de m'avoir lui-même abandonnée; & que je souhaitois que mon absence lui causât autant de remords, que son départ m'avoit causé de peines.

Je recommandai à mon esclave de ne partir que dans deux jours, & je lui donnai son congé de liberté, signé de ma main; c'étoit un negre de Portugal, qu'on appelloit *Braa*, vous l'avez vu cent fois, & vous savez le zele qu'il avoit pour moi. Nous arrivâmes Rosalie & moi sur le bord de la mer, au soleil levé. Les matelots, au nombre de huit, partirent d'abord après que je fus entrée dans la felouque. La mer étoit calme, & le vent nous favorisoit.

Le patron, le plus honnête homme du monde, me dit à l'oreille, que je n'avois qu'à lui indiquer la route. Je lui dis de tourner vers Rome, & nous arrivâmes après deux jours dans cette grande ville. J'étois sans expérience pour le voyage, & je n'aurois su où aller loger, si le patron n'eût pris soin de nous faire trouver une chambre assez propre, près du Tibre. Nous passâmes la nuit le moins mal qu'il nous fut possible; & le jour étant venu, je payai le patron fort largement, & je le priai de m'aller chercher un carosse pour me conduire à saint Pierre. Après avoir fait ma priere dans cette église, je dis au cocher de me mener à la Longara, au palais de la Reine de Suede. Il étoit près de midi quand je demandai à parler à Sa Majesté. Nos équipages de paysans étoient assez démentis, par l'air de notre visage; & tous les domestiques de cette Princesse étoient d'une politesse & d'une civilité que rien ne pouvoit égaler. Je ne sai sous quelle

image le Comte d'Alibert me dépeignit à la Reine : la grace de lui être présenté me fut d'abord accordée, & nous fûmes introduites Rosalie & moi dans son cabinet, avec beaucoup de civilité. Dès que je me vis seule, je me jettai à ses pieds, je lui demandai sa protection, & lui fis en abrégé le récit de mes malheurs ; je la priai de vouloir me faire entrer dans son couvent, pour y finir en repos mes tristes jours. Cette grande Reine eut tant de bonté pour moi, qu'elle calma par ses promesses toutes mes inquiétudes : elle me fit donner un habit proportionné à ma naissance, prenant encore le même soin pour Rosalie : enfin sur le soir elle vint elle-même nous conduire dans un monastere qui étoit sous sa protection, & donna ordre à la supérieure d'avoir pour nous tous les égards, & tout le respect qu'on auroit pu avoir pour sa propre personne. Il ne s'est presque pas passé de jour depuis ma retraite, que je n'aie senti des effets de sa bonté. Elle m'ap-

prit les perquiſitions, que mes proches firent faire de ma perſonne, après que je fus ſortie du royaume; je ſus par elle auſſi tous les malheurs qui ſont arrivés à mon époux; ſa mort dans le château de ſaint Elme, & la mort de ma tante, & du Comte P... La peine où je me trouvois de ne ſavoir aucune de vos nouvelles, troubloit ſeule la tranquilité de mes jours; je ne pus jamais apprendre vôtre deſtinée, quelque ſoin que je me donnaſſe; je vous pleurai comme mort, & je vous avoue que je vous vis prêcher dans l'égliſe de ce monaſtere, avec une ſurpriſe qui m'empêcha d'entendre votre prédication. Quelque changement qui fût arrivé à votre perſonne, je reconnus votre voix auſſi-tôt que je vous entendis parler, & il ne fut plus en mon pouvoir de vous méconnoître, lorſque je m'informai de la Reine qui vous étiez? Elle m'aſſura qu'elle avoit appris de votre ſupérieur une partie de votre vie, & particuliérement ce que vous

aviez fait dans le collége Romain, pendant le tems que vous y étudiez. Mais qu'avois-je besoin de savoir toutes ces choses ? vous me les aviez déja apprises ? Ce dont je serois curieuse, c'est d'apprendre ce que vous avez fait depuis votre départ.

C'est mon dessein aussi, lui dis-je, Madame, de ne vous rien cacher ; mais je crains qu'une trop longue conversation ne donne occasion à ces Nones de nous observer de trop près ; je vous enverrai demain au matin un de mes amis qui vous instruira de ma vie, & l'après-midi je viendrai encore déguisé en Arménien, pour avoir le plaisir de vous voir seulement. Il faut tenir la parole que j'ai donnée à ces Dames, de tirer leur horoscope ; je sai déja une partie de leur histoire, & je tirerai des conjectures sures de l'avenir, par la connoissance que j'ai du passé. La Marquise fut rejoindre la compagnie qu'elle avoit quittée, & assura toutes ces filles que j'étois un homme incompa-

rable pour prédire l'avenir. On m'attendit le lendemain avec impatience.

Dès que je fus arrivé aux Saints Apôtres, je mandai à *Pietrocio* de me donner toute la matinée du lendemain pour une affaire d'importance. Ce généreux ami vint comme je le souhaitois; je le priai d'aller raconter mon histoire à la Marquise, il la savoit parfaitement, & personne n'en pouvoit parler mieux que lui. Il revint me dire sur l'heure du midi, qu'il m'avoit une véritable obligation, de lui avoir procuré la connoissance d'une Dame d'un si rare mérite; il me promit de la voir souvent, & d'y mener Gabrielle. La Marquise trouva en ces deux personnes tant de bon cœur, & une si parfaite union, qu'elle m'a dit cent fois, qu'elle portoit envie à leur tranquillité & à leur bonheur. Je continuai de voir la Marquise sous l'habit d'Arménien, pendant trois mois, excepté les jours que j'étois obligé de me trouver aux assemblées où la Reine m'avoit ordonné d'assister.

J'étois si satisfait de ma bonne fortune, que je ne pensois qu'à la conserver le plus long-temps qu'il me seroit possible. Mais cette fortune avoit été trop long-temps constante, & le temps étoit venu qu'elle me devoit faire payer toutes ses faveurs avec usure. Il y avoit déja deux ou trois mois que je ne passois presque point de jour sans aller à la Longara, lorsqu'une fois que j'y étois, & que je parlois à la Marquise, la Reine entra pour la voir, je passai d'un autre côté avec Rosalie : mais cette Princesse à qui on avoit déja parlé de l'Arménien & de son habileté à tirer l'horoscope, me fit appeller, pour savoir de moi ce qui lui devoit arriver dans sa vie. Je m'excusai sur mon ignorance dans la langue Italienne, disant que je ne la parlois que très-mal, & que j'aurois de la peine à me faire entendre de Sa Majesté : mais il fallut obéir aux seconds ordres qu'elle m'envoya, & paroître devant elle. Je ne sai si dans le peu de temps que je demeurai avec elle, elle

me reconnut ou non, ou bien ſi elle avoit quelque choſe de particulier à dire à la Marquiſe; mais elle me renvoya au lendemain, m'ordonnant de l'aller voir. Je crus être ſorti d'un très-grand embarras; & ſans prendre garde que j'avois un eſpion, à mes côtés, qui avoit ordre de me ſuivre & de voir ce que je deviendrois, je courus chez le Juif reprendre mon habit de Moine, & je m'en retournai aux Saints Apôtres, bien aiſe d'être ſorti d'un ſi mauvais pas. Le lendemain le Comte d'Alibert vint me prendre dans un des carroſſes de la Reine : il m'apprit que cette Princeſſe attendoit un Aſtrologue Arménien pour ſe faire dreſſer ſon horoſcope, & qu'elle ſouhaitoit que je fuſſe préſent à l'entretien qu'elle auroit avec lui. Je ne pouvois reculer; mais réſolu de nier tout ce qu'on voudroit m'imputer, je ſuivis le Comte chez la Reine. Lorſqu'elle fut toute ſeule avec moi, elle me laiſſa voir dans ſes yeux la colere & la rage qu'elle

vouloit me faire ressentir : elle commença à me dire que si je lui déclarois la vérité elle me pardonneroit ma faute ; mais que si je n'avouois pas de bonne foi que je m'étois travesti en Arménien pour voir la Marquise P...., elle me feroit repentir de ma hardiesse. Je vis bien que j'avois affaire à une trop grande Puissance ; que vainement voudrois-je déguiser la vérité, & que mon plus court chemin étoit d'avouer tout. La Reine, à cet aveu détourna son visage, & étant sortie de son cabinet, dit au Comte d'Alibert de me ramener aux Saints Apôtres, avec défense à moi d'approcher jamais de la Longara, sous peine d'encourir son indignation. Cet ordre fut pour moi un coup de foudre, qui m'étonna sans me renverser. Je dis au Comte, que la Reine étoit la maîtresse absolue de ma volonté, que je savois obéir, & que je ne cesserois jamais de plaindre la perte que je faisois de sa protection. *Pietrocio* vint le lendemain

dans

dans ma chambre, me rendre un billet de la Marquiſe : elle l'avoit écrit le même jour que la Reine m'avoit trouvé au parloir; mais elle n'avoit ſu par qui me l'envoyer. Voici ce qu'il contenoit.

« Depuis notre derniere entrevue, » je n'ai plus entendu parler de vous, » ni de la Reine; elle vous a reconnu » malgré votre déguiſement, & je crains » qu'elle ne ſe venge de moi, en me » privant du plaiſir de vous voir : j'ai » réſolu d'attendre quels ſeront les effets » de ſa jalouſie : s'ils doivent nuire, » qu'ils tombent ſur moi : ils me ſeront » doux ſi vous êtes épargné Servez-» vous de votre pénétration pour pré-» venir les malheurs que peut-être on » vous prépare : pour moi, je ne crain-» drai rien, ſi vous n'avez rien à crain-» dre : Pietrocio vous dira ma peine : » & je ne crois pas d'y pouvoir réſiſter. » Adieu ».

Depuis que je me crus perdu dans l'eſprit de la grande reine Chriſtine, je me préparois tous les jours à quelque

nouveau chagrin. Je communiquai ma crainte à *Pietrocio*, qui me consola beaucoup, en m'assurant qu'il exposeroit sa vie pour la sûreté & la tranquillité de mes jours. Nous approchions cependant du carême, & je devois prêcher les Dimanches de cette quarantaine au couvent où étoit la Marquise. Je me préparai donc pour cela. Je croyois que la Reine m'y honoreroit de sa présence, comme elle avoit fait pendant les Avents, mais je fus trompé dans mon espérance; & au lieu d'une auditoire illustre que je m'attendois avoir, l'église se trouva déserte, & je vis que je m'étois donné tant de peines que pour quelques filles d'un esprit assez médiocre. La Marquise ne m'avoit point écrit depuis quatre ou cinq jours, & *Pietrocio* avoit été deux ou trois fois au monastere, sans pouvoir lui parler: je jugeai qu'il y avoit des ordres donnés pour l'empêcher de voir personne. Je ne savois comment m'assurer de cette vérité: je priai Gabrielle de découvrir tout le

myſtere de cette conduite. Elle m'apprit huit ou dix jours après, que la Reine avoit fait enlever la marquiſe, & qu'elle l'avoit fait mener dans une maiſon de campagne; & que là, ſous prétexte de la divertir, & de lui faire changer d'air, elle étoit gardée à vue, & n'avoit la liberté de parler à qui que ce fût. Je ne puis retenir mes tranſports quand j'appris cette nouvelle: je ne voulus plus prêcher à la Congara; & pour ne point m'attirer par-là la haine du ſupérieur qui m'avoit employé, je feignis d'être malade. Le Moine qui tint ma place, me dit que la Reine lui avoit fait l'honneur d'aſſiſter à ſon ſermon, & qu'elle lui avoit demandé pourquoi je n'étois pas venu prêcher moi-même? Je ne lui répondis que par un ſigne de tête, qui fut rapporté & interprété avec malignité Je continuai à feindre d'être indiſpoſé juſqu'après Pâques; & pendant tout ce tems-là, je ne reçus aucune nouvelle qui pût me donner quelque conſolation. Après Pâques,

on tint le Chapitre provincial. Le ſupérieur qui étoit ſi fort dans mes intérets, fut envoyé Provincial dans la province de Bologne, de l'ordre du Pape, qui vouloit réformer quelques abus dans ces cantons. Le Gardien qui m'avoit perſécuté à Naples, & qui devint Supérieur aux ſaints Apôtres à Rome, étant arrivé, je m'attendis de ſa part à de nouvelles perſécutions. Il ne me fut jamais poſſible d'acquérir, je ne dis pas ſon eſtime ou ſon amitié, mais le repos que la charité & mes ſoumiſſions demandoient. Enfin connoiſſant que tous mes amis m'avoient abandonné, par les mauvaiſes impreſſions qu'il avoit données de moi, & que j'allois être expoſé à mille mortifications, je réſolus de ſortir de Rome; & ſans attendre ni obédience du Provincial, ni conſeil de qui que ce fût au monde, je ſortis un beau matin du couvent, & m'en fus au palais de *Roſpiglioſi*, pour trouver *Pietrocio*. On me dit que toute la maiſon de la Princeſſe étoit allée paſſer les

premiers jours du Printems à Tivoli, & que *Pietrocio* avoit été de la partie. Je fus étonné que ce cher ami sachant la situation de mes affaires, m'eût caché son départ: je me résolus de l'aller voir, pour lui reprocher son indifférence. Il fut surpris de ma visite, & m'assura qu'il m'avoit écrit, mais qu'on lui avoit renvoyé la lettre, en disant au Porteur qu'on ne savoit où j'étois, & qu'on me croyoit au royaume de Naples.

Convaincu entiérement de la disposition de mes ennemis, je me résolus d'aller à Bologne demander de l'emploi au pere Provincial, qui étoit mon ami intime. J'avois resté huit ou dix jours avec *Pietrocio* & Gabrielle, à ne m'entretenir avec eux que de ma chere maîtresse. Ils m'assuroient qu'ils la déterreroient pour m'en dire des nouvelles; & que je pouvois partir avec cette consolation. Il y avoit, comme je viens de dire, plus de huit jours que j'étois à Tivoli, sans avoir vu les lieux de plaisance qui sont dans cet ancien lieu des

Sabins, lorſqu'un jour me promenant chez le duc de Parme, j'apperçus la Marquiſe & Roſalie, que le cardinal C... accompagnoit. Je laiſſai le ſoin à *Pietrocio* de prendre garde à ce que deviendroit cette compagnie, & en quelle vigne elle ſe retireroit. Je ſus ſur le ſoir que la marquiſe étoit dans la vigne du Cardinal; qu'elle ſe promenoit tous les jours dans le jardin avec lui, & qu'elle ne ſortoit que pour aller à un monaſtere de filles de S. Auguſtin, qui eſt dans cette ville. La premiere penſée qui me vint, fut de me déguiſer en gueux, de paroître eſtropié d'une jambe, & de me mettre une emplâtre ſur l'œil, pour n'être pas connu. Dans cet état je me plaçai ſur la porte du couvent des religieuſes. Et comme le Cardinal étoit avec la Marquiſe, je leur demandai la charité avec beaucoup d'importunité. N'ayant point été reconnu cette fois, j'allai tous les jours à la même heure; & avec les mêmes haillons, crier à cette porte. Le Cardinal m'ayant

jour demandé pourquoi pouvant me ſervir de mes bras, je ne gagnois pas ma vie plutôt que de faire ainſi le gueux? Je le priai de vouloir me donner de l'emploi, l'aſſurant que j'entendois parfaitement bien à cultiver les fleurs. Il me dit de le ſuivre à la ſortie du monaſtere, & qu'il auroit ſoin de moi, ſi j'avois la qualité dont je me vantois. Je réuſſis parfaitement dans ce travail, & je parvins à une ſi grande faveur auprès de mon nouveau maître, que je ne manquois de rien, & me trouvois heureux dans une condition ſi abjecte. Je voyois tous les jours Roſalie qui venoit s'entretenir avec moi. Je l'avois laiſſée pendant quelque tems, ſans lui déclarer qui j'étois; mais enfin ne pouvant plus vivre ſans parler à la Marquiſe, je me découvris à cette fille, & l'on ne peut être plus agréablement ſurpris qu'elle le fut. Vous êtes un Protée, me dit-elle; & il faut avouer que vous ſeul êtes capable de faire connoître combien l'amour eſt entreprenant & hardi : ce-

pendant la joie que j'ai de vous savoir près de nous, ne m'empêche pas de craindre que la Reine n'apprenne votre nouvelle métamorphose. D'ailleurs le Cardinal est devenu passionné pour la Marquise. Comme elle l'abhorre, & qu'elle ne peut le souffrir, sa poursuite lui fait tant de peine, que depuis plus de quinze jours elle est tombée dans une mélancolie affreuse. Une fievre lente ne la quitte point, & fait tout craindre pour sa vie: & que deviendrois-je si j'avois le malheur de la perdre? je ne survivrois pas un moment à cette disgrace. Vous jugez bien que des nouvelles si affligeantes me mirent dans un état pitoyable. Je ne doutai plus que ma chere maîtresse n'eût été empoisonnée. Il n'est point d'extrémité où je ne me fusse porté pour venger une si belle vie. Je tombai à mon tour dans une espece de langueur, qui me rendit méconnoissable. Je voyois tous les jours Rosalie, & je l'entretenois plus d'une heure chaque matin. La Marquise sa-

voit que j'étois près d'elle; & ne pouvant me parler à cauſe de ſon indiſpoſition, j'en recevois tous les jours quelques petites faveurs. Roſalie lui liſoit mes billets,& la divertiſſoit par de petites poëſies que je compoſois pour elle.

Le Cardinal étant obligé de ſe trouver à Rome à la congrégation du concile dont il étoit Préfet, dit à la Marquiſe que les chaleurs étoient dangereuſes à la campagne, & que dans quelques jours il faudroit retourner à Rome dans le couvent de la Longara. La Marquiſe qui ſentoit tous les jours diminuer ſes forces, & qui connoiſſoit qu'elle n'étoit pas éloignée de la mort, pria le Cardinal de la laiſſer mourir en repos dans ce lieu: je n'ai plus de voyage à faire, lui dit-elle, que celui de l'éternité. La protection de la Reine m'a été fatale, & elle n'a différé que de quelques années l'arrêt que le ſort avoit prononcé contre moi. Vous lui direz, Monſieur, que je meurs avec toute la connoiſſance qu'on peut avoir d'un état

auſſi déplorable que le mien. Le Cardinal, ſoit qu'il eût part ou non aux chagrins & à la mort de la Marquiſe, voulut donner des marques d'une douleur extraordinaire: on en crut ce qu'on en devoit croire. La Marquiſe demanda à être ſeule avec Roſalie, & voici ce qu'elle lui fit écrire pour moi, & qu'elle ſigna de ſa propre main.

« Mon cher Colli, frere trop aima-
» ble & trop aimé de l'infortunée mar-
» quiſe P.... ſa ſœur & ſon amie ſincere
» & véritable, recevez avec ce billet les
» fideles ſentimens de mon cœur, & les
» derniers ſoupirs de ma vie. Je meurs
» dans un âge où la mort a coutume
» d'effrayer les perſonnes les plus réſo-
» lues; pour moi je l'ai vue venir de
» loin, & je me ſuis ſi fort familiariſée
» avec ſa laideur, que je la reçois main-
» tenant ſans peine. Ma malheureureuſe
» vie pleine de mille traverſes, me l'a
» rendue toute agréable! Hélas! pour-
» quoi n'eſt-elle pas venue plutôt? &
» que venois-je faire à Rome pour l'évi-

» ter, puisqu'elle m'étoit infaillible, en
» quelque lieu du monde où j'allasse ?
» Vous restez après moi, & je vous
» laisse peut-être la victime de la même
» main qui m'a sacrifiée à sa passion :
» fuyez ces lieux d'horreur & d'abomi-
» nation, & ne vous laissez jamais sur-
» prendre aux piéges qu'on vous ten-
» dra pour vous y faire rester. Vous
» n'êtes pas né plus heureux que moi
» ne cherchez donc point de repos dans
» le monde, il n'y en a point : ce n'est
» qu'en Dieu que nous le trouverons,
» lorsque nos jours ne seront pas sujets
» à des nuits affreuses. Souvenez-vous-en
» après la mort de votre chere sœur.
» Rosalie vous mettra en main un pe-
» tit présent que je vous fais, pour sub-
» venir à vos nécessités. Elle a résolu
» de se mettre dans un couvent, aussi-
» tôt qu'elle m'aura rendu les derniers
» devoirs : ne l'oubliez jamais, & exci-
» tez-vous tous deux à aimer Dieu, & à
» parler quelquefois de celle qui meurt

» votre chere & bonne sœur, la marquise » P... »

Rosalie me rendit cette Lettre à six heures du matin. Notre chere Maîtresse, me dit-elle, les larmes aux yeux, tire à l'extrémité : vous apprendrez par cet écrit quels sont pour vous les sentimens de son cœur. Elle prévoit que vous aurez un jour besoin de secours ; & avant de mourir, elle vous mande que vous trouverez dans la grotte de Bacchus, à côté droit de la fontaine, une cassette que je viens d'y enterrer pour vous, à demi-pied de profondeur. Adieu, je ne puis m'arrêter davantage ; le Cardinal est notre espion, & je crains qu'il ne soupçonne quelque chose de ce que vous êtes & de ce que vous faites ici.

D'abord que j'eus reçu cette lettre, je m'enfonçai dans une allée sombre, pour en faire la lecture & pour rêver plus aisément à mon malheur. Je n'ai de ma vie ressenti des mouvemens si tendres & si pleins d'une véritable compassion. A chaque mot que je lisois, je poussois

poussois un profond soupir, & il n'y avoit pas de ligne qui ne fût arrosée de mes larmes. Mes pleurs & mes soupirs attirerent le Cardinal vers l'endroit où je me promenois. Il vint à petit bruit & sans que je l'entendisse; & m'ayant arraché la lettre que j'avois recommencée à lire, il me laissa dans une frayeur mortelle. Je pris néanmoins tout-à-coup mon parti, résolu de ne ménager plus rien pour me satisfaire. Je courus sur lui comme un lion, & l'ayant saisi par le milieu du corps, je le renversai, lui arrachai la lettre, & lui donnai tant de coups, que je crus l'avoir laissé mort sur la place. Après une telle violence il n'étoit plus question que de fuir. J'ôtai sur-le-champ l'emplâtre que je portois sur l'œil, & me servant de mes jambes, je sautai par-dessus la muraille de l'enclos & gagnai les montagnes des Sabines. De-là je fus dans la Toscane, en demandant l'aumône sous l'habit de gueux, que je n'avois point quitté. J'arrivai à Florence quinze jours après mon

départ de Tivoli : je fus au Couvent de Sainte-Croix demander des nouvelles du Pere *Francisco Maria*, Provincial de cette Province, sur lequel je comptois comme sur mon bon Protecteur ; mais il étoit alors à Bologne. Ainsi je partis de Florence sans m'y arrêter ; & ayant pris ma route du côté des Apennins, je fus coucher à Loyane dans un Couvent de Socolans, qui me reçurent & me donnerent la charité pour l'amour de Dieu. Le lendemain, dès qu'il fut jour ; je poursuivis ma route vers Bologne. Le pays par où je passai étoit si pauvre, & les montagnards qui l'habitoient étoient si sauvages & si misérables, que je pensai y mourir de faim. C'étoit un jour de Dimanche : il étoit déja quatre heures après midi que je n'avois encore rien mangé. Je n'avois plus de force pour marcher ; & ayant trouvé une fontaine sur le penchant d'une colline, je m'étendis auprès sur l'herbe pour me reposer un peu. J'y étois à peine assis, que deux vieilles femmes,

âgées de plus de ſoixante & dix ans, m'aborderent & me demanderent ce que je faiſois dans ce lieu & où j'allois ? Je leur dis que j'étois un grand pécheur, qui venoit de Rome, & que ma pénitence portoit de demander, ſous des haillons, la charité pour l'amour de Dieu ; que, pour mieux mortifier ma chair, je prenois toujours les routes les plus longues & les chemins les plus difficiles. Ces bonnes femmes me parurent touchées de mon état. Je les priai de me donner quelque choſe à manger ; mais elles s'en excuſerent ſur leur pauvreté, & m'aſſurerent qu'elles ne mangeoient pas du pain quatre ou cinq fois dans l'année. Je vis bien qu'il falloit périr, ou arracher, par mon ſavoir-faire quelque choſe de ces ames ruſtiques. Pour ce ſujet je fis tourner la converſation ſur les méchancetés des ſorciers, & après leur avoir raconté quelques traits d'hiſtoire touchant leur malignité, je les aſſurai que j'avois reçu de Sa Sainteté même une cire ſacrée, qui

chaſſoit par ſa vertu toutes ſortes de maléfices. Elles m'en demanderent avidement ; je leur dis de m'aller auparavant chercher à manger, & qu'elles ſeroient bien récompenſées de la petite aumône qu'elles me feroient. Alors mes deux vieilles coururent de toute leur force à leur cabane, & revinrent, accompagnées de ſept à huit perſonnes, garçons & filles qui étoient jolies. Ces objets ſuſpendirent pour quelque temps ma faim. J'avois formé quelques petites croix d'un morceau de cierge que j'avois pris à Logane ; & mes ruſtiques crurent que tous les *Agnus Dei* de Rome ne valoient pas mes petits préſens. Ils me donnerent en récompenſe de leurs fruits & de leur vin ; & je trouvai tout ſi bon, que je commençai dès-lors à envier la tranquillité de cette vie champêtre. Si mon cœur eût été moins rempli d'ambition, je me ſerois réſolu à vivre dans ce lieu, entiérement éloigné du monde & du bruit. Une de ces payſannes, jeune fille, belle & modeſte comme un Ange,

pensa m'y déterminer entiérement. Elle étoit d'une beauté si parfaite, & avoit des yeux si fins & si vifs, que j'oubliai en la voyant tout ce que j'avois vu de plus beau dans le monde. L'attention avec laquelle je m'attachai à la considérer, fit soupçonner à sa mere la vérité de ma passion : elle ordonna à sa fille de la suivre ; ce que fit toute sa petite troupe, après m'avoir régalé d'un *Buona sera à Vossignorie*.

Il commençoit déja à se faire tard ; j'avois encore deux grandes lieues pour arriver au gîte, & j'étois averti de sortir des bois avant la nuit, à cause des loups qui y sont très-fréquens. Je me hâtai donc le plus qu'il me fut possible, & j'arrivai enfin dans une hôtellerie, où j'eus toutes les peines du monde à me faire donner le couvert, à cause du mauvais équipage où je paroissois. Dès qu'il fut jour, & que j'eus payé mon hôte, je pris ma route vers Bologne, où j'arrivai à trois heures après midi. Je fus droit à l'Eglise des Cordeliers, où,

après avoir demandé au portier, si le Pere *Angelo*, Provincial, étoit à la maison ; je le priai de l'avertir qu'un étranger vouloit se confesser à lui, & étoit venu de cent lieues pour le consulter sur un cas d'une très-grande importance. Le Provincial vint s'asseoir au confessionnal, où je l'attendois à genoux. Je me fis connoître à lui ; & après lui avoir exposé mes affaires, il me dit qu'il avoit reçu ordre du Général, & même du Pape, de m'arrêter ; qu'il ne vouloit pas cependant me faire tort, parce qu'il connoissoit bien, par tout ce que je venois de lui dire, que j'étois plus malheureux que coupable. Je ne veux pas, ajouta-t-il, vous arrêter, parce que je n'ai ordre que d'arrêter le Pere *Colli*, & vous ne paroissez pas le Pere *Colli* dans l'équipage où je vous vois ; je ne saurois d'ailleurs vous exposer à un péril évident, parce que ma tendresse pour vous n'est en rien diminuée, quoique vous soyez dans le dernier délaissement : au contraire, vous

m'êtes plus cher dans votre misere ; & pour vous marquer que ma langue est d'accord avec mon cœur, attendez-moi un moment, je vais vous chercher de quoi vous mettre à l'abri de vos persécuteurs. Tout autre Moine qui m'auroit parlé de la sorte, ne m'auroit pas trouvé à son retour ; connoissant, par plusieurs expériences, combien il est dangereux de se fier à ces sortes de personnes, qui, dans l'espérance de s'élever ou de plaire aux Grands, n'épargnent ni trahisons, ni perfidies. Après avoir fait toutes les réflexions que je devois faire dans une semblable conjoncture, je vis arriver mon bienfaiteur, une lettre à la main. Voilà, me dit-il, ce que j'écris pour vous au sieur Morosini. Il m'a demandé un maître de Philosophie & de Belles-Lettres pour son fils ; je le prie, non-seulement de vous recevoir pour ce sujet, mais de vous accorder sa protection contre vos persécuteurs, & de vous procurer encore celle de la République. Allez,

je vous réponds du ſuccès de votre voyage : vos ennemis ne vivront pas toujours, & la fortune inconſtante ne ſera pas toujours conſtante à vous perſécuter. Il me donna dix piſtoles pour m'avoir un habit, avec lequel je puſſe me préſenter devant le Noble Vénitien à qui il m'adreſſoit. Je quittai ce bon Pere avec toute la tendreſſe & la reconnoiſſance poſſible, & je continuai ma route juſqu'à Veniſe, ſous le même habit de gueux, ſans qu'il m'arrivât d'autre aventure que celle d'une jeune fille déguiſée en garçon, qui fuyoit la violence de ſes parens irrités contre elle, parce qu'elle avoit eu trop de familiarité avec un jeune homme de ſon village. Elle vint avec moi depuis Rovigo juſqu'à Padoue. Le ſoir nous logeâmes dans la même hôtellerie, & couchâmes dans la même chambre. Alors elle me déclara ſon ſexe, que j'avois ignoré pendant toute notre marche. Ainſi, n'ayant plus de meſures à garder avec moi, elle me propoſa de m'attacher à

elle, me promettant de ne me laiſſer manquer de rien, ſi je la voulois épouſer, ou de dire que je l'avois épouſée. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, & elle me défraya depuis Padoue juſqu'à Veniſe. Le lendemain de notre arrivée, je lui dis que j'allois choiſir un appartement dans quelque bon quartier de la ville ; mais je fus à la Juiverie chercher un habit de mon Ordre, pour me préſenter devant le ſieur *Moroſini*, abandonnant *Apollonia* (c'étoit ainſi que s'appelloit l'Aventuriere). Le Juif à qui je m'adreſſai pour cet habit, étoit un bon vieillard ſavant dans ſa loi, & très-inſtruit dans la ſcience Cabaliſtique. Je le priai, en répondant aux honnêtetés qu'il me fit, de vouloir me trouver ce que je lui demandois. Il s'empreſſa à me ſatisfaire ; & après m'être habillé comme il convenoit, je ſortis de chez Iſaac Reikſere, (c'étoit le nom de ce Juif), & je m'en allai chez le Seigneur *Moroſini*, à qui je rendis mes lettres. Après m'être entretenu avec lui de mes affaires, il me promit ſon amitié & ſa protection contre tous mes enne-

mis ; & comme il s'agissoit de prendre de mesures contre les Puissances qui me persécutoient, la premiere démarche que le sieur *Morosini* fit pour moi, fut de m'accompagner au Convent des Grands-Freres, où il me recommanda au Provincial, lui disant qui j'étois, & le besoin qu'il avoit de moi, le chargeant même de ma personne, de sa part & de la part de la République, qui m'avoit pris sous sa protection. Ce Provincial étoit assez bon Politique pour obéir fidélement à de tels ordres; il savoit quel étoit le péril de s'opposer à un Membre de la République, & à tout le Corps : c'est pourquoi il me dit que j'étois le bien venu, & qu'il m'offroit ses services & ceux de toute la Province. Je ne lui répondis qu'avec une profonde révérence ; & après être rentré dans la Gondole avec mon Protecteur, nous retournâmes au Palais, contens de l'honnêteté du Provincial.

Dès le lendemain, je m'attachai au sieur *Pietro Morosini*, fils unique de

mon protecteur. Ce jeune homme répondit parfaitement aux soins que je me donnai pour l'instruire; & je puis dire que je n'ai jamais vu tant de belles qualités réunies dans un sujet. En moins de deux ans & demi, je le mis en état de répondre sur les opinions de tous les philosophes anciens & modernes, d'être reçu docteur en droit à Padoue, d'où il revint couronné de gloire & d'honneur. Jamais on ne fit éclater des sentimens si beaux & si généreux, que fit ce jeune seigneur à mon égard. Je trouvois tous les jours sur ma table des présens considérables, & personne ne vivoit plus content que moi dans une retraite aussi honorable. J'épargnai dans ce poste plus de 500 séquins, & j'étois considéré de tout ce qu'il y avoit de savans dans Venise. La seule chose qui troubloit mes beaux jours, c'étoit le souvenir de ma chere marquise, dont le Provincial de Florence m'avoit mandé la mort, avec la retraite de Rosalie dans le couvent de saint Sil-

vestre, auprès de sa sœur. Il m'avoit aussi instruit des sentimens du pape à mon égard, & de l'ordre qu'il avoit donné au Nonce de Venise, de me faire enlever pour m'envoyer à Rome. Il ne me parloit point autrement de la reine, sinon que le cardinal C..., que j'avois si maltraité, étoit tombé dans sa disgrace. Je continuai, me voyant à couvert de l'orage que j'aurois pu craindre, à voir mes amis, & à m'instruire dans les langues orientales. Le Rabbin Isaac fut mon maître pendant plus d'un an entier; j'allois tous les jours chez lui pour en prendre des leçons, & conférer avec lui sur les matieres d'antiquité. Ce bon homme avoit conçu tant d'estime & tant d'amitié pour moi, qu'un jour me découvrant son cœur, il me dit qu'il étoit au désespoir que je ne fusse pas juif comme lui, pour m'apprendre des choses qu'il lui étoit défendu de révéler à d'autres qu'à ceux de sa nation. J'avois ouï parler de l'habileté de ce juif dans la science de la cabale, & je

je voulois qu'il me convainquît par quelque expérience, que cette ſcience n'étoit pas une chimere. Pour ce ſujet lui montrant ma main, je lui dis qu'il y avoit déja long-tems que j'y reſſentois une eſpece de douleur, & que je ſouhaiterois qu'il interrogeât ſa cabale, pour ſavoir d'où cela pouvoit provenir. Il eut la complaiſance de faire ce que je lui demandois, & je ne fus jamais plus ſurpris que lorſqu'en deux vers hébreux il me dit que dans un rêve que j'avois fait à Rome, la meurtriere de mon pere m'avoit imprimé cette douleur dans la main. Je n'en voulus pas ſavoir davantage pour le coup : je fus ſaiſi d'une ſecrette frayeur, qui ne ſe diſſipa que par l'extrême curioſité que j'avois d'apprendre cette ſcience. Je rêvai toute la nuit aux moyens d'engager mon Rabbin à me communiquer les ſecrets de ſa cabale. Le lendemain que je fus arrivé chez lui pour prendre ma leçon, je ne le trouvai pas ; ſa fille unique, plus belle que le jour,

eut l'honnêteté de me tenir compagnie, quoique cela ne se pratique gueres en Italie ; mais les prêtres, & particuliérement les moines, ont des priviléges qui les exceptent de la loi générale. Je n'avois aucune affaire de cœur, & je puis dire que depuis ma sortie de Rome, je n'avois formé aucun dessein de m'engager. Je m'étois occupé à voir des savans & des curieux, & je m'exerçois dans la mécanique, prévoyant bien que j'en pourrois avoir besoin un jour. Un des plus habiles & des plus honnêtes hommes, avec qui je liai une très-étroite amitié, fut un gentilhomme de Messine, appellé Jean-Baptiste Colonne, sorti de son pays pour avoir pris les intérêts de la France, & réduit à gagner sa vie à plaider, & à faire mille petites curiosités, pour s'occuper & charmer son ennui. Ce fut lui qui m'apprit à faire toutes sortes de liqueurs & de parfums, il me fit part de quelques secrets pour le teint, & pour entretenir la santé des dames, & cent

autres curiosités utiles & divertissantes. Je lui parlois souvent de la cabale : il me dit qu'elle n'étoit connue que des juifs, & que si nous pouvions en avoir quelque connoissance, notre fortune feroit envie à tous les princes de la terre. Mais cette science promet beaucoup plus qu'elle ne donne, comme je l'ai expérimenté dans la suite. Cependant l'expérience que j'en avois vue sur moi-même, me donna un si grand desir de l'apprendre, que je n'oubliai rien pour entrer dans la confiance de mon Rabbin ; & n'ayant pas d'autres moyens pour y réussir, je témoignai beaucoup d'amitié à sa fille, & je lui laissai espérer ce qu'elle voulut. Mais en croyant la tromper, je me trompai moi-même, & je me trouvai par mon assiduité avec cette belle juive, dans un tel engagement avec elle, qu'il me fut impossible d'en sortir ; & c'est de là que mes ennemis prirent le prétexte de m'opprimer. Je prévis bien le tort que m'alloit faire un tel attachement ;

& pour en prévenir les ſuites, je tâchai de le rompre, en m'abſentant, ou en me privant d'aller voir la belle Eſther fille de mon Rabbin, ou en faiſant le malade. Le bruit de mon indiſpoſition m'attira quelques viſites importunes; & il y avoit déja trois ou quatre jours que je vivois retiré du grand monde, lorſqu'un matin j'entendis frapper à ma porte avec quelque précipitation. Je courus pour voir qui ce pourroit être. C'étoit un jeune abbé bien fait, & de bonne mine, qui commença par me faire des excuſes de la liberté qu'il prenoit, & de ce qu'il troubloit ainſi mon repos. Il me dit qu'il me venoit conſulter ſur un cas de la derniere importance; & que je ne devois me prendre de ſon importunité qu'à mon mérite, qui le faiſoit recourir à moi comme à l'oracle. Ce compliment prononcé de la meilleure grace du monde, me fit conſidérer cet abbé avec plus d'attention, ſans pourtant reconnoître la *ſignora Eſther* ſous cette métamorphoſe, la-

quelle lui auroit été très-funeste, si on l'eût trouvée revêtue de l'habit ecclésiastique : car étant juive de nation, l'Inquisition l'auroit punie avec la derniere rigueur. Voici le cas qu'elle me proposa. Je suis, me dit-elle, un jeune abbé de Crémone. J'ai toujours eu une véritable aversion pour tout ce qu'on appelle *biens d'église*; cependant depuis quelques jours j'ai en vue un petit bénéfice, dans le plus beau pays du monde ; & je voudrois avoir donné tout mon bien pour en avoir la possession. Vous, mon pere, continua-t-elle, qui savez si bien toutes choses, apprenez-moi de grace comment je puis l'obtenir. Il est dans la maison d'un seigneur de la république ; on ne me l'accordera pas si je le demande, j'en suis sure ; & je mourrai si je ne l'ai pas. Je voudrois bien ne commettre pas de simonie, & je sens toutefois que je ferois tout pour l'obtenir. Croyant répondre à un abbé déja instruit de ses devoirs, je lui fis une exposition succinte des

loix & des canons de l'église, touchant l'injuste acquisition des biens ecclésiastiques; & après lui avoir expliqué la demande de Simon le magicien, faite aux apôtres, & avoir distingué ce que Simon entendoit par le pouvoir d'acheter le saint Esprit, je conclus, en disant à l'abbé, qu'il ne pouvoit obtenir ce bénéfice que par permutation, par résignation, ou par collation libre, & sans aucune confidence, la loi étant formelle & précise sur ce sujet. Une exclamation que mon faux abbé fit en se levant, me fit connoître la *signora Esther*; & comme elle voulut prendre congé de moi pour se retirer, je me jettai à ses genoux, & je lui dis tant de choses passionnées, qu'enfin cette aimable juive se laissa persuader que je l'adorois. En effet, je n'avois fui qu'inutilement le pouvoir de ses charmes; & pendant la retraite que j'avois faite pour tâcher de l'oublier, je n'avois pas cessé un moment de l'avoir présenté à mon imagination. Sa vue, & l'in-

vention dont elle se servoit pour me voir, redonnerent une force invincible à ma tendresse. Je me livrai tout entier à sa volonté, je lui sacrifiai tous les mouvemens de mon ame, & je lui jurai avec des sermens effroyables, que j'étois prêt à faire tout ce qu'elle souhaiteroit, pour lui prouver la sincérité de ma passion. Ce fut après toutes ces protestations, qu'elle me dit en soupirant, que les religions différentes nous rendroient malheureux l'un & l'autre; qu'elle voudroit bien voir clair dans un abîme si profond; & que si je pouvois la convaincre, ou qu'elle pût me faire voir la lumiere, nous pourrions espérer un bonheur sans égal. Il est difficile à un homme vif & tendre, de n'être pas de la religion de la personne qui le possede. Combien d'exemples funestes à l'église ne rapporterois-je pas sur ce sujet, si je ne m'étois prescrit d'écrire seulement des mémoires ?

La *signora Esther* étoit la seule divi-

nité que je reconnoissois pour lors ; & ma passion pour elle fut si forte, que je lui jurai de me faire juif, si elle vouloit consentir que je l'épousasse. Elle me dit qu'il falloit en parler à son pere, & qu'elle ne pouvoit donner aucun consentement sans lui. L'affaire fut remise au lendemain. Je fus voir le Rabbin, qui me reçut avec mille protestations d'amitié & de tendresse. Je lui fis mon compliment, auquel il répondit avec beaucoup de civilité ; & ayant pris les mesures nécessaires pour ma circoncision, nous convinmes ensemble, que pour éviter quelque méchante affaire du côté de l'inquisition, je garderois mon habit de moine ; & ainsi je retombai dans une apostasie plus grande que la précédente : tant il est vrai que l'amour est une passion insensée & furieuse. Dieu qui vouloit me faire éviter cet écueil, permit qu'il arrivât en ce tems-là une espece de prodige, qui prouvoit en quelque maniere la divinité de Jésus-Christ. La

fille unique d'un des plus riches juifs de Venise, devint éperdûment amoureuse d'un fripier son voisin ; c'étoit un jeune homme fort bien fait, doux & agréable, & qui faisoit toutes choses avec tant d'adresse, & d'une maniere si galante, que *Judith* (c'étoit le nom de la juive) se rendit sensible à son mérite. Elle ne partoit presque plus de la fenêtre qui regardoit sur la boutique du jeune fripier ; & elle fit bientôt appercevoir à sa nourrice, laquelle étoit auprès d'elle en qualité de gouvernante, qu'une passion dangereuse & violente l'occupoit entiérement. Ses insomnies, ses fréquens soupirs, le dégoût qu'elle avoit pour toutes les viandes, & son assiduité à se tenir à la fenêtre ; tous ces signes confirmerent la vieille nourrice dans ses soupçons. Enfin voyant dépérir sa maîtresse, & ne sachant quelle raison rendre au pere, qui la querelloit tous les jours sur le sujet de l'indisposition de cette jeune fille, elle se hazarda de dire un jour à *Judith*, qu'elle s'étoit

apperçue de la passion qu'elle ressentoit pour son voisin ; mais que si elle vouloit lui avouer tout de bonne foi, elle lui promettoit de la servir efficacement. La pudeur & le trouble embarrasserent étrangement cette jeune personne : elle ne sut que répondre; & la nourrice profitant de ce moment pour lui arracher son secret, l'obligea par ses caresses & ses promesses, à lui avouer que ce jeune fripier étoit le sujet de ses rêveries, & du changement qu'on voyoit en sa santé. Il n'en fallut pas davantage à la vieille, pour prendre de là occasion de détourner *Judith* d'un amour si peu proportionné à sa qualité. Elle lui remontra les grands biens qui l'attendoient & le crédit que son pere avoit chez les principaux de la République. *Judith* se voyant trompée par sa nourrice, lui reprocha sa perfidie; & se mettant au lit, elle donna des marques d'une mort prochaine, par les accidens terribles dans lesquels elle tomba presque dès le moment. La nourrice se trouvant fort

embarrassée, avertit le pere de la situation du cœur de sa fille, & de l'accident qui venoit de lui arriver. *Jacob de Montesior* (c'étoit le nom du pere de *Judith*) courut à l'appartement de sa fille ; & la voyant dans un si pitoyable état, sa tendresse alarmée lui fit promettre tout, pourvu qu'elle voulût vivre, & s'aider elle-même à se sauver. Cette espérance redonna la vie à la belle malade, qui quelque tems après avoir repris sa premiere santé, fit ressouvenir son pere de la parole qu'il lui avoit donnée de la rendre heureuse, en lui donnant pour mari *Joseph*, qui étoit le jeune fripier. Le pere y consentit; & comme parmi les juifs on ne distingue aucune noblesse, & que les tributs étant aujourd'hui confondues entre elles, ils s'estiment tous honorés du nom du peuple de Dieu ; il ne répugna point de faire la fortune d'un enfant d'Israël, en le mariant avec sa fille. Pour ce sujet il l'envoya chercher ; & le trouvant à son gré, il lui donna quelques vieilles hardes à refaire. La

vieille nourrice eut ordre de lui annoncer en particulier ſon bonheur, en lui apprenant que ſon maître l'avoit choiſi pour en faire ſon gendre. *Joſeph* reçut cette propoſition d'un air froid & indifférent, & dit qu'il remercioit ſon maître, & qu'il lui étoit obligé. La nourrice attribua d'abord cette réponſe à la défiance ou à la modeſtie du jeune homme; mais la ſuite de ſon diſcours la perſuada que *Joſeph* parloit ſincérement. Le pere de *Judith* voyant le mépris qu'il faiſoit de ſes offres, vint lui-même lui préſenter le parti. *Joſeph* la refuſa également; & la fille reſta déſeſpérée de l'indifférence de celui qu'elle aimoit ſi éperdument.

Le riche Juif, qui étoit homme de crédit, voulant tirer raiſon de l'affront qu'on faiſoit à ſa fille, fit citer le fripier devant le Sénat, pour lui faire faire réparation du tort qu'il faiſoit à ſa fille, en la refuſant, riche, belle & ſage comme elle étoit. *Joſeph* étant devant le conſeil ſouverain des dix, après

après avoir été interrogé ſur les raiſons qu'il avoit de mépriſer la fille d'un homme de ſa nation, riche & de bonnes mœurs, répondit de cette ſorte : J'obéirai toujours aux ordres de la ſéréniſſime & auguſte République, & je n'aurai jamais d'autre volonté que celle de mes ſeigneurs & maîtres : mais je vous conjure, ô illuſtres ſénateurs, par Jéſus-Chriſt de Nazareth, que vous adorez comme votre Dieu, & que je reconnois moi-même comme le véritable Meſſie, de ne m'attacher pas par force à la fille de *Jacob*. Il eſt de la race de ceux qui cracherent ſur le viſage du Sauveur, pendant ſa paſſion ; & cela eſt ſi vrai, que ni lui, ni pas un de ſa race, depuis cette impiété, ne peuvent plus cracher. Vos Excellences peuvent faire l'expérience de ce que je dis ; il eſt là préſent ; faites venir ſa fille, & tous ceux qui ſont de ſa race : ſi pas un d'eux crache, j'épouſe la belle *Judith*, ſans plus réſiſter. Ce diſcours fit rire les ſénateurs, & tous les aſſiſtans qui l'en-

tendirent. Le doge qui se trouve présent à cette assemblée, ordonna au marchand de cracher; il ne le put jamais faire, & avoua que cette incommodité étoit depuis long-tems dans sa famille. Cette aventure fit grand bruit dans Venise. Le peuple en parla comme d'un prodige; mais les habiles gens regarderent cette incommodité comme une cause naturelle, puisque l'on peut faire par des sueurs, ce qu'on ne fait pas par la salivation. Cependant ce Juif se fit chrétien, *Jacob* & sa fille suivirent son exemple; & pendant que je me disposois à me faire Juif pour contenter ma passion, ceux-là se faisoient instruire des maximes du christianisme.

On assigna pour ma circoncision le premier vendredi de la lune de Mars, & je la reçus en présence de quatre témoins. Mon aveuglement étoit si grand, que je croyois qu'il n'y avoit point de religion meilleure que celle de Moïse. Pour me le persuader encore davantage,

j'entrepris un livre, que j'intitulai : *De Duobus Impostoribus*, c'est à dire, des deux Imposteurs. Ce n'étoit d'abord qu'un petit ouvrage, que je dédiois *à l'Esprit éclairé, & défait des préjugés de l'éducation & de la religion*. Ce manuscrit fut envoyé en Hollande, & renvoyé à Venise, fort bien imprimé. Les curieux qui le virent, en firent part au Nonce, qui fit des perquisitions extraordinaires pour en découvrir l'auteur. Comme l'on me voyoit tous les jours en des conférences particulieres chez les Juifs, & que d'ailleurs on trouvoit une grande conformité du style de ce livre avec le mien, on me soupçonna, & l'on me donna des espions ; & un soir que je sortois de la Synagogue, on m'enleva pour me conduire à l'Inquisition.

Si mes ennemis avoient eu moins de passion, ils m'auroient perdu infailliblement. Mais la forte envie qu'ils avoient de me faire périr, leur fit en-

treprendre de me renfermer, ſans en demander permiſſion à la République, très-jalouſe en toutes ſortes de manieres de ſon autorité. C'eſt ce qui la fit s'oppoſer fortement à ma perte. Elle voulut connoître elle ſeule de mon crime; & pour ce ſujet elle m'envoya des commiſſaires ſéculiers. Il y avoit près de trois mois que j'étois renfermé, & que je n'avois entendu parler de perſonne. Je m'étois préparé à répondre touchant le livre que j'avois fait, & je m'étois fait une apologie ſi avantageuſe, que mes commiſſaires me jugerent innocent, & me firent dire trois jours après, que je ſerois élargi d'abord qu'on auroit reçu des nouvelles de Rome, où l'on avoit envoyé la procédure qu'on avoit faite contre moi. En effet, huit ou dix jours après, le Nonce lui-même vint me faire ſortir de l'Inquiſition; & m'aſſura que Sa Sainteté avoit été ſi ſatisfaite de mes raiſons, qu'elle l'avoit chargé de me protéger dans toutes les occaſions. Je reçus avec beaucoup de joie les nouvelles

de mon élargissement, & de l'estime que le Pape faisoit de moi. Le péril que j'avois évité, & l'ambition, chasserent d'abord l'amour de mon cœur : je ne pensai plus ni à *Esther* ni à son pere. J'avois appris la cabale, & c'est tout ce que j'avois voulu faire en me faisant Juif. *Esther* qui me regardoit comme son mari, & avec laquelle j'avois vécu huit mois comme avec ma femme, se trouvoit grosse. Elle apprit mon élargissement par des espions qu'elle avoit postés ; mais ne me voyant point retourner chez elle, & se croyant trompée, elle chercha tous les moyens possibles pour se venger de moi. Le jour de la conception de la Vierge, je me trouvai dans le couvent de mon Ordre, où la sérénissime République a accoutumé de se trouver. Le prédicateur qui s'étoit préparé pour prêcher ce jour-là, se trouva indisposé, & n'eut jamais la force de prononcer son discours devant une si auguste assemblée. Je m'offris d'abord à tenir la place de ce pere ; & cet hom-

neur m'ayant été accordé, je prêchai avec beaucoup d'applaudissement, & on n'entendoit qu'exclamations dans l'église. Je fis voir la Ste. Vierge exempte du péché originel, par une grace de prédestination, par une grace de préservation, & par une grace de révélation; & de ce principe, je conclus que Marie étoit plus pure que tous les Anges dans le sein de Dieu, plus libre que tous les hommes dans le sein de la nature, & plus glorieuse que tous les bienheureux dans le sein de l'église. Les preuves dont je me servis, parurent & solides & nouvelles. La protection de mes patrons accrut par cette action; l'envie des moines redoubla; & mes ennemis cachés firent de secrettes brigues pour me perdre. Je restai encore quelque temps à Venise, sans m'informer ni d'*Esther*, ni de sa race; je ne voulus pas entrer dans la Juiverie, de peur de faire renaître quelque soupçon de ce que l'on croyoit. Le pere d'*Esther*, & *Esther* elle-même n'osoient m'accu-

ſer ; ils auroient été brûlés vifs l'un & l'autre ; ainſi ils étouffoient en ſecret & le mieux qu'ils pouvoient, le chagrin que leur cauſoit ma perfidie, & ils ſe promettoient une vengeance proportionnée à l'injure que je leur avois faite. Enfin le temps de ma perte étoit venu, & je ne pouvois plus échapper à mon mauvais ſort. Il falloit même, à ce qu'il ſemble, que le ciel eût conſpiré contre moi ; car la fameuſe comete qui parut pendant les Avents de 1679 pronoſtiqua ma ruine. Tous les Savans de l'Europe s'empreſſerent à expliquer les ſuites que pourroit avoir un tel phénomene. La docte Padoue, & les délicates Muſes de Bologne & de Florence, mirent au jour mille curieuſes diſſertations, & prédirent pluſieurs événemens qui ne ſont pourtant pas arrivés. La Reine de Suede avoit fait courir des billets dans toute l'Italie, où l'on mettoit un prix de mille piſtoles pour celui qui expliqueroit la comete, & qui en don-

neroit une idée aſſez juſte, ſur laquelle on pût aſſeoir un jugement ſolide. Le deſir que j'avois de paroître, me fit prendre le parti de retourner à Rome. Le Nonce que je voyois aſſidûment me confirma dans cette réſolution ; il m'offrit ſes ſervices & ſa bourſe, & me donna des Lettres pour le Cardinal *Cibo*, pleines de ſentimens d'eſtime & d'amitié. Je partis de Veniſe, malgré ce que mes amis me dirent pour me détourner de ce voyage. Le Sénateur *Moroſini* & ſon Fils, me prierent de ne quitter point les terres de la République, & que je ne ſerois peut-être plus à temps d'y revenir ſi je m'en éloignois. *Dom Jean-Baptiſte Colonne* me dit là-deſſus mille bonnes raiſons ; mais je ne pouvois me perſuader qu'il me dût arriver quelque chagrin, après les aſſurances que j'avois de la protection de Sa Sainteté, par le moyen du Nonce. Je ſortis enfin de Veniſe un Vendredi au ſoir, après avoir vu, en paſſant par Bologne, le Provin-

cial, ce Protecteur illustre qui m'avoit tant obligé, & qui voulut m'empêcher de passer outre; mais je lui dis que j'espérois venir à bout de ma mauvaise fortune, & forcer mes ennemis mêmes à me considérer, & à me faire du bien. *Lo faccia il Cielo !* me dit en soupirant ce bon Pere! Nous ne nous verrons plus, Pere Colli, toute la maligne influence de la Comete va tomber sur vous. Enfin rien n'étant capable de m'arrêter, & croyant n'arriver jamais assez tôt à Rome, je pris la poste & je me rendis aux Saints Apôtres, cinq jours après mon départ de Venise. J'y fus reçu avec toutes les marques d'estime & de bienveillance que je pouvois desirer. Le Gardien, qui étoit prévenu, m'accompagna chez le Pape Innocent XI, qui me permit de baiser ses pieds, & me dit, avec un souris forcé, qu'il étoit ravi de me voir à Rome. Au sortir de la chambre du Pape, je voulus aller faire la révérence à la Reine; le Gardien eut la bonté de m'y accompagner. Elle fut

ſurpriſe de me voir, & me demanda en Hébreu, qu'elle parloit fort bien, ſous quelle caution je m'étois approché d'un pays où j'avois des ennemis ſi redoutables ? Je lui répondis en la même langue, que je n'avois à craindre qu'elle, & que pourvu que ſon grand cœur voulût oublier les égaremens de ma jeuneſſe, je ne ferois pas même attention ſur tout ce que ma mauvaiſe fortune me feroit éprouver de cruel. Elle me dit qu'elle ne ſe ſouvenoit plus de rien, & que les malheurs où je m'expoſois, l'excitoient à la compaſſion pour moi : mais, ajouta-t-elle, vous vous êtes embarqué, il faut voguer ; & j'ai bien peur que vous faſſiez naufrage. Vous avez cent eſpions, qui ne vous laiſſeront pas faire un pas ſans le rapporter, votre perte eſt jurée ; & le Juif de Veniſe & ſa famille, ont remis entre les mains de l'Inquiſiteur, l'original de votre Livre, *des deux Impoſteurs*, qu'ils ont fait revenir de Hollande. Peut-être ſerez-vous aſſez heureux pour ſortir de ce

mauvais pas ; préparez vous cependant pour l'explication de la comete, & prenez garde de ne pas éventer les avis que je viens de vous donner. Le Gardien n'entendit rien de notre conversation ; il s'étoit retiré par respect, & n'avoit d'ailleurs aucune connoissance de la langue Sainte : c'est pourquoi m'étant jetté aux pieds de la Reine, je la suppliai de ne me pas abandonner à mes ennemis, & de me donner les moyens d'échapper de leurs mains. Il ne m'est pas permis de demander votre grace, me dit elle, levez-vous, affectez d'être joyeux & de bonne humeur ; peut-être que la tempête se dissipera avant qu'elle éclate.

Je retournai aux Saints Apôtres, fort tranquille en apparence, mais déchiré jusqu'au cœur, par mille mortelles alarmes. Je fis la cour à tous les Grands de l'Ordre, qui étoient pour lors dans le Couvent. Chacun s'empressa à me témoigner de l'estime & de la bienveillance. Comme j'étois étranger, je priai

le Gardien de me permettre de manger dans ma chambre, ce qu'il m'accorda volontiers. Les fenêtres de mon appartement donnoient ſur le derriere du Palais *Colonne*. Le ſoir qu'on m'apporta à ſouper, je n'oſai manger, crainte d'être empoiſonné. J'en écrivis à la Reine, qui m'avoit envoyé un de ſes pages le ſoir même. Elle me fit aſſurer que je pouvois manger ſans rien craindre, & que la vengeance de mes ennemis n'éclateroit pas ſitôt. Je priai le même Page de s'informer ſi *Pietrocio Momo*, qui demeuroit chez la Princeſſe R...., étoit encore à Rome; &, s'il y étoit, de lui faire ſavoir que j'étois dans ce Couvent. Je lui demandai le ſecret, & le priai de n'en rien dire à Sa Majeſté. Il me le promit, & m'aſſura que ſi cette perſonne y étoit encore, je le verrois le lendemain ſans faute, que je n'avois qu'à faire un billet & le lui confier. L'air ſincere dont me parut ce Page, me fit hazarder d'écrire ces quatre lignes en Turc.

» Mon cher Pietrocio, venez le plu-

tôt

» tôt que vous pourrez aux Saints Apô-
» tres, j'ai besoin de vous : tous les mo-
» mens que vous tarderez me feront
» souffrir mille morts, dans la crainte
» où je serai que vous n'ayez oublié votre
» cher Patron Luzaïsem ».

Mon billet fut fidélement rendu ; & je vis *Pietrocio* dans ma chambre, deux heures après que le Page en fut sorti. Après les premiers embrassemens, il me dit que j'avois eu de l'imprudence de me fier aux Prêtres & aux Moines ; que tout Rome avoit appris avec horreur mon Apostasie dans Venise, & que ma chûte ne feroit peine à personne, après les bruits désavantageux qu'on avoit semés de moi. Je lui dis, les larmes aux yeux, que je me croyois perdu, mais que je m'allois perdre en Philosophe, & que toute l'Europe alloit apprendre les funestes malheurs que j'allois prédire dans l'explication de la Comete. Cependant je priai *Pietrocio* de n'être pas du nombre de mes ennemis & de me plaindre, s'il ne vouloit

pas me ſecourir. Il m'aſſura de ſes ſervices ; mais d'une maniere ſi froide & ſi languiſſante, que je connus bien que mon malheur ne faiſoit plus de pitié à perſonne. Je me renfermai dans mon appartement ; & après avoir conſulté la cabale, & avoir recherché en général quelles ſuites pourroit avoir la comete qui paroiſſoit, je préparai mon diſcours pour le jour aſſigné. Toute la ville, & les plus ſavans hommes de l'Italie s'y trouverent ; il y eut huit concurrens pour le même prix : j'entendis chaque jour les diſcours qui furent faits ſur cette matiere, & il ſe dit des choſes très-ſavantes & très-curieuſes ; mais on y débita bien des impertinences. Tous promirent l'empire de l'Univers à l'Egliſe ; & comme la comete étendoit ſa queue depuis l'orient juſqu'à l'occident, le Turc fut menacé d'être chaſſé de l'Europe, & l'Empereur devoit occuper le trône de Conſtantin, au-delà du Boſphore. Mon jour vint enfin ; & après avoir établi le ſyſtême des météores, leurs

matieres, leurs qualités bonnes & mauvaises, je continuai par des *prédictious* : & comme si l'Esprit de Dieu m'eût inspiré, je débutai par cet endroit de Jérémie : *Quomodo sedet Sola Civitas plena populo*, *&c.*; c'est-à-dire, comment cette ville remplie d'abominations, est-elle encore sur pied ? Est-il possible, ô Romains ! que vous ne connoissiez point les malheurs qui vous menacent ? & que cette ville, si détestable par ses impiétés, & par ses fourberies, puisse rester long-temps sans être renversée de fond en comble ? Ce que l'histoire nous apprend des Attila, des Alaric, des Didier, des Henri, & des Allemands dans les derniers siecles, n'est qu'un crayon des fléaux que la justice de Dieu prépare à cette abominable ville ; elle est présentement en proie à l'impunité, à l'impureté, & au plus sordide de tous les intérêts ; toutes les passions y regnent avec insolence ; & sous un nom spécieux de Religion, on y commet les crimes

du monde les plus énormes. Dieu eſt las de voir que dans un coin de la terre, une poignée de gens maſqués le faſſe ſervir à leurs déſordres & à leurs paſſions criminelles, ſa vengeance ſe manifeſte par la *Comete*, qui nous annonce *la ruine de l'Empire d'Occident, par l'invaſion des Turcs ; la priſe de Vienne, les ravages commis en Allemagne : toute l'Europe ſoulevée, & armée contre la vérité, & enfin une monſtruoſité preſque inouie. On verra le pere armé contre le fils, ſe ſervir des biens & des deniers de l'Egliſe, pour opprimer l'Egliſe même, & favoriſer le parti de ſes ennemis. Le démon de la diſcorde a déja jetté les fondemens de ſon empire vers l'Aquilon ; on entendra les ſifflemens juſqu'aux deux bouts de la terre ; & il n'eſt arbre ſi fort & ſi élevé, qui ne ploie ſous la violence & ſous la force de ſes ſifflemens.* Que le *Jonas* qui aura excité cet orage périſſe, & ſoit précipité dans la mer ; que le vaiſſeau qui porte cette troupe de Pi-

rates, se brise & fasse un éternel naufrage.

Après ces funestes *prédictions*, que je prononçai avec un enthousiasme de Prophete, ma voix s'affoiblit, je sentis manquer mes forces, & je m'évanouis; & mes yeux s'étant fermés, la pâleur de la mort qui couvroit mon visage, fit soupçonner à toute l'assemblée, que j'avois pris quelque poison pour me dérober à la cruauté de mes persécuteurs. Mon action avoit duré près d'une heure, & j'avois débité une doctrine si extraordinaire, touchant les suites des Cometes, qu'il n'en avoit paru aucune dans tous les siecles dont je n'eusse parlé & dont je n'eusse rapporté quelques raisons. Tout ce que j'en avois dit donna un poids admirable à mes prédictions; c'est pourquoi les uns me regardant comme un homme extraordinaire, & les autres comme un homme plein d'insolence & de témérité, je fus blâmé de plusieurs, & généralement abandonné de tous.

Les Cardinaux & les Prélats qui furent témoins de mon action, furent entiérement disposés à me perdre. C'est pourquoi, tout évanoui que j'étois, au-lieu de me transporter dans le Couvent, on me conduisit à l'Inquisition. Après que je fus reveau de ma pâmoison, & que je me reconnus dans un cachot, je me crus perdu sans ressource. La seule consolation que j'eus dans ma misere extrême, fut que je périrois bientôt. Jamais un malheureux n'a tant desiré la mort que je la souhaitai en ces momens; & si on n'avoit pris la précaution de m'ôter tout ce qui auroit pu abréger ma vie, j'aurois entrepris moi-même de me défaire. Dieu qui m'avoit abandonné à mon mauvais sens, me laissoit en proie à la rage & au désespoir le plus affreux. Mon esprit, mille fois plus obscurci par les ténebres de mes crimes, que ma prison ne l'étoit, par l'entiere privation de la lumiere, n'étoit capable de concevoir que des idées

de ténebres & d'horreur. Je reſtai trois jours ſans vouloir ni parler, ni manger. Le Geolier qui avoit ſoin de porter le pain & l'eau aux pénitens, s'alarma de voir que depuis tant de temps je n'avois encore pris aucune ſorte de nourriture, il en donna avis au Préfet du Saint Office, qui lui permit d'entrer dans ma chambre ſoir & matin, pour me donner quelque conſolation. Le quatrieme jour j'entendis ouvrir ma porte, je ne ſai à quelle heure; car dans ce lieu de déſeſpoir, *ſempiternus horror inhabitat.* Je crus qu'on venoit me chercher pour me juger à mort. Je ramaſſai tout ce que j'avois de forces pour me défendre; & m'étant levé deſſus mon grabat, je parus ſi furieux au Concierge, qu'il penſa tomber à la renverſe. Je crus qu'il venoit me porter quelque méchante nouvelle, & je ne revins de ma crainte, que lorſque s'étant nommé, il me dit qu'il venoit me conſoler, & me prier au nom de Dieu de ne me point déſeſpérer; que

je n'étois pas si abandonné que je me l'imaginois, puisqu'il avoit oui dire que plusieurs Grands de Rome avoient demandé ma grace au Pape, & qu'on parloit de mes fautes, comme de transports qu'une violente passion, & qu'une jeunesse trop bouillante m'avoit pu faire commettre. Ce langage dissipa en quelque maniere la frayeur dont mon esprit étoit rempli. Je me mis à verser un torrent de larmes ; & prenant les mains de ce consolateur charitable, je les baisai mille fois, sans pouvoir proférer une seule parole. Enfin, après avoir repris quelque espece de tranquillité, je lui dis que je connoissois tous mes égaremens, & que ma peine n'étoit pas de mourir, mais que je craignois le désespoir d'une vie trop long-temps malheureuse. Il me consola, par l'espérance de me rendre quelques services, & m'obligea de manger avec lui, & de boire du vin qu'il m'avoit apporté. Mais je n'en voulus jamais goûter, parce que je ne l'aimois pas naturellement. Je lui

demandai de la lumiere, & quelques livres pour m'occuper. Il me dit qu'il n'oseroit le faire, sans courir risque de la vie; qui falloit aller doucement dans l'affaire de ma liberté; qu'il vouloit me servir, & pour ce sujet ne donner à mes ennemis aucune connoissance de sa compassion pour moi, parce que l'on changeroit infailliblement, & que je serois exposé aux brutalités d'un nouveau Concierge. Je ne savois d'où me venoit un secours si peu attendu. En vain je donnai la gêne à mon esprit, pour deviner à qui j'avois obligation de tant de graces, & quelles étoient les personnes qui s'interessoient pour moi. Enfin je m'armai de patience; & peu-à-peu, comme un autre Manassé, dans le cachot des Assyriens, j'offris à Dieu la peine de mes fers, pour l'expiation de mes crimes.

Il y avoit déja six mois que j'étois à l'Inquisition, & que mon Concierge ne m'avoit entretenu que de discours généraux sur la protection que je devois

attendre de mes amis, m'aſſurant que ſi j'avois des ennemis puiſſans, j'avois auſſi des protecteurs qui remuoient toutes ſortes de machines pour me ſauver. Je demandai ce qu'on diſoit de moi dans Rome. Le peuple, dit-il, chez qui vous paſſez pour un Athée, ſouhaite & demande votre mort; les grands voudroient que vous ne fuſſiez jamais revenu dans cette ville; & votre malheur ne fait pitié qu'à un très-petit nombre de perſonnes qui ne vous abandonneront pas. Vivez tranquille, ajouta ce bon ami, autant que votre état le peut permettre, vous n'êtes pas le ſeul malheureux, & vous en conviendrez quand je vous aurai appris que vous avez tout près de votre cachot, la perſonne de Rome qui a fait le plus de bruit, & dont la réputation a été la mieux établie & la plus ſainte. C'eſt le docteur *Michel Molinos*, Eſpagnol de nation; il fut arrêté hier ſur le midi, & il doit paroître à la Minerve avec deux de ſes

disciples, pour y entendre sa sentence de condamnation.

A ce nom de *Molinos*, je fis un grand cri; & connoissant la piété & le mérite de ce grand homme, son crédit chez tous les Princes, & l'estime particuliere qu'en faisoit Innocent XI, je crus que les étoiles alloient tomber du Ciel, après la chute d'un si célebre personnage. En effet, j'avois connu *Molinos* pendant le temps que j'étois à Rome, & j'avois eu de très-étroites liaisons avec lui. C'étoit un petit homme chauve, ayant le teint un peu basané, le nez gros, les yeux noirs & bien fendus, le front élevé, la levre mince, & la bouche un peu grande, mais pleine de charmes toutes les fois qu'il l'ouvroit pour parler. Il avoit l'humeur naturellement enjouée; mais son état de Directeur l'obligeoit à forcer son tempérament, & à garder un dehors sérieux & sévere. Il assista à la derniere action que je fis touchant l'explication de la comete, & il avoit marqué l'estime particu-

liere qu'il faifoit de ma perfonne, dans quelques occafions où j'avois paru. Voici ce que mon concierge m'apprit de cet illuftre malheureux, & ce que j'appris depuis de lui-même, par les entretiens fréquens que nous eûmes dans nos cachots.

Les gens qui approchoient de plus près de la perfonne d'Innocent XI, s'étoient revêtus pour lui plaire, de toutes les apparences de vertu & de probité; & prenant à cœur tout ce qui regardoit l'intérêt & la grandeur du Saint Siége, ils n'avoient égard à pas une des puiffances qui vouloient entreprendre fur fon autorité. La France qui s'eft toujours vue en poffeffion du droit des franchifes, qu'elle s'étoit acquife par fes grands fervices envers les Souverains Pontifes, & par les biens immenfes dont elle les a comblés, n'avoit encore trouvé perfonne qui eût ofé lui difputer ce droit établi depuis Charlemagne, & où elle s'étoit confervée jufqu'alors. La Cour de Rome s'étant piquée au fujet

ſujet d'une fameuſe aſſemblée que les évêques de France tinrent l'an 1681 à Paris, où l'on avoit ſoutenu certaines propoſitions, qui dans le fonds n'étoient rien, mais qui ſembloient donner quelque atteinte à ſa haute élévation ; & regardant les propoſitions de Sorbonne ſur l'infaillibilité du Pape comme un attentat à ſa puiſſance & à ſa grandeur, on tint à Rome une congrégation ſecrette, où les nations oppoſées au parti de la France, furent ſeulement admiſes. Le Docteur *Molinos* y parla d'une maniere très-forte & très-hardie, & propoſa pluſieurs moyens pour faire repentir les François de leurs téméraires délibérations. *Caſſoni*, Milanès de nation, mortel ennemi de la France, & le plus inſolent perſonnage qui fut jamais, abuſant du crédit qu'il avoit auprès du Pape, dont il étoit le Directeur, y déclama contre la perſonne du Roi; & pour mieux aigrir le Saint Pere, dont l'eſprit uſé n'agiſſoit plus que par le conſeil de ſes Miniſtres, il ſe ſervit

du prétexte de l'invafion des Turcs en Allemagne, & de la rébellion de Tekeli en Hongrie, que l'on difoit être favorifés des armes & de l'argent de France; tout cela faifant craindre à la Cour de Rome que les François n'euffent deffein de mettre toute l'Europe fous les fers, on employa l'artifice pour exécuter ce qu'on ne pouvoit faire à la force ouverte. On projetta cette fameufe Ligue d'Aufbourg, que les fiecles à venir auront de la peine à croire, où tant de gens de différens intérêts & de Religions différentes garderent un fecret inviolable l'efpace de cinq ou fix ans, & où *l'on vendit la peau de l'ours, avant que de l'avoir mis par terre.*

Le Duc D. étoit pour lors Ambaffadeur à Rome. Il fe fentit piqué de ce qu'on lui manda de la Cour de France, qu'on favoit mieux ce qui fe paffoit au Vatican, que lui qui étoit fur les lieux. L'Ambaffadeur, & le Cardinal fon frere, voulurent réparer cette efpece de négligence, par des perquifi-

tions extraordinaires. C'eſt pourquoi ayant pris de juſtes meſures, ils engagerent dans leurs intérêts le Cardinal *Ottoboni*, Vénitien de Nation, & qu'on a vu depuis Pape ſous le nom *d'Alexandre VIII.* Ce Cardinal découvrit à l'Ambaſſadeur de France, que les Eſpagnols étoient les ſeuls qui mettoient le Pape de mauvaiſe humeur contre le Roi. *Molinos* fut ſacrifié comme étant le plus habile du parti, & celui dont on pouvoit le plus craindre les conſeils & le crédit. *Favoriti* & *Caſſoni* furent auſſi ſoupçonnés; mais comme on ne pouvoit ſans riſque attaquer les trois plus grands politiques de l'Europe, on prit le parti de les combattre les uns après les autres. Pour ce ſujet, *Molinos* fut le premier à qui on porta des coups mortels. Et en effet, voici ce que j'ai appris de cet illuſtre malheureux, pendant treize ou quatorze mois que je l'ai eu à mes côtés dans l'Inquiſition.

Un bruit ſe répandit tout d'un coup

dans Rome, me dit *Molinos*, qu'un Directeur du premier ordre enseignoit une Doctrine détestable, & une Oraison qu'on appelloit *Oraison de quiétude*, par laquelle la partie supérieure de l'homme ayant une fois sacrifié la volonté par un acte de foi, la partie inférieure étoit incapable de faire du mal & de déplaire à Dieu; parce que le péché n'étant qu'une volonté de s'éloigner de Dieu, par la transgression de ses Commandemens, cette volonté ayant déja été sacrifiée & offerte par l'acte de foi, l'homme ne pouvoit plus pécher, comme la brute ne peche point en suivant ses appétits. On sema ce bruit parmi le peuple, avec des circonstances si noires, que l'on n'entendoit par toute la Ville, que *fuoco*, *fuoco*, feu, feu à ces Hérésiarques. Il falloit trouver une personne à qui attribuer des sentimens si diaboliques: Le chercher parmi le peuple, c'étoit ne donner qu'un foible crédit à la calomnie. On me destina au sacrifice, l'on me rendit

coupable d'erreurs, auxquelles Dieu sait que je n'ai jamais pensé. Le jour même qu'on se saisit de moi de la part des Inquisiteurs, je ne m'attendois gueres à une pareille disgrace, puisque la veille on m'avoit assuré de la part du Pape, que j'aurois place dans la premiere promotion qu'il feroit. Le jour que l'on me condamna à la *Minerve*, où toute la ville de Rome étoit placée sur des échaffauts, je me trouvai le plus surpris de tous les hommes, de m'entendre lire un procès, dont je n'avois jamais ouï parler. Il ne me fut pas permis de défendre ma cause; & je me vis condamné à une prison perpétuelle, sans avoir la liberté de répondre un seul mot. Deux hommes de la lie du peuple furent condamnés avec moi, l'un tailleur, & l'autre savetier: gens qu'on accusoit d'avoir débité des erreurs, & de s'être trouvés dans des assemblées nocturnes, où la prostitution la plus effroyable passoit pour une espece d'Oraison. Au sortir de l'Eglise on me

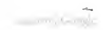
conduisit à la Chambre du Saint Office, où l'Inquisiteur me donna l'absolution avec des verges, & me couvrit de l'habit de Pénitent. Lorsque je fus revenu de la profonde surprise où cette affreuse cérémonie m'avoit jetté, je ne pus m'empêcher de lui dire d'un air assez tranquille : Mon pere, Dieu qui sait le fond de mon cœur, & qui connoît la malice de mes ennemis, nous jugera tous un jour à la face des Nations. Il ne me répondit que par un souris; & le *Barigelle* m'ayant conduit dans le carrosse qui m'attendoit, je fus mené aux prisons de l'Inquisition, pour n'en plus sortir.

Molinos me fit le récit de son histoire avec tant de tranquillité, qu'il sembloit que ses malheurs ne le touchassent pas. Nous nous consolions à toutes les heures du jour, sur l'espérance de sortir bientôt de cette malheureuse vie; & nous liâmes une amitié très-étroite, sans pourtant nous voir jamais, parce que nous ne nous communiquions nos

penſées qu'à travers une muraille épaiſſe, dans laquelle nous avions pratiqué un trou avec les ongles. Je puis dire que je n'ai jamais connu une ame ſi égale dans ſon adverſité, ni ſi tranquille dans ſes peines que l'étoit cet Eſpagnol; jamais je ne l'entendis ſe plaindre de ſes ennemis, ni prononcer un ſeul mot qui marquât de l'impatience. Pour moi, je ne ſavois qu'en croire; & s'il eſt vrai que cet homme fût coupable des crimes dont on l'accuſoit, il étoit parvenu au ſouverain degré de cette oraiſon de *Quiétude*, qui l'élevoit au-deſſus de tous les accidens & de tous les troubles de la vie. Je n'avois point acquis une philoſophie ſi ſublime; & mon eſprit irrité par la chute que je venois de faire, & par la honte que j'avois d'avoir manqué de prudence à l'égard de mes ennemis, étoit dans une continuelle agitation, & ne me permettoit pas de trouver aucun repos dans moi-même. Ma conſcience me mit cent fois devant les yeux mon apoſtaſie; &

les tourmens qu'elle fit ſouffrir à mon cœur ſont incompréhenſibles. Toutes ces peines intérieures, jointes à une très-mauvaiſe nourriture, me mirent bientôt en état de ne craindre plus la cruauté des bourreaux. Je ſentis diminuer mes forces, & je ſouffris avec des tranſports de joie, les ardeurs d'une fievre empeſtée. Mon Concierge y prit garde, & il eut ſoin de me ſecourir; & ſoit par l'effet des remedes qu'il m'obligea de prendre, ou par l'eſpérance qu'il continua de me donner, que je ſortirois un jour du mauvais pas où j'étois enfoncé; enfin après deux mois de maladie, la fievre me quitta tout-à-fait, & je vis avec douleur, que le ſouhait que j'avois fait de mourir, étoit inutile, & qu'il me falloit ſoumettre entiérement aux décrets de la providence.

Il y avoit déja vingt mois que j'étois renfermé, & je commencois à trouver mon cachot plus ſupportable. Je me fis une idée d'un Livre que je voulois écrire contre les rigueurs de l'Inquiſition. Privé



du ſecours du papier & des plumes, j'imaginai pluſieurs regles ſur la Mémoire; & je me fis un exercice ſi particulier ſur cette faculté de l'ame, que je compoſois & je retenois en même tems. Aidé de cette méthode que je m'étois faite, je n'ai rien entendu ni lu depuis, dont je ne me ſois ſouvenu le reſte de ma vie.

Enfin un jour des Rameaux mon Concierge me vint dire qu'on parloit dans Rome de me faire périr, & que je devois me réſoudre à mourir en Philoſophe; que le peuple étoit irrité contre moi; que l'on avoit prononcé anathême contre mon Livre, & qu'on demandoit ma mort, pour réparer les blaſphêmes que j'avois vomis contre Jéſus-Chriſt. Je parus aſſez tranquille à tous ces diſcours; je demandai ſeulement à quel genre de mort on me deſtinoit? Vous aurez la *Maſſole*, me répondit-il d'un air ſombre, & vos membres ſeront diviſés en quatre quartiers. Je demandai quel jour on avoit deſtiné pour ce ſacrifice? Le Mercredi

Saint ajouta-t-il, & votre ſentence eſt prononcée depuis Samedi au ſoir ; j'ai appris cette nouvelle au Palais de la Reine, & on m'a fait ſavoir qu'il étoit important de vous l'apprendre, afin que vous vous préparaſſiez, & que vous ne perdiſſiez pas tout à la fois le corps & l'ame. Je laiſſe à juger à celui qui lit ces Mémoires quel fut le trouble dont je fus ſaiſi dans ce moment ; il faut l'avoir ſenti pour l'exprimer. Tout ce que la mort a de plus affreux, n'eſt pas de cette ſéparation qui ſe fait de l'ame & du corps, mais dans l'idée affreuſe de cette ſéparation, qui par une impreſſion vive & forte, ſuſpend toutes les fonctions de la vie & nous fait endurer ce martyre de la mort, qui n'eſt que dans l'imagination. Après être revenu de mon trouble, je commençai par dire le Pſeaume, *In exitu Iſraël de Ægypto*, & je pris un air plus gai, dans l'eſpérance de jouir bientôt d'un repos que mes ennemis ne pourroient plus troubler. J'embraſſai le Concierge, qui fondoit en larmes, &

je le consolai à mon tour, lui qui m'avoit donné de la consolation pendant vingt-trois mois que j'avois été dans le cachot. C'est de lui que j'appris dans ces derniers jours de ma prison, que je devois le bon office qu'il m'avoit rendu, à une Dame Religieuse de Saint Silvestre, nommée Rosalie. C'est elle, me dit-il, qui a engagé le Préfet du Saint Office à vous donner cette petite consolation ; & vous ne sauriez vous imaginer combien ses sollicitations ont été fortes pour vous obtenir la liberté : mais vos ennemis sont trop puissans, & rien ne les peut appaiser. Je ne pouvois m'imaginer qu'un Concierge eût tant de politesse, & des manieres si honnêtes. Après avoir appris le nom de ma bienfaitrice, j'eus assez de libberté d'esprit pour penser que ce Préfet lui-même pouvoit bien être le Concierge qui venoit me voir tous les jours. Ma conjoncture se fortifia par la réflexion que je fis qu'on ne m'avoit jamais voulu accorder de lumiere. Le faux jour qui éclairoit

mon cachot, n'étant pas capable de me faire distinguer les traits d'une personne. Je poussai un profond soupir au nom de ma chere Sœur, & je me remis dans l'idée tout ce qu'elle & ma bonne Maîtresse la malheureuse Marquise P . . . avoient souffert à mon occasion. Je passai trois ou quatre jours sans entendre parler de rien. *Molinos* à qui j'avois appris la nouvelle qu'on m'avoit annoncée, me dit les plus belles choses du monde sur le repos que nous devions attendre dans l'autre vie. Il mêla tant de Philosophie Chrétienne dans ses discours, qu'il me fit envisager la mort comme un bien & comme une libératrice qui devoit rompre mes chaînes. La peine de la mort, me dit-il, n'est que dans la cérémonie de mourir; & cet appareil funêste qu'on prépare aux mourans, ne doit faire peur qu'aux ames vulgaires. Prévenu que vous devez mourir un jour, que vous importe que ce soit aujourd'hui ou demain? & à votre avis, une maladie qui vous fait mourir pendant plusieurs jours, n'est-elle

pas

pas plus cruelle, qu'un bourreau qui se fait une espece de pitié de vous ôter la vie en un moment ? Ah ! Pere Colli, me dit *Molinos* en continuant son discours, ne démentez pas l'explication de la Comete. Cette hardiesse qui vous a fait tomber dans le malheur où vous êtes, a fait trembler toute la ville de Rome : votre lâcheté en mourant la fera rire de votre peu de cœur. La Mort est la pierre de touche d'une ame noble, & le Sage la voit venir avec la même indifférence qu'un accident des plus communs.

Je ne sai si ce fut l'effet du discours de ce grand homme, mais j'avoue que je me trouvai plus tranquille qu'à mon ordinaire, & que je ne souffris d'autres peines dans ma prison, que l'attente d'aller bientôt au supplice. J'avoûrai cependant que mes réflexions ne se portèrent gueres sur l'éternité : & soit que ma vertu stoïque fût plutôt un étourdissement causé par la crainte, qu'un mouvement de générosité, j'allois mourir sans penser à ce que je devois deve-

nir après ma mort. Il ne me vint jamais en pensée, que je fusse enfant de l'Église ni que je fusse attaché à la Synagogue; j'attendois la mort comme un soulagement des peines que j'endurois; & mes desirs n'étoient que des desirs matériels, qui n'avoient même rien de l'honnête homme. Le Mardi Saint, sur les six heures du soir, que je sommeillois, j'entendis ouvrir le guichet de la lucarne par où l'on me passoit le pain & l'eau qu'on me donnoit une fois le jour; & m'étant éveillé, je demandai si l'on venoit me conduire à l'échaffaut? une voix que je ne connus point alors, me répondit d'un ton bas: *Si parla della sua libertà*, on parle de votre liberté. Je crus que c'étoit un songe, ou qu'un Ange m'annonçoit cette nouvelle. On modéra ma joie ensuite, en me disant que je ne mourrois pas, mais que je serois le reste de mes jours dans le Saint Office. Cette nouvelle ne laissa pas de me faire peur; mais enfin c'étoit sortir d'un méchant pas, que de n'être pas exécuté sur

un échaffaut. Je revins peu à peu de mon trouble ; & deux heures après, la même voix, (car je ne vis jamais personne) me vint dire que je ne perdisse pas courage, que je sortirois de ma prison pour aller aux galeres, & que ma peine de Forçat ne seroit pas grande, puisque mes amis me soulageroient par leurs charités. Me voilà tout-à-fait remis ; mais ma joie me pensa couter la vie ; car la pensée de revoir le jour, fit une telle impression dans mon ame, que je me sentis le cœur saisi, & tous les membres glacés. Ma chaleur presque éteinte ne revint que peu à peu ; & même depuis ce tems-là je n'ai pu recouvrer cette premiere force, ma joie m'ayant causé une espece de tremblement, qui n'est point encore passé, & qui redouble toutes les fois que je pense à mes malheurs. Enfin l'heure étoit venue que je devois rentrer dans la terre des vivans ; & ce fut sur les onze heures avant minuit que j'entendis ouvrir mon cachot, & qu'un homme masqué d'un sac de Pénitent, me donna

un habit d'Abbé, & m'ordonna de m'habiller. Il me prit ensuite par la main; & m'ayant mené sur la porte de la rue, & me donnant une bourse remplie de cent pistoles, il me dit : Eloignez-vous pour toujours de ces lieux, & souvenez-vous que vous devez la vie à votre sœur Rosalie; vous saurez de ses nouvelles d'abord que vous lui aurez appris que vous êtes en lieu de sureté. Mon Ange masqué rentra après ces paroles & ferma doucement la porte du Saint Office. Après quoi je me trouvai sous les Galeries de Saint Pierre comme étourdi de la grace singuliere que je venois de recevoir. Ma plus grande peine fut de prendre un bon parti pour sortir de Rome. J'entrai dans la premiere rue qui s'offrit à ma vue, (c'étoit celle de la Longara) & qui me conduisit sur le Pont Sixte. Il étoit minuit. La nuit étoit calme & obscure, & je craignois de rencontrer quelque Compagnie de *Sbirres*, qui me trouvant avec une si longue barbe, & sous un ha-

bit d'Abbé auroient pu m'arrêter pour cette seule circonstance. La difficulté n'étoit pas petite d'éviter leur rencontre. Ce sont gens qui marchent en tapinois, & avec des lanternes sourdes ; en sorte qu'on se voit entre leurs mains sans les avoir apperçus. Toutes ces réflexions, qui étoient assez bien fondées, penserent me faire mourir mille fois ; & la peur fit un si grand effet dans mes entrailles, que je ne fus plus en état de faire un pas sans avoir besoin de m'arrêter. Je m'imaginai que si je passois le Pont du côté de la Ville, je trouverois infailliblement le Guet. Je résolus donc de retourner sur mes pas, pour passer à *S. Pietro Montorio*, & de là descendre dans le Tibre, & le passer à la nage, pour aller à Tivoli où je voulois aller chercher la cassette que Rosalie avoit cachée dans la vigne du Cardinal C... M'étant mis en devoir de rebrousser chemin, j'entendis parler à vingt pas de moi ; & à travers l'obscurité j'apperçus que j'étois environné d'Archers. Je me jettai par terre, & mar-

chai à quatre pieds jusqu'à la fontaine, où m'étant mis sur le bassin pour y tenir la place d'une figure, j'aperçus que mes coquins étoient passés, & que ce n'étoit pas moi qu'ils cherchoient. Au sortir d'une si mauvaise rencontre, je suivis mon dessein, qui étoit d'aller passer le Tibre à la nage. Je réussis heureusement: & m'étant trouvé au-dessus du Mont Testasse, du côté de Saint Paul, & hors de la Ville, je gagnai du côté de Saint Sébastien; & de cette Église, où j'arrivai à trois heures, je pris ma route vers Tivoli. Je me dis Polonois, à l'Hôtellerie où je m'arrêtai durant le chemin, je fis entendre à mon Hôte, qui paroissoit honnête homme, qu'un vœu de me laisser croître la barbe jusques à mon retour dans le pays, faisoit que je la portois si longue. Tout ce qui a nom de vœux est vénérable & sacré chez les Italiens. Ayant payé largement, on crut que j'étois de qualité, & je me fis rendre des honneurs très-par-

ticuliers. Je ne voulois pas cependant arriver à Tivoli ſous cet habit. Ma barbe, que je ne voulois pas couper, parce qu'elle me déguiſoit extrêmement ne s'accordoit gueres avec une Soutane de ſoie ; c'eſt pourquoi il me vint en penſée de prendre un habit d'Hermite ; & dans ce deſſein je m'en allai à un Hermitage qui eſt près de Saint Paſteur. C'étoit un Gentilhomme François qui l'habitoit depuis vingt ans. Je le vis ſi enfoncé dans ſa retraite, que je n'oſai pas lui propoſer de me rendre ſervice. En effet, il n'avoit qu'un trou dans un rocher, & n'avoit auſſi que l'habit qu'il portoit pour ſe couvrir la nuit. Je continuai mon voyage juſqu'à Tivoli, où j'arrivai fort tard. Je n'entrai point dans la ville : toutes les maiſons me donnoient une ſécrette frayeur. Je fus d'abord à la vigne du Cardinal, de laquelle je ſavois tous les détours ; & y étant entré, en paſſant par deſſus la muraille, je fus droit à la fontaine.

Le jour commençoit à paroître, & la crainte d'être surpris par quelque Jardinier, me faisoit trembler, & agir en homme égaré. J'avois cependant si bien imprimé dans ma mémoire l'endroit qu'on m'avoit indiqué, que je ne cherchai pas long-tems. Je grattai avec mes ongles, qui étoient assez longs, & assez durs, car depuis deux ans ils m'avoient servi de couteau & de ciseaux, & je les avois fortifiés par l'exercice continuel de grater ma prison pour tâcher d'en sortir. Ainsi j'eus bientôt découvert la cassette que je cherchois. Après m'en être saisi, je sortis de l'enclos, comme j'y étois entré, c'est-à-dire, par l'escalade; & m'enfonçant dans une forêt qui est à un mille de la ville, j'ouvris ma cassette où je trouvai cinq cents pistoles, une montre garnie de pierreries, trois bagues de deux cents pistoles, & un collier de perles de prix. J'y trouvai encore toutes mes Lettres; mon portrait, que ma bonne maîtresse avoit reçu de

ſa Tante, & cette tabatiere qui renfermoit les portraits de la Comteſſe ſa mere, & du Chevalier C... mon pere. Je me vis fort riche alors, & il n'étoit plus queſtion que de ſortir des terres du Pape. C'eſt pourquoi ne voulant marcher que la nuit, crainte d'être découvert par l'habit que je portois, je m'égarai de la route de Toſcane où je voulois aller me réfugier ; & me trouvai après vingt-quatre heures de marche, du côté de Civita-Vecchia. Ma peur fut extrême, quand je reconnus mon erreur. Rien ne paſſe dans ce lieu ſans être arrêté, & ſans être conduit devant le Gouverneur. Je m'abandonnai à ma bonne fortune ; & étant entré dans la Ville, comme je gagnois le Port pour tâcher de trouver quelque Felouque qui pût me paſſer à Ligourne, je vis un détachement de *Sbirres* qui venoit ſans doute pour reconnoître qui j'étois. Tout ce que je pus faire, fut de me ſauver dans l'Égliſe des Jacobins, Trône ordinaire

de l'Inquisition. Là n'ayant vu personne j'entrai dans la chaire du Prédicateur; & ayant attendu quelque tems pour éviter les *Sbirres*, ne voyant venir personne, je descendis de ma cache. J'aperçus un pauvre Paysant à l'entrée de l'Église, lequel avant que d'aller au travail avec sa pelle & sa bêche, disoit son Chapelet devant l'autel du Rosaire. Je m'approchai de lui, & l'ayant tiré à part au bout de l'Église, dans une Chapelle assez obscure, je lui dis que s'il me vouloit faire un plaisir, je ferois sa fortune dès l'heure même. Il fut charmé de la proposition, me disant qu'il étoit pauvre & chargé de famille. Je lui présentai une poignée de pistoles; & le priai de les accepter, à condition qu'il voulût changer son habit pour le mien; & me donner les outils qu'il portoit, que c'étoit un vœu que j'avois fait au bon Dieu, de faire la fortune au premier pauvre que je rencontrerois dans l'Eglise, & de m'habiller de ses habits, le tout

pour ſatisfaire à un péché de ſuperbe que j'avois commis. Je dis cela d'un ton ſi pénétré & ſi perſuaſif, que mon Payſan y conſentit, touché bien plus de la ſomme d'argent, que de la force de mon éloquence: Pourvu, me dit-il, que l'argent que je lui donnois, ne lui fît point jouer de mauvais tours. Je l'aſſurai qu'il pourroit vivre en repos là-deſſus : & s'étant dépouillé de ſes haillons, & moi de mon habit de ſoie, nous changeâmes de figure l'un & l'autre. Dans cet équipage, m'étant barbouillé de terre, j'allai vers le Port où ayant trouvé par hazard une Felouque qui partoit pour Ligourne, j'y fus reçu pour mes deux écus, & j'arrivai dans cette ville, trois jours après mon départ de Civita-Vecchia.

Mon premier ſoin, d'abord que je fus en pays de ſureté, fut de changer mon habit de Payſan, en un autre qui fût convenable à la ſituation de mes affaires. Pour ce ſujet étant entré dans la Ville, ſans aucun riſque, je fus

loger dans un Cabaret François près de la Porte, chez une Veuve Provençale de nation, fort obligeante ; & qui connoissant à mon air que je n'étois pas un Paysan, vint me demander si je voulois une chambre en particulier, & si je voulois manger seul ; J'affectai un baragouin qu'on ne pouvoit entendre ; & lui ayant fait comprendre que j'avois eté dépouillé par des Voleurs qui m'avoient tout pris au sortir d'un naufrage, je lui dis que je n'avois qu'une bague, que je voulois vendre pour m'habiller à la maniere de mon pays. Je lui dis que j'étois de la Chine, & qu'elle m'obligeroit de vouloir faire venir un Italien, pour estimer cette bague. C'étoit une Emeraude Orientale, des plus belles & des plus nettes du monde. Un moment après, cette femme amena avec elle un Génevois nommé Claude. Avant que de prendre la bague, & d'en faire aucun prix avec moi, il m'examina long-tems ; & m'ayant ensuite demandé

ce

ce que j'en voulois, il fut ſurpris de ce que je penſois être encore à la Chine, & que je me contentois à cent écus. Il me dit qu'il croiroit me voler s'il ne m'en donnoit au moins cinquante piſtoles. J'examinai à mon tour ce Marchand, dont la probité me paroiſſoit ſi extraordinaire; & ne voulant lui donner aucun ſoupçon de ce que je pouvois être, je le laiſſai faire & je le priai de me dire où je le trouverois, en cas que j'euſſe beſoin de lui: il me dit que mon hôteſſe me donneroit de ſes nouvelles. D'abord qu'il fut ſorti, je fis venir un Tailleur auquel je parlai étant encore au lit; & l'ayant prié de m'aller chercher du drap pour me faire un habit à la Chinoiſe, je parus enſuite ſur la place affectant toujours un baragouin preſque intelligible. Je vendis tous les bijous que j'avois, à la réſerve d'une bague, que je porterai toute ma vie. Je liai une étroite amitié avec Mr. Claude. J'étois riche en argent, rien

ne manquoit à mon bonheur, que d'être exempt de la crainte de l'Inquisition, qui ne pouvoit se dissiper qu'en sortant de l'Italie. Mr. Claude se disposoit pour s'en retourner à Genêve; je lui témoignai que je souhaitois de l'y accompagner, pour voir cette ennemie de Rome. Mais avant que de sortir de Ligourne, il faut que je raconte ici ce qui arriva

Un jeune Cavalier Florentin, Cadet de la famille de Contucio, assez illustre par son ancienneté, mais très-pauvre à cause de sa disgrace avec les Médicis, mangeoit son petit revenu dans Ligourne, & tâchoit par un petit trafic qu'il faisoit, de subsister en homme de qualité. La femme d'un Orfevre de *la strada di Jardini*, jeune, belle & très-sage, lui parut un objet propre pour en faire sa Maîtresse. Le Cavalier avoit toutes les bonnes qualités pour plaire, excepté celle d'être bien à son aise; il crut cependant que sa bonne mine & sa qualité le fe-

roient écouter favorablement : il s'adressa à une compagne de la *Signora Angela Maria*, (c'étoit le nom de la femme de l'Orfevre) & l'ayant engagée à le servir auprès de sa Maitresse, par quelque piece d'argent, qu'il lui mit dans la main, il fut surpris quand la vieille lui dit le lendemain, que sa Patronne étoit plus fiere & plus sage que Lucrece, & qu'elle en avoit été maltraitée à son occasion. Le Cavalier ne se rebuta point ; & cherchant toutes les occasions de voir la *Signóra Angela Maria*, il ne se passoit point de jour qu'il ne fît connoître à cette belle Italienne, qu'il mouroit d'amour pour elle. Après deux ou trois ans d'une patience admirable & d'un amour le plus violent, le hazard ou le caprice rendirent notre Amant heureux. La *Signora Angela Maria* voyoit avec dépit, que toutes les femmes de sa condition étoient vêtues à la françoise ; elle avoit prié plusieurs fois son époux de lui permettre de suivre cette mode, & de lui ache-

ter un habit comme en avoient ses voisines : mais l'Orfevre, homme prudent & sage, d'ailleurs chargé de famille, remontra à sa femme l'état de ses affaires, & l'assura qu'aussi-tôt que les habits dont elle étoit fort bien pourvue, seroient usés, il lui permettoit de s'habiller de la maniere qu'elle souhaitoit. Cette réponse ne satisfit pas la *Signora Angela Maria* : elle pleura, elle se plaignit, elle gronda, elle fit la froide mine, mais inutilement : son mari alla toujours son train, & n'écouta plus les pleurs ni les menaces de sa femme. Le Cavalier son Amant apprit, par la *Donna Compagna*, la mésintelligence de sa Maîtresse avec son époux ; il pria cette femme commode de profiter de ce temps-là pour l'engager dans ses intérêts, lui promettant de lui donner dix écus. Un jour que la *Signora* avoit été grondée, sa compagne, la voyant toute en pleurs, lui remit devant les yeux l'amour extrême du cavalier, sa constance & sa générosité. Enfin elle fut si bien

profiter de l'heure fatale à l'honneur du ſexe, que la *Signora* conſentit à entretenir le Cavalier une nuit, pendant que ſon mari dormiroit. Le prix de cet entretien fut fixé à cent écus. L'Amant eût donné tout ce qu'il poſſédoit au monde pour contenter ſa paſſion. A un certain ſignal qu'il devoit faire, on avoit ordre de l'introduire dans une ſalle baſſe, où il trouveroit ſa Maîtreſſe.

Le ſoir, après que l'Orfevre eut quitté ſon travail, il dit à ſa femme qu'il ſe trouvoit fatigué, & qu'il vouloit ſe coucher de bonne heure. Elle avoit feint de ſe raccommoder avec lui, & ne fit aucune difficulté de lui obéir : mais une heure après qu'ils furent couchés, elle fit une grande exclamation. Je ſuis bien écervelée, dit-elle ; je n'ai pas ſongé que vous n'avez point de rabat blanc, & que c'eſt demain Dimanche ; que diroit-on à Ligourne de vous & de moi? je ne veux pas dormir que je n'en aie préparé un, cela ſera fait dans un mo-

ment, & je viens me remettre auprès de vous. Quelque instance que fît le mari pour la détourner de prendre cette peine, il fallut céder à l'importunité de sa femme, qui étoit plus femme qu'une autre dans ses résolutions. Elle se leve; l'Amant fit le signal, on l'introduisit dans la maison, & il y demeura le temps dont on étoit convenu, après quoi il se sépara d'elle plus dégarni & plus triste qu'il n'y étoit entré; car son plaisir venoit de lui coûter le revenu d'une année.

Comme c'étoit dans la belle saison, & que le jour commençoit déja à paroître, notre Amant ne voulut pas se retirer chez lui sans se faire raser; il entra pour cela dans la boutique d'un Barbier, qui, s'appercevant de la mauvaise humeur du Cavalier, tâcha de le divertir par de petites boufonneries, dont les Italiens s'acquittent admirablement. Les repentirs du Cavalier l'empêchoient de prendre goût à ces plai-

ſenteries, ce qui excita le Barbier à lui demander le ſujet de ſon chagrin. L'Amant cédant à l'importunité de cet homme, lui fit confidence de ſon aventure, & en détailla toutes les circonſtances, ſans toutefois nommer perſonne. On tâcha de le conſoler de ſa perte, & on lui promit de garder le ſecret. Mais le grand jour ayant amené les chalans à la boutique, le Barbier oublia le ſerment qu'il venoit de faire, & chacun ſut, non ſans en rire, l'aventure du Cavalier. L'Orfevre au rabat blanc, voiſin & ami du Barbier, y vint auſſi pour ſe faire raſer. On lui conta l'hiſtoire, ſans oublier le rabat & la bourſe : & il affecta d'en rire comme les autres ; mais ce ne fut pas de bon cœur, puiſqu'étant retourné chez lui, & ayant encore trouvé la bourſe avec les cent écus, il ordonna à ſa femme de s'habiller de ſes habits de nôces ; enſuite il la conduiſit à ſes parens, en leur diſant qu'il venoit leur remettre leur fille, & qu'il ne vouloit plus chez lui d'une ouvriere

qui gagnoit cent écus pour empeſer un colet dans une nuit. Tout le monde admira la modération d'un Italien, dans une conjoncture où ceux de ſa Nation ne pardonnent gueres. Leur divorce apprit l'hiſtoire à toute la ville, & on chantoit cette aventure, quand je ſortis de Ligourne avec M. Claude.

J'avois déja paſſé quinze jours à Ligourne, toujours dans la crainte d'être découvert. Le ſouvenir des peines que j'avois ſouffertes à l'Inquiſition, ne me donnoit aucune tranquillité dans tous les lieux ſujets à ce Tribunal; & dès que mon Joailler fut prêt pour ſon départ, je ſortis avec lui d'Italie, ſans aucune envie d'y retourner jamais. Après quinze jours de route, nous arrivâmes à Turin, ville capitale du Piémont, où le Duc de Savoye tient ſa cour, la plus polie & la plus belle de toute l'Italie. Je ne m'arrêtai en aucune des autres villes que nous trouvâmes ſur la route, ainſi je n'en dirai pas un mot, non plus que de Gênes & de Milan, parce que je n'eus pas le

loisir de les voir. Je me trouvai à Turin dans le temps du mariage de Son Altesse Royale. La fête en fut très-magnifique & très-galante : on y fit voir le Saint Suaire, avec toute la pompe accoutumée ; & m'étant trouvé près d'un Anglois, homme de qualité qui voyageoit, je lui entendis dire ces paroles en Italien : *Si questo l'insuolo è l'istesso ch'invelopo Christo dopo la sua morte, è pur vero che la tela era stata bienfata, & l'antichita non è poco.* Si ce linceul, dit-il, est le même qui enveloppa le Corps de Jésus Christ, il faut avouer que cette toile est bien bonne, puisqu'elle dure encore, son antiquité ne la rend pas d'un bas prix.

Après avoir resté quatre jours à Turin, nous grimpâmes les Alpes, & nous nous rendîmes à Genève, un Samedi au soir, quatre jours après notre départ de Turin. Je ne m'amuserai point à faire la description de cette ville ; elle est assez mal située, & bornée de tous côtés par des montagnes, ou par

ce fameux lac de Leman, dont il eſt tant parlé dans les Commentaires de Céſar. Ses bâtimens n'ont rien de beau, & ſon territoire eſt extrêmement borné; mais en échange ſes Habitans ſont ſi ardens au travail, que dès l'enfance chacun s'exerce à faire quelque choſe pour gagner ſa vie. On n'a jamais vu tant de civilité & tant de charité envers tous les étrangers, que dans ce lieu-là, & ſur-tout envers ceux qui s'y refugient pour la Religion oppoſée à celle de Rome. Là l'uſure & la mauvaiſe foi n'ont point de lieu chez le Citoyen. Le Conſeiller n'y fait point rouler de carroſſe aux dépens des parties, & le Procureur n'y achete point comme ailleurs, des maiſons le tiers moins qu'elles ne valent. Là une police exacte fait trembler les Cabaretiers, les Boulangers & les Bouchers. Enfin, je vis dans Genêve, ce qui ne ſe voit dans aucune autre lieu du monde, c'eſt que cette grande ville ne ſemble être qu'une maiſon & une famille, toujours

abondante par le commerce. Hélas m'écriai je cent fois, en admirant un ſi bel ordre, ces Habitans ne ſont-ils pas véritablement chrétiens, puiſqu'ils expriment par toutes leurs actions, les maximes de Jéſus-Chriſt? & puis-je croire que des vertus ſi pures & ſi Evangéliques, ſoient inutiles à tant d'honnêtes gens, que les catholiques diſent être damnés? Cette penſée m'agita quelque-tems, & me trouvant logé par haſard chez un Italien, qui avoit été Moine de mon ordre, & qui en étoit ſorti pour quelque mauvais traitement qu'il en avoit reçu, je m'informai quel étoit ſon ſentiment touchant les dogmes qu'il profeſſoit dans ce lieu-là? Mon Hôte ne fut pas long-temps à me répondre ſur la vérité de ſa créance; mais comme il me parut ignorant dans certaines queſtions que je lui fis, je ne voulus pas m'en tenir à ſa déciſion, & je tâchai de m'inſinuer dans l'amitié des Miniſtres. Celui qui faiſoit le plus de bruit, &

qui raviſſoit par ſon éloquence, étoit un certain *Benediti* de Lucques, ſavant à la vérité, mais infiniment plein d'amour propre. Je trouvai le moyen d'avoir ſa converſation, ſous prétexte de vouloir m'inſtruire; mais il uſoit de ſi mauvaiſe foi dans l'expoſition des paſſages de l'Ecriture, dont il altéroit le ſens naturel; & dans la citation des Peres, qu'il tronquoit toujours, qu'il me donna une très-mauvaiſe opinion de cette Secte; & je conclus en moi-même, que la différence qu'il y avoit de Rome à Genêve, étoit que Rome avoit l'eſprit & la vérité de la Religion dans ſes livres, & que Genêve l'avoit dans ſes mœurs: que les Catholiques Romains vivent tout autrement qu'ils ne croient; & que les Prétendus Réformés croient tout autrement qu'ils ne vivent. Ainſi très-mal ſatisfait & des uns & des autres, je me tins toujours dans mon Judaïſme; mais dans un Judaïſme ſpirituel, qui ſans donner dans les erreurs groſ-

ſieres

ſieres des ignorans Rabbins, adore un Dieu Créateur, & attend un Libérateur, pour terminer les malheurs où nos peres nous ont engagé depuis tant de ſiecles. Ayant ſoutenu un jour mes ſentimens en préſence de quelques Miniſtres, & des principaux Anciens de la ville; ſoit que mon diſcours eût fait impreſſion ſur leur eſprit, ſoit que l'on craignît une émotion dans la République, ſi je me mêlois de parler en Public, on conçut le deſſein de me faire périr. Mais comme il falloit pour cela quelque prétexte, ils s'informerent chez mon hôte de ce que j'étois & quelles affaires j'avois dans la Ville. Ils apprirent de lui ce que je ne me ſouciois pas de leur cacher : que j'étois ſorti de Rome pour des affaires de la derniere importance; que je portois le nom de *Lucius Azor*, & quelques autres particularités qui ſervirent à augmenter leurs ſoupçons, & à leur donner les moyens de me perdre infaillible-

ment, ſans tremper leurs mains dans mon ſang. Ils réſolurent de me livrer au légat du Pape qui réſidoit à Bologne; & pour cet effet ils en parlerent au Réſident de France, qui leur promit d'en écrire au légat. Une petite fille de douze à quinze ans qui ſervoit chez ce Réſident, entendit la réſolution qu'on avoit priſe de me faire arrêter; on ne s'étoit pas caché d'elle, parce qu'elle paroiſſoit fort ſimple. Elle vint m'avertir de tout, dans le tems que je liſois une épreuve d'un ouvrage que je faiſois imprimer. Ce livre étoit intitulé, *Inquiſitione proceſſata* : le procès fait à l'Inquiſition; où je faiſois voir l'établiſſement & la fin de ce tribunal ſi tyrannique, & ſi peu conforme à l'eſprit de l'évangile, & aux maximes de Jéſus-Chriſt. Tous les illuſtres malheureux qui ont éprouvé les rigueurs de ce tribunal, ſe plaignent à Dieu, & préſentent chacun leur requête contre les injuſtices qui s'y commettent. On

y voit un nombre infini de riches chrétiens traités en juifs, pour les dépouiller de leurs richesses : & on y voit des Juges de ce tribunal honorés du titre de Chrétiens, quoiqu'ils soient remplis de l'esprit & du cœur de la Sinagogue. Enfin le procès instruit devant les trois personnes de la Trinité, la justice du Pere prononce anathême contre l'injustice des Inquisiteurs, qui abusent de la puissance qu'il leur a mise en main : la sagesse du Fils prononce anathême contre les fausses mesures que prennent les Inquisiteurs pour rappeller les juifs & les méchans à l'église ; leur reprochant que son esprit est un esprit de douceur & de paix, & non pas un esprit de crainte & de servitude : l'amour & la bonté du saint Esprit fulmine enfin anathême contre ce tribunal, & veut que le nom en soit éternellement aboli & détesté de tous les véritables Croyans, puisque le caractere d'un véritable enfant de Dieu, est de l'aimer & de le louer dans tous les états de la

vie. Et dans l'Inquiſition on eſt forcé au déſeſpoir & au blaſphême, principalement quand c'eſt l'eſprit de cour ou l'eſprit d'intérêt qui en ouvre les portes aux malheureux. La ſageſſe ſe récrie contre ceux qui par leur imprudence ont éloigné les Pays Bas de l'égliſe, en voulant leur impoſer un joug ſi cruel. La charité déteſte la cruauté de ceux qui l'exercent ; & la juſtice voit avec douleur, ce qu'on fait ſouffrir aux malheureux Indiens. Ainſi ce procès inſtruit dans toutes les formes, Dieu du haut de ſon trône prononce anathême contre les miniſtres d'un tribunal ſi tyrannique.

Je liſois donc une épreuve dans ma chambre, lorſque je vis entrer la petite ſervante dont je viens de parler, qui me dit en tremblant, qu'elle venoit m'avertir de prendre garde à moi, & que j'avois des ennemis ſecrets dans Genêve ; qu'elle avoit entendu parler de me livrer au Pape, & qu'on ſe devoit aſſembler le ſoir même, pour ce

ſujet, dans la chambre du Réſident où elle demeuroit. Je ne pus m'empêcher d'adorer la providence, qui ſuſcitoit une petite innocente, pour me retirer du péril qui me menaçoit. Je priai cette fille de vouloir aller juſqu'à la poſte, & de demander au Commis s'il avoit reçu quelques lettres pour *Lucius Azor*? Elle m'obéit, & m'apporta une lettre de Rome, par laquelle j'appris les bontés de ma chere ſœur Roſalie. Pendant quatre ou cinq mois que j'avois reſté à Genêve, j'avois appris à cette aimable ſœur ma retraite dans un pays libre & aſſuré contre les attaques de mes ennemis. Elle s'étoit trouvée très-mal par la retraite ineſpérée du Préfet du Saint Office : c'étoit un Seigneur des plus qualifiés & des mieux faits de Rome, homme d'eſprit, & qui avoit un attachement véritable pour Roſalie, laquelle méritoit toute l'eſtime d'un honnête homme. Elle l'avoit engagé à me ſauver la vie, & mes ennemis s'en étoient doutés par des relations ſecrettes

qu'on eut de Ligourne & de Genêve; car on a beau se cacher, tout se découvre à la fin. Mes ennemis qu'on avoit endormis sur le bruit de ma feinte mort, firent tomber toute leur malice sur le Seigneur de.... qui disparut dans un instant. Rosalie m'apprit mille autres particularités touchant la Reine de Suede, qui s'étoit déja brouillée avec le Pape au sujet des franchises. Quelques politiques ont voulu dire que c'étoit un jeu concerté pour faire une querelle d'Allemand à la France, qui ne manqueroit pas de se brouiller avec le Saint-Siége, & qui par ce moyen donneroit un prétexte à la ligue de l'attaquer & de l'opprimer. En effet, tout le monde a su l'attentat que les *Sbirres* commirent dans le quartier Farneze, & quel succès eut leur insolence. Je me trouvai à Lyon lorsque cette affaire arriva, & j'étois sorti de Genêve avec Jannine, (c'étoit le nom de cette petite servante) qui âgée de quatorze ou quinze ans, se rendit à la

propofition que je lui fis de s'attacher à ma fortune, l'aſſurant que je la rendrois heureufe le reſte de fes jours. C'étoit au moins ce que je me crus obligé de faire pour cette pauvre fille, qui m'avoit fait éviter un nouveau danger, en m'avertiſſant du complot que mes ennemis avoient fait pour me perdre. Depuis ce tems là je ne l'ai jamais abandonnée ; & je tâche tous les jours, depuis quinze ou feize ans qu'elle eſt la compagne de mes voyages, de lui donner des marques de ma reconnoiſſance. J'arrivai à Lyon avec cette pauvre fille, fous l'habit d'un Marchand, & elle fous celui de Valet. Je crus que n'entendant point la langue françoife, il me feroit difficile de donner dans le commerce. Et quoiqu'il y ait dans cette ville beaucoup d'Italiens qui négocient, je me cachai autant qu'il me fut poſſible de tous ceux de ma nation, de peur que quelque eſpion ne me reconnût. Je pris pour ce fujet l'habit d'un eccléſiaſtique : & m'étant

allé présenter à Monsieur le Vicaire-Général, avec un faux *Exeat* que je m'étois fait, de Venise, j'eus la permission non-seulement de célébrer, mais de prêcher & d'enseigner. On m'offrit des écoliers pour la théologie; mais je ne voulus point de charges publiques, je me contentai de m'attacher à quelques particuliers, qui me comblerent d'honneurs & de bienfaits. Nous apprîmes le départ de M. de Lavardin pour Rome, & quelque tems après, les gazettes nous instruisirent de son entrée dans cette capitale de l'univers. Nous sumes l'obstination d'Innocent XI à ne lui donner aucune audience; l'interdit qu'il jetta sur l'église de St. Louis, en excommuniant l'Ambassadeur. Toute l'Europe fut attentive à voir débrouiller cette fusée; la suite du tems a fait voir la toile qu'on en a fait, & combien de morts ont été enveloppés dans ce fatal tissu. Je me trouvois dans un pays où je n'avois plus à craindre l'Inquisition, & où l'on

parle de Rome conformément aux intérêts qu'elle a avec les Princes. J'avois un levain ſur le cœur contre cette Cour, & principalement contre le Pape, c'eſt pourquoi je voulus épancher ma bile ſur un morceau de papier, en compoſant un ſonnet qui commençoit par ces mots :

Sacro mercante, &c.

Ce ſonnet que je me diſpenſe de donner au public, pour avoir été déja répandu dans toute l'Europe, dépeint parfaitement l'humeur d'Innocent XI, fait connoître ſa patrie, ſon origine, ſes défauts, ſon peu de capacité pour régner, & ſon peu de prudence en régnant. Une ſeule copie que j'en jettai dans la place de Bellecour, un dimanche au ſoir à la promenade, fut multipliée ſans nombre le lendemain ; pluſieurs perſonnes de qualité vinrent me voir exprès pour m'en faire expliquer les penſées aſſez poétiques ; je parus

réservé sur ce chapitre, & ne voulus pas m'attirer quelque méchante affaire avec les dévots, cette secte étant à craindre par-tout, & en France aussi bien qu'ailleurs.

Je vivois à Lyon avec beaucoup de douceur. Jannine grandissoit tous les jours, & devenoit propre à me faire du plaisir & du service. Ma maison étoit toujours pleine de personnes qui venoient me consulter touchant leur bonne ou mauvaise fortune, quelques prédictions que j'avois faites assez justes, m'ayant donné une réputation extraordinaire. Mais la mort d'un riche bourgeois de cette ville-là, que j'avois prédite précisément pour un certain jour, me contraignit à sortir de ce bel endroit, où je gagnois beaucoup de biens. La femme d'un bourgeois, jeune & belle, étoit venue me consulter touchant la destinée de son époux, & touchant la sienne propre. Je l'assurai qu'elle seroit délivrée de son mari dans un tel tems, accompagnant ma pro-

phétie de toutes les circonstances propres à lui donner du poids. Elle s'accomplit, malheureusement pour ce pauvre mari, mais d'une autre maniere que je ne l'avois prévue; car la femme ennuyée de cet époux qui lui paroissoit incommode, & ne voulant pas laisser mentir l'horoscope, aida à la prédiction, par du poison qu'elle lui donna au tems marqué. Cette mort subite ouvrit les yeux sur ma profonde science à deviner l'avenir. Les parens du mari, gens d'esprit, & qui donnoient peu dans les vaines créances du peuple, prévenus d'ailleurs de la mésintelligence qu'il y avoit eu autrefois entre le mari & sa femme, & soupçonnant qu'un Italien qui prédisoit la mort d'une personne, pouvoit bien la faire arriver subtilement, firent ouvrir le corps du défunt; & le rapport des Médecins & des Chirurgiens ayant été fait, il fut conclu qu'il étoit mort empoisonné. D'abord la femme fut arrêtée, & un Médecin de mes amis, qui s'étoit trouvé

à cette opération, vint m'avertir en secret de ce qu'on disoit de moi, au sujet des relations particulieres que j'avois eues avec cette femme.

Je connus que j'avois manqué de prudence, & que l'art de tireur d'horoscope étoit un métier dangereux. Je remerciai mon ami du soin qu'il avoit eu de ma réputation, & je me déterminai dès-lors à partir. Je pris tout mon or, & je disposai Jannine à me suivre. Cette fille qui n'avoit d'autre volonté que la mienne, n'hésita point à consentir de ne me quitter jamais; & elle me conseilla de nous déguiser comme auparavant. Elle reprit son habit de valet. Pour moi, m'étant couvert d'un habit noir crasseux & tout en lambeaux, je sortis de la ville en demandant la charité, & contrefaisant l'aveugle. Le stratagême me réussit heureusement. Je pris ma route vers Paris, pour voir cette capitale du monde. Je ne m'arrêtai dans aucune ville, & j'affectai de prendre des chemins détournés,

&

& de loger chez les Moines, autant qu'il m'étoit possible, pour prévenir tous les accidens. Je ne trouvai pas des gens charitables par tous les couvens; & dans quelques-uns je ne fus reçu qu'avec peine : car je n'étois pas assez heureux pour être reçu par-tout de bonne grace. Il me souvient d'un plaisir singulier que je reçus dans cette route à Sésane en Brie, petite ville éloignée de Paris d'environ vingt lieues. J'abordai dans une maison de qualité, hors de la ville; nous étions au mois de Décembre, & les tristes haillons qui ne couvroient qu'à peine la moitié de mon corps, firent compassion à un Ecclésiastique, qui vint lui-même m'ouvrir la porte. Etant entré avec Jannine déguisée toujours en Valet, nous fûmes conduits à la cuisine auprès d'un bon feu, en attendant que le Maître qui alloit se mettre à table, en fût sorti. Tous les Valets après le souper vinrent assiéger la cheminée, pour se divertir de moi. L'Ecclésiastique qui

m'avoit introduit, ne viola point l'hospitalité qu'on doit aux étrangers; il blâma & arrêta cette canaille, & me consola de toutes les mauvaises plaisanteries que sept ou huit coquins faisoient de moi depuis une heure. Comme je parlois mal la langue françoise, il ne fut pas difficile à ce jeune Abbé de connoître de quelle nation j'étois; & il me le dit en italien, qu'il entendoit parfaitement. Je lui répondis des yeux bien mieux que de la langue. Le peu de paroles que je proférai lui firent connoître que j'étois tout autre que je ne paroissois: & redoublant ces honnêtetés, il me fit donner un appartement plus propre qu'il ne convenoit à ma fortune, & meilleur que je ne l'aurois eu s'il m'eût connu. Je me vis conduit à une chambre bien meublée, devant un grand feu, & il voulut, après mille pressantes caresses, que je me couchasse dans un fort bon lit. Le lendemain, avant que de partir, il vint lui-même déjeûner avec moi, & me

preſſa de prendre un écu qu'il me préſenta par charité. Je lui dis que je n'avois pas beſoin d'argent, mais qu'une raiſon de conſcience m'avoit obligé de voyager ſous cet équipage, & de mendier mon pain; qu'il ne s'étoit pas trompé en me croyant tout autre que je ne paroiſſois à ſes yeux, mais que je ne me trompois pas auſſi en lui prédiſant mille bonheurs dans la ſuite de ſa vie, & le comble de la gloire & de l'honneur dans ſes derniers jours: qu'un jour la providence nous feroit peut-être rencontrer dans quelque lieu où je pourrois me faire connoître à lui. Je lui dis ces paroles ſur la porte du château. Après avoir pris congé de lui, je m'acheminai vers Paris, où j'arrivai quatre ou cinq jours enſuite, très-fatigué d'une route ſi longue, & d'une vie ſi malheureuſe. Mon premier ſoin fut de trouver un lieu pour me loger. Je ne cherchai pas long-tems, je fus reçu chez une bonne veuve qui donnoit le couvert aux pauvres, moyennant un

ſou chaque ſoir. Le lendemain, dès qu'il fut jour, je priai cette femme de me faire venir un Fripier, ce qu'elle fit promptement; car de toutes les nations de l'Europe, les Pariſiens ſont ceux qui obligent plus honnêtement les étrangers. Mon Fripier m'apporta un habit d'Arménien, & deux heures après, un habit pareil pour Jannine. Sous cette nouvelle métamorphoſe, j'allai loger dans la rue Dauphine, à un ſecond étage, chez une Allemande qui logeoit en chambres garnies fort propres, à dix écus par mois. Je ne reſtai pas quinze jours à Paris, que faiſant quelque dépenſe, & donnant libéralement, je trouvai des perſonnes qui me propoſerent des parties de divertiſſement: quelques femmes attenterent ſur ma liberté, mais inutilement. Jannine étoit jeune & careſſante, elle m'aimoit paſſionnément, & j'avois un véritable attachement pour elle; c'eſt ce qui m'obligea de ne faire aucune attention à toutes les ſollicitations qu'on me fit.

Un jour néanmoins je pensai tomber dans les filets d'une Fruitiere, à la sortie de la Comédie Italienne. C'étoit une personne jeune & belle, qui me regardant fixement de sa boutique, où elle vendoit du fruit, me donna envie de lui parler. Je m'approchai d'elle, & en ayant marchandé quelques-uns, je m'entretins avec elle, en très-mauvais François. Je fus surpris qu'une personne qui paroissoit si peu de chose, parlât si juste, & sût en perfection les langues de l'Europe. Je me retirai d'elle, plein de réflexions, & continuai à la voir tous les jours, sous prétexte d'attendre qu'on commençât la Comédie. Jannine qui m'aimoit véritablement, se douta bien que Paris lui coûteroit peut-être la perte de mon cœur : elle me trouva plus rêveur qu'à l'ordinaire ; & n'osant me demander, par respect, la cause de ma mélancolie, elle se servit de ses yeux pour me reprocher mon inconstance. Je n'entrois jamais dans la maison, que je ne la visse fondre en lar-

mes; je lui demandois inutilement le ſujet de ſes peines : elle me répondoit que l'air de Paris la tuoit; qu'elle s'y trouvoit continuellement accablée d'une grande douleur de tête ; & que ſi je ne l'en retirois au plus vîte, elle y périroit infailliblement. Le prétexte étoit fin, & paroiſſoit très-raiſonnable ; mais ne s'accordant pas avec ma paſſion naiſſante, je lui dis que ſa peine diminueroit d'abord qu'elle ſeroit accoutumée à l'air de Paris. J'allois cependant chaque jour chez la fruitiere, que je trouvois toujours plus belle ; & comme j'avois un libre accès dans ſa boutique, où j'étois allé fort ſouvent, elle commença à vivre avec moi d'une maniere plus libre & plus familiere. Je ſoupirois, & je lui marquois l'amour que je ſentois pour elle, en mille manieres tendres & paſſionnées. Elle y prit garde ce jour-là ſeulement ; & voulant ſavoir le ſujet de ma rêverie & de mes ſoupirs, je lui dis que je ne ſavois ce que je voulois dire, & que je me

trouvois embarrassé en lui parlant; que la considérant par rapport à son mérite, je tremblois de lui dire que je l'adorois, & que je brûlois d'amour pour elle, mais que je n'osois déclarer ce que je sentois dans mon cœur. Mon discours la troubla; & s'étant un peu remise, elle me dit en italien, qu'elle parloit fort délicatement : *Ogni uno è sotomesso alla sua stella, Signor : & tal vende i fruti, che li sono stati offerri altra volte con reverenza :* Le sort soumet chacun à son caprice, Monsieur; & l'on a autrefois offert avec respect des fruits à celle qui les vend aujourd'hui avec bassesse. Je ne me suis pas trompé, lui dis je, Madame; vous m'avez paru, malgré votre métamorphose, une personne de distinction; sans doute que votre étoile n'a pas été plus heureuse que la mienne; entretenons-nous de nos malheurs, peut-être que nous trouverons dans cette mutuelle confidence des sujets de consolation, que nous n'avons pas encore éprouvée.

Hélas ! me dit-elle, bien loin de me plaindre de mon ſort, je bénis Dieu d'avoir permis que je tombaſſe dans une faute qui m'a amenée au port de la tranquillité.

Je ſuis fille d'une des premieres maiſons de Normandie. Mes parens n'ont jamais eu de moindres emplois dans l'armée que ceux de Colonel & de Brigadier. J'ai été élevée auprès de mon frere le cadet, à qui on a donné la plus belle éducation du monde. J'écoutois avec tant de plaiſir ce que ſes maîtres lui inſpiroient, que ma mere s'appercevant de mon application, voulut que j'euſſe les mêmes leçons que lui. J'avois treize ans quand je commençai à étudier, & mon frere en avoit quatorze. Le goût que je pris aux Belles-Lettres, me fit oublier que j'étois d'un autre ſexe que lui. Je voulus être de toutes ſes parties de plaiſir ; & la chaſſe, quoique pénible, ne me rebutoit point, pourvu que je fuſſe avec mon frere & avec ſon précepteur. Je ne vous dirai

point avec quelle facilité j'appris toutes les ſciences qu'on voulut me montrer; en moins de quatre ans je parlois en perfection ſept langues, & il n'y avoit point de Poëtes ni d'anciens Auteurs latins que je n'expliquaſſe à livre ouvert, & dont je n'entendiſſe le ſens. Cette facilité qui donnoit de l'admiration à tous ceux qui m'entendoient, donna de l'amour au maître qui m'avoit communiqué ſes lumieres. Il ne me parla de ſa paſſion que par énigmes; mais je compris ce qu'il vouloit me dire, par la maniere tendre & paſſionnée dont il me racontoit un jour la fable de la vigne & de l'ormeau. Qu'il eſt dangereux d'écouter un maître bien fait d'eſprit & de corps! L'élévation de la naiſſance, ou les faveurs de la fortune, ne ſont que de foibles digues pour arrêter un cœur qui a du penchant à l'amour. Je m'abandonnai toute entiere à une paſſion que le mérite & l'eſprit avoient fait naître en moi; & cette paſſion devint ſi forte, que je n'en fus plus

là maîtresse. Nos plaisirs ne furent point troublés pendant quelques mois, & la liberté que nous avions de nous entretenir à tous les momens du jour, ne servit qu'à augmenter notre félicité. Mais le tems de m'en repentir vint enfin : l'amour dont je commençois à porter les marques, me fit tout craindre du côté de ma famille, & je communiquai ma peine à mon amant, qui me voulant posséder toute entiere & sans contrainte, me fit résoudre à quitter la maison de mon pere. C'étoit le seul parti qui me restoit à prendre, pour me dérober au dernier péril. Jeune & sans expérience, je me confiai aux soins de l'homme du monde le plus sincere & le plus tendre. Je pris prétexte d'aller passer quelques jours chez une de mes tantes, qui demeuroit à six lieues de Caën; & je priai ma mere de m'envoyer chercher six ou sept jours après. Nous étions convenus mon amant & moi, que cinq ou six jours après mon départ, il supposeroit un voyage vers

ſon pays, qui étoit le Mans. Il ſavoit les avenues du château où j'étois; nous nous étions donné l'heure pour le rendez-vous; & le jour aſſigné, étant allée dans un petit bois derriere le logis, je trouvai des chevaux tout prêts, qui nous menerent dans trois jours à Paris. Nous avions choiſi cette grande ville, comme l'endroit le plus propre pour nous mettre à couvert des pourſuites de mes parens, & nous nous logeâmes au fauboùrg S. Germain. Dès le troiſieme jour que nous étions arrivés, mon amant étant ſorti à ſon ordinaire, ne revint point de toute la ſoirée. Je l'attendis juſqu'à une heure après minuit, avec des peines incroyables; & je fus troublée de tant de penſées ſi triſtes, que la nuit me parut plus longue que pas une de celles que j'avois paſſées auparavant. Une vieille fille que j'avois priſe pour me ſervir, me conſola le mieux qu'il lui fut poſſible. Dès qu'il fut jour, je l'envoyai à tous les endroits où elle pourroit apprendre de ſes nou-

velles. La premiere démarche de cette pauvre fille, fut d'aller droit au Châtelet, où voyant beaucoup de monde assemblé devant la Meurtriere, qui est une petite chambre où l'on met les cadavres des malheureux qu'on trouve assassinés, elle y reconnut celui de son maître. Sans dire mot, elle revint au logis; & m'ayant préparée par un discours simple, mais de bon sens, à recevoir avec résignation ce coup de la providence, elle m'apprit le triste sort de mon amant. Je me déguisai en servante, & voulus moi-même aller reconnoître la vérité de mon malheur. Je ne reconnus que trop cette fatale vérité. Je m'éloignai d'abord de cet horrible lieu, & je n'arrivai qu'avec beaucoup de peine dans ma chambre, où après mille exclamations, & après avoir versé un torrent de larmes, je fis une fausse couche de trois mois. Ma jeunesse, & la force de mon tempérament, me retirerent du péril que j'avois couru. Je connus bien que ce coup partoit de la main de mes parens;

rens : je me crus exposée au même péril si j'étois connue, c'est pourquoi me trouvant fort peu d'argent, & n'étant pas d'humeur à servir, je me résolus de me confier à cette vieille personne que vous voyez, la priant de vouloir se dire ma mere. Elle fut par mon ordre chercher un quartier où nous pussions faire quelque petit commerce ; celui de Fruitiere me plut assez. Nous étions dans la saison du fruit rouge, & le Seigneur bénit mon petit travail ; car dans moins de trois ou quatre mois, je me vis en état de payer mon loyer pour un an, & d'avoir une provision de fruits d'hiver, de plus de vingt pistoles. Je ne paroissois gueres dans les commencemens, c'étoit ma mere qui vendoit & qui achetoit tout ; mais après la mort de mon frere, qui fut tué au siége d'une place, je ne craignis plus de paroître sous l'habit de fruitiere ; & mon commerce alla si loin, par la quantité de fruits que je vendois, que je me trouve depuis quatre ou cinq ans, sept

ou huit cent pistoles de réserve. Je suis présentement fille unique ; & mon frere le cadet étant entré dans l'Eglise, il me laisse l'héritiere de grands biens ; je sais que ma mere m'a fait chercher partout, car des personnes m'ont demandé à moi-même si je ne savois pas de mes nouvelles, & qu'il y avoit cent pistoles pour celui qui découvriroit l'endroit où je serois : croiriez-vous cependant, Monsieur, continua cette aimable fille, que je n'ai jamais eu la moindre pensée de quitter mon état, plus heureux mille fois pour moi que celui de la premiere Dame de Cour ? Voilà où m'a conduit la philosophie : j'ai appris à faire peu de cas de tout ce qui peut troubler la tranquillité & le repos de l'esprit, les grandeurs & les richesses n'étant jamais sans trouble & sans inquiétude.

J'écoutois avec admiration une aventure aussi singuliere ; & ayant conçu de l'estime pour cette fille, je lui racontai une partie de ma vie, & lui fis entendre les sentimens que j'avois de m'unir

avec elle par un nœud indiſſoluble. Elle reçut ma propoſition avec civilité, & ne s'en défendit qu'en me diſant qu'elle avoit fait un vœu de n'être plus à aucun homme du monde. Que ne lui dis-je pas pour combattre ſes ſcrupules? Elle me dit d'un air enjoué, que quoique Philoſophe elle avoit toujours conſervé ſa tête de femme; que la liberté étoit ſon époux & ſon amant. Pendant les entretiens que j'eus avec la Fruitiere, le hazard me fit faire connoiſſance avec l'*Abatte* B.... qui me produiſit chez madame la Grand'Ducheſſe de Toſcane. Cet Abbé étoit Italien de nation, homme fort intriguant, & qui s'ingéroit dans les affaires de pluſieurs Puiſſances, à quoi il étoit très-propre. Il étoit d'ailleurs fort galant, il aimoit le beau ſexe juſqu'à faire des folies, pourvu qu'il ſatisfît ſon inclination, & il avoit de très-belles connoiſſances dans Paris. Cet Abbé ayant trouvé ma perſonne & mes manieres tout-à-fait à ſon goût,

me fit sans hésiter une entiere confidence de toutes ses intrigues, & m'invita à être son intime compagnon ; il n'eut pas beaucoup de peine à me persuader : j'ai toute ma vie aimé un pareil genre de vie ; ç'a même toujours été ma passion dominante. Nous commençâmes donc, après cette belle association, à mettre en pratique tous les projets que nous avions formés, qui étoient tout-à-fait exécrables, je le dis à ma grande confusion. Mais lorsque nous étions chez la Grand'Duchesse, nous affections de paroître honnêtes gens ; & j'ai si bien su faire l'hypocrite auprès d'elle, que j'en ai ressenti mille faveurs, & éprouvé sa protection en différentes occasions. Pendant que je menois une si belle vie, Jannine étoit dans la désolation, & elle se donnoit tous les mouvemens imaginables pour me faire quitter Paris. Mais j'y trouvois trop d'appas, & elle ne pouvoit me persuader à m'en éloigner. Cependant les plaisirs que nous goûtions l'Abbé & moi, étoient si fréquens & si

ſuivis, que nous commençâmes à nous en dégoûter, par la trop grande facilité d'en jouir. Nous nous avisâmes donc de nous ſervir d'un Taliſman, afin de nous faire aimer bon gré malgré des perſonnes que nous avions envie de poſſéder. Cette abominable manœuvre nous auroit ſans doute mené trop loin, ſi le Ciel n'y eût mis bon ordre ; car un ſoir m'étant couché dans un lit d'une nouvelle connoiſſance, je fus piqué de certains animaux venimeux, & j'en fus ſi malade, qu'il me fallut prendre du mercure pour en revenir. La Grand'-Ducheſſe ayant ſu le genre de ma maladie, me fit défendre à l'avenir l'entrée de ſon Palais. Pendant ce temps là l'Abbé B.... pour faire ſa cour à mes dépens, lui donnoit une très-mauvaiſe idée de moi, & me faiſoit paſſer pour un ſcélérat, juſqu'à lui dire que j'avois voulu pluſieurs fois le ſéduire pour le mener en Hollande, & le faire changer de Religion ; ce que j'ai ſu depuis d'un Page de la Ducheſſe. Mais lorſque

je commençai à me mieux porter, j'eus des remords cuisans d'avoir mené une vie si débordée ; & je n'eus plus que de l'aversion pour ceux qui avoient été mes compagnons de débauches. Je renonçai à toutes mes connoissances ; & n'ayant pas dessein de rester plus long-temps à Paris, à cause du Nonce, je me hâtai d'en voir les beautés, & sur-tout celles de Versailles, petite ville où le Roi tient sa Cour. J'admirai bien moins la magnificence des bâtimens & la somptuosité des meubles, que le bon ordre & la propreté qui regne dans le Louvre. Ces lieux immenses par leur grandeur, où il y a toujours un grand nombre d'Officiers qui les remplissent, sont mille fois plus réglés que des Couvens de Moines, qui font profession de régularité. Le soleil qui éclaire ce beau séjour, y tempere toutes choses, & y produit la magnificence & la politesse avec la vertu, du moins l'apparence de la vertu. La présence du Prince me frappa d'étonnement, & je me sentis une secrete inclination à l'aimer ; prenant d'abord

envie à tous ceux qui avoient l'honneur d'être ses sujets. Enfin, plus je le considérois, & plusje lui trouvois de rapport avec l'Apollon du Vatican, ouvrage du fameux Phidias : son nez, sa bouche, ses yeux & cette physionomie haute que le Ciel a peint pour représenter le maître du monde ; tout cela me frappant sans cesse, je n'étois plus maître de mes transports. Mes yeux parloient ; & ce grand Prince, qui voit avec bonté tous ceux qui s'approchent de sa personne sacrée, s'attacha à me considérer & me fit demander de quel pays j'étois? Je répondis que j'étois né en Perse, & que mon pere m'ayant amené dès mon enfance à Ligourne, ville de Toscane, j'y avois appris la langue Italienne ; & que je visitois toutes les Cours de l'Europe, auparavant que de retourner dans mon pays natal. Ce grand Prince eut la bonté de me demander si la maniere des François étoit de mon goût. Il parut satisfait de ma réponse, & me le témoigna par un petit souris. Comme

je sortois de la salle où le Roi avoit dîné, un Gentilhomme dit que Sa Majesté lui avoit recommandé de me faire voir le Louvre & les beautés du parc. Je vous avoue que je fus dans une continuelle admiration des beautés & des richesses immenses qui sont renfermées dans ce lieu enchanté. Tout ce qu'on voit de beau & de particulier dans tous les lieux de plaisance des Souverains de l'Europe, est réuni dans le Parc de Versailles. Le marbre, le bronze & l'or sont employés avec un art merveilleux, pour l'ornement de plus de cinq cents fontaines. Tout ce que la science hydraulique a pu imaginer de plus parfait & de plus surprenant, se trouve-là ; & le grand nombre de belles figures de marbre qu'on voit sur ces piédestaux, font honte à celles qu'on vante tant, de l'ancienne Grece & de l'ancienne Rome. On me fit remarquer une figure de Vénus, dont l'histoire est tout-à fait plaisante.

Un jeune Sculpteur aimoit passionné-

ment une belle Parisienne, il en étoit également aimé; & la commodité qu'ils avoient de se voir l'un l'autre, rendit leur amour si violent, que ce jeune homme ayant vu un jour toutes les beautés du corps de sa Maîtresse, lui proposa de la représenter en marbre, sous la figure de Vénus. On ne refuse rien à ce que l'on aime; &, quoique la proposition fût peu Chrétienne & peu chaste, la Religion & la pudeur céderent à l'amour. L'Amant Sculpteur se surpassa; l'amour conduisit son ciseau, & il fit un chef d'œuvre, qu'il admiroit tous les jours dans son cabinet. Un de ses amis l'étant venu voir, & ayant reconnu dans cette Vénus le visage de la jeune personne, voulut être pleinement instruit de toutes choses. Il les sut & promit de se taire, mais il ne garda point le secret; car, pour faire sa cour au Ministre, dans la maison duquel il avoit un libre accès, il lui révéla tout le mystere, lui exagéra la beauté de la statue. Monsieur Colbert, qui aimoit

les Arts & les Sciences, & qui favorisoit les personnes qui pouvoient contribuer à la gloire & à la magnificence de son maître, fut lui-même chez le jeune Sculpteur; & lui ayant demandé à voir son cabinet, il y trouva cette piece excellente qu'il admira; se plaignant à l'Ouvrier, de ce qu'il avoit caché au Roi si long-temps un si beau morceau. Le Roi ayant appris l'histoire de ces deux personnes, fit venir la fille, & lui ayant proposé d'épouser son amant, elle pria Sa Majesté de permettre qu'elle fût pleurer dans un Couvent la faute qu'elle avoit faite, croyant qu'elle ne pourroit vivre avec honneur dans le monde, tandis que son portrait seroit exposé aux yeux de toute la terre, sous une attitude si immodeste. Le Roi admira la vertu & le bon sens de cette fille; il lui fit du bien, & donna une place aux Gobelins au jeune Sculpteur, qui, quelque-temps après, mourut de chagrin de n'avoir pu posséder sa Maîtresse.

Tandis que le Gentilhomme qui m'avoit fait cette hiſtoire, me conduiſit vers la ménagerie, le Nonce en ſortoit avec deux ou trois Prêtres de ſa Cour. C'étoit Monſieur *Ranuzzio*, Bolonois, homme ſage, & habile à ſervir ſon Maître. Je lui fis une profonde révérence à la façon de mon pays, & comme ſous l'habit que je portois, je paroiſſois quelque homme extraordinaire, j'attirai ſur moi les regards de quelques Italiens, que je reconnus pour les avoir vus autrefois à Rome. Le ſoir, comme je fus de retour à mon auberge, Jannine me dit que le ſieur Dominique, qui a tant fait de bruit à Paris, ſous le nom d'*Arlequin*, m'avoit envoyé ſon valet pour me prier d'aller ſouper avec lui. Je le connoiſſois depuis mon arrivée à Paris ; & nous avions eu des conférences particulieres ſur des matieres très-importantes. On peut dire qu'il étoit lui-même deux hommes différens, & entiérement oppoſés ; les ſiecles paſſés n'ont jamais produit ſur le théatre un

Comique ſi admirable, ni dans le cabinet un homme plus ſavant & plus grave : il ne donnoit jamais dans la bagatelle, & ſoutenoit l'élévation de ſon eſprit, par des manieres les plus nobles & les plus généreuſes du monde. Il me dit qu'il avoit pris la liberté de me prier à ſouper, pour me donner un deſſert qui ne me feroit pas indifférent. Après être ſorti de table, nous entrâmes dans ſon cabinet, où il m'avertit qu'un Officier du Nonce lui avoit parlé d'un ennemi du Pape, qui étoit à Paris ſous l'habit d'un Chinois; que le Nonce devoit retourner le lendemain à la Cour, pour demander au Roi la permiſſion de me faire arrêter; & que je n'avois qu'à prendre de juſtes meſures pour ſortir de Paris ſans être ſurpris.. J'admirai la malignité de mon étoile, qui me pourſuivoit par-tout. J'aurois bien voulu reſter à Paris, mais la mine étoit éventée; & j'avois tout à craindre de la puiſſance de mes ennemis, & de l'inconſtance des François. Je crus qu'il étoit à propos

pos de revenir ſur mes pas dans une petite Province du Royaume. Pour ce ſujet je fis chercher le même ſoir, par un Fripier, deux habits de Capucins, un pour moi, l'autre pour Jannine. Ma barbe me donnoit un air vénérable, & Jannine paſſoit pour un jeune Novice, que je diſois avoir mené à Paris pour le faire guérir des écrouelles, & que je ramenois en Italie. Dans cet équipage, ayant traverſé toute la France, logeant toujours dans des Couvens qui n'étoient point de mon Ordre, j'arrivai à Marſeille, après avoir quitté mon habit à deux lieues de cette ville, dans une vieille maſure qui étoit écartée du grand chemin. J'avois conſervé mon habit de Chinois, qui n'étoit qu'une longue chamarlouque violette, avec des boutonnieres d'une broderie d'argent, & du linge pour me changer. Jannine en avoit autant; de ſorte que nous étant r'habillés, & n'ayant plus envie d'être Capucins, nous parûmes Arméniens ou Chinois, tels que nous le voulûmes

paroître. Pour ſoutenir le perſonnage que j'avois pris, je commençai par vendre des parfums; je fis du baume apoplectique, & je contrefis de l'ambre & du muſc, qui avoient ſi bonne mine, & que je vendois ſi bien, que je gagnai dans quatre ou cinq mois, quatre mille livres. Marſeille eſt la ville du monde où je pouvois mieux m'enrichir avec ces ſortes de bagatelles. Tout le monde y aime les étrangers; & la franchiſe de ſes habitans, jointe à leur bonne foi dans le commerce, fait qu'on leur pardonne une eſpece d'humeur vive & un peu brutale, à laquelle ils ſont ſujets. Les femmes y ſont généralement belles, fort coquettes, & aimant le plaiſir plus que la dépenſe: elles ſont généreuſes & fideles dans leur amour, & il n'eſt point d'extrémité où elles ne ſe portent pour venger une perfidie. Tous les plaiſirs naiſſent dans ce charmant ſéjour; & les champs & la ville ſont diſpoſés d'une telle maniere, que tout paroît fait pour la douceur de la vie.

Dans tous les états, les femmes y ont leurs intrigues, & ſavent parfaitement bien venir à bout de leurs maris ou de leurs parens, qui ſont pour l'ordinaire occupés ou au commerce ou à la pêche. Je ne puis m'empêcher de raconter ici une aventure qui ſurvint à un vieux Marchand, au ſujet de la femme d'un Pêcheur, dont il étoit paſſionnément amoureux.

Le Marchand étoit un vieux garçon âgé de ſoixante & dix ans, qui n'avoit point voulu s'engager dans le Sacrement, parce qu'il n'avoit jamais trouvé de femmes cruelles. Il avoit été bien fait, galant homme, libéral juſqu'à la profuſion; & c'étoit pour une femme coquette une bonne fortune, que la conquête d'un amant ſi accompli. La femme d'un pêcheur, jeune, belle, & nouvellement mariée, fut l'écueil contre lequel il alla échouer. Il la vit à la promenade, il loua ſa beauté, ſa bonne grace, & débuta par ces lieux communs à tous les Damerets. Mais qu'un vieil-

lard eſt ridicule aux yeux d'une jeune perſonne de bon ſens ! Un amour de cet âge, quelque éloquent qu'il puiſſe être, n'eſt gueres propre à perſuader. Cette belle ne lui répondit que par des complimens & des honnêtetés. La promenade finit ſans aucune déclaration ; & ce ne fut qu'après pluſieurs rencontres, que notre barbon ayant trouvé la belle dans l'égliſe de S. Laurent, lui apprit la violence de ſon amour, la priant de ne lui vouloir pas être cruelle, & lui promettant de grandes récompenſes.

Le mari qui aimoit véritablement ſa femme, s'impatientoit de ne la point voir revenir ; la jalouſie le met aux champs, il court à l'égliſe ; mais ayant rencontré ſur ſes pas une de ſes voiſines ; il apprit que ſa femme s'étoit arrêtée avec M...., & qu'il y avoit demi-heure qu'ils parloient tous deux dans une petite rue qui deſcend au Port. Le nom du perſonnage redoubla la fureur du mari. Il ne vit pas plutôt ſa femme de

retour chez lui, qu'il prit un poignard & lui demanda le ſujet de ſa converſation avec un tel Marchand : La femme parut peu alarmée, parce qu'elle étoit innocente : elle lui dit qu'elle n'avoit pas eu deſſein de l'importuner par le récit des pourſuites qu'on lui avoit faites depuis deux mois, & qu'elle avoit ſouffert la converſation de cet homme, pour le prier de ſe défaire d'une paſſion qui ne pouvoit que lui être funeſte, étant réſolue de perdre plutôt la vie, que de manquer de fidélité à ſon époux. Le Pêcheur parut ſatisfait de la conduite de ſa femme : mais connoiſſant l'eſprit du ſexe, il lui fit promettre d'attirer ſon vieil amant dans la maiſon, pour le lui livrer ; lui promettant de ne point attenter ſur ſa vie, & l'aſſurant que cette démarche étoit la ſeule qu'elle pût faire pour guérir ſon eſprit malade, & remettre ſon cœur dans ſa premiere ſituation. Le mari étoit abſolu, & l'épouſe ſimple & timide ; elle ſe crut obligée de ſacrifier un homme qu'elle n'aimoit

point, pour acheter ſon repos & ſa vie. Le vieux Marchand ne s'étoit point rebuté des rigueurs de ſa Maîtreſſe : il la ſuivoit par-tout, & ſe trouvoit dans tous les lieux où il croyoit la rencontrer. L'occaſion ne tarda gueres ; & la parole d'être reçu favorablement lui ayant été donnée, il attendit avec une impatience extrême, & le jour & l'heure qu'on lui avoit aſſignés. Ce moment vint enfin ; & le mari en ayant été averti par ſa propre femme, fit le guet, & vit tomber l'oiſeau dans les filets qu'il avoit tendus. C'étoit au mois d'Août, ſaiſon brûlante dans ces climats. Un ſouper délicat fut envoyé chez la belle, & on but & on mangea, dans l'eſpérance des plaiſirs qu'on croyoit prendre. Un lit propre & paré convia l'amant impatient à s'y coucher. D'abord qu'il fut hors de table, il ſe dépouilla tout nud, ſelon la coutume des pays chauds, & conjura mille fois ſa maîtreſſe de ſe hâter à le rendre heureux, & de remettre au lendemain l'arrangement de ſa cham-

bre. Il croyoit le mari parti pour Ligourne, où il avoit fait dire qu'il devoit aller. Mais quelle fut la surprise, quand tout d'un coup il entendit frapper à la porte, & que la femme toute alarmée lui vint dire que c'étoit son époux! Il n'eut de temps que pour se lever du lit, & se mettre dans un grand coffre, où l'on avoit accoutumé d'enfermer les filets. La femme se saisit de la clef de ce coffre : & le mari étant entré, après avoir un peu pesté contre le vent contraire qui l'avoit obligé de débarquer, il se coucha. La nuit parut bien longue à notre oiseau enfermé; mais quelle fut son alarme, quand, dès le grand matin, il entendit dire le mari à sa femme, que son voisin Lazare lui avoit demandé trois écus d'une vieille dette, & l'avoit menacé de le faire assigner; que pour satisfaire à ce créancier importun, il avoit pensé pendant la nuit à vendre ce grand coffre qui ne servoit plus de rien. La femme fit mine de s'y opposer; mais toutes ses raisons

furent inutiles, il fallut céder; & quatre forçats qui entrerent, chargerent le coffre, & le porterent devant le Palais, où l'on fait ordinairement les encans. On en chercha inutilement la clef; le prix fut mis au coffre, ainsi qu'il se comportoit, & il fut livré au plus offrant & dernier enchérisseur. Il fut question de l'ouvrir: un Serrurier fut mandé; & il n'en eut pas plutôt ôté la serrure, qu'on en vit sortir un homme tout nud, qui couvroit son visage avec ses mains, & qui, dans cet état. gagna sa maison, qui étoit à l'autre bout de la ville. La huée fut grande, & les contes qu'on en fit, firent plus de tort au mari & à la femme, qu'ils ne firent de mal au vieil amant. Pour moi, je condamnai beaucoup l'imprudence du Pêcheur, & me gardai bien d'avoir aucune affaire de galanterie avec les personnes de cette ville.

Je ne pensois qu'à augmenter mon argent; j'en voulois gagner, pour me mettre en repos sur mes vieux jours;

c'eſt pourquoi je m'appliquai à faire du corail artificiel ; & après y avoir réuſſi à mon gré, je fus en préſenter un chapelet de ma compoſition à un Marchand Coraillier, qui fut trompé dans la matiere. Je lui parlai de mon ſecret; il m'offrit un part. de mille piſtoles, pour un nombre de livres dont nous convinmes. Je touchai deux cents piſtoles d'arrhes, pour commencer à travailler. Je me ſerois infailliblement enrichi dans ce commerce, ſi tous les gens de ce métier ayant ſu la quantité de corail fin que leur confrere recevoit, & craignant que ce commerce ne décriât leur profeſſion & leurs marchandiſes, ne ſe fuſſent liés pour faire condamner notre trafic. Je fus donc obligé de ſortir de Marſeille, pour aller à Aix plaider mon affaire que je perdis, parce qu'en effet je méritois de la perdre. Il me reſta cent piſtoles des arrhes, que je n'avois pas entiérement dépenſées. Le Marchand fut condamné à remettre tout le corail artificiel qu'il avoit, au

Syndic de leur Corps, & défenses me furent faites de plus faire ce commerce. Pendant que j'étois à Aix à poursuivre mon procès, je voulus voir ce qu'il y avoit de plus curieux dans cette belle ville. Je me disois de la Chine, & je voulus savoir s'il n'y avoit point dans le Collége des PP. Jésuites, quelque Religieux qui en eût fait le voyage, & qui pût découvrir mon imposture. Je fus pour ce sujet au Collége de ces RR. PP, ; & ayant demandé le Pere qui enseignoit les Mathématiques, on m'envoya un Régent de Philosophie, très-habile & très-honnête homme. Les Mathématiques étoient pour lui des plaisirs très-doux ; & je n'eus pas resté un quart-d'heure en sa compagnie, que je m'apperçus bien que dans ce Corps illustre, on donne toujours à remplir les charges publiques à des gens pleins de politesse & de mérite : ce Collége en étant une pépiniere, qu'aucun mauvais vent ne sauroit jamais faire sécher. Je lui parlai d'un secret de mémoire dont

il voulut voir l'expérience. C'eſt pourquoi m'ayant introduit dans la bibliotheque, & y ayant appellé une partie de la Communauté, je répétai deux feuillets du premier livre qu'on me mit en main, après l'avoir lu une ſeule fois. Je préſentai au Pere Recteur une petite phiole d'une liqueur qui exhaloit une fumée continuelle, d'abord qu'on y introduiſoit le moindre air. Le ſecret leur parut merveilleux & nouveau. M. de... Intendant de cette Province, homme d'eſprit & très-galant, en ayant été informé, voulut me voir : je lui fis le même préſent, & j'en reçus trente louis d'or, avec mille témoignages d'eſtime & de bienveillance. Il n'y eut pas juſqu'à un Général des Minimes, qui ſe trouvant par hazard dans cette Ville, & ayant entendu parler de mon *Ampolla fumante*, ne ſouhaitât de la voir. Il me fit préſent de cinquante écus d'une. J'avois aſſez d'argent, c'eſt pourquoi Jannine m'étant venu joindre à Aix, nous réſolûmes de quitter la Provence, &

nous prîmes notre route vers le Languedoc. J'avois un extrême desir de voir Montpellier. La renommée que cette Ville s'est acquise par son Université de Médecine, me fit tourner mes pas de ce côté-là. J'y arrivai vers la fin de l'Automne, où je commençai à lever une petite boutique de Parfumeur. J'avois composé une espece de savonnette, qui m'attira d'abord toute la Ville pour en acheter. J'avois encore inventé certaines liqueurs froides & chaudes, très-agréables au goût, de sorte que je me serois sans doute enrichi dans cette Ville, si les Parfumeurs m'ayant envoyé un homme de leur Corps, ne m'eussent offert cent pistoles pour me retirer, ou qu'autrement je m'attirerois leur haine, qui me seroit infailliblement dangereuse. Je n'avois déja que trop d'ennemis & d'envieux, je ne voulois pas en accroître le nombre par mon obstination. J'acceptai le parti qu'on m'offrit; & trois jours après ayant pris ma route pour Toulouse, j'y arrivai par le Canal, le

jour de S. André. Dès que je fus arrivé dans cette grande Ville, mon premier ſoin fut de changer d'habit & de nom. Je me fis appeller Rozelli ; & avec la permiſſion des Capitouls, j'ouvris une boutique, pour vendre toutes ſortes de parfums & de liqueurs. Le nom biſarre que je donnois aux boiſſons que je vendois, y attirerent le grand monde. Je me piquai de recevoir les gens avec beaucoup de civilité & de politeſſe. Enfin je me vis dans un très-joli poſte pour amaſſer beaucoup d'argent en peu de tems, car je faiſois un profit conſidérable ſur tout ce que je vendois, & j'avois toujours une affluence de peuple dans ma maiſon. Les uns y venoient pour boire des liqueurs, les autres pour jouer, & d'autres étoient attirés par les compagnies dont ma maiſon étoit toujours remplie. Les écoliers même des Univerſités me rendoient de fréquentes viſites. Mais mon négoce ne fleurit pas long-tems. Au retour du Printems, la Ville ſe trouva preſque toute dénuée

de beau monde ; ceux qui avoient accoutumé de fréquenter chez moi, en ſortirent, les uns pour aller à la campagne, les autres pour voyager, ou pour vacquer à leur négoce : les étrangers s'en éloignerent auſſi, qui ſont ceux qui font le plus de dépenſe dans Toulouſe ; car pour ce qui eſt des habitans en général, ce n'étoit pas avec eux que je trouvois le mieux mon compte, parce qu'outre qu'ils ne ſont pas riches, par le peu de commerce qu'ils ont, ils ſont naturellement avares, quoiqu'ils ſoient fiers, & qu'ils affectent de paroître magnifiques, en quoi ils tiennent beaucoup de l'humeur Eſpagnole dont ils ſont voiſins. On peut dire cependant à la louange des Toulouſains, qu'ils ſont fort ſpirituels, & très-propres pour le manîment des affaires, & qu'ils réuſſiſſent fort bien dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils ſont auſſi aſſez ſinceres dans toutes leurs manieres d'agir, & ſur-tout très-fideles dans leur négoce. La Nobleſſe y eſt polie, & le beau ſexe

aime la galanterie autant qu'en pas un autre endroit du Royaume. Les Toulousains, en général, sont fort sobres; & j'ai remarqué qu'ils fréquentent bien moins les cabarets, que les Académies & les Boutiques des Libraires; aussi ils aiment mieux les plaisirs de l'esprit, que ceux des sens. Je puis dire aussi que s'il y avoit un bon port de mer à Toulouse, elle seroit une des plus florissantes villes de l'Europe.

Lorsque je m'y établis, ce ne fut qu'en qualité de Marchand Limonadier, par où je croyois pouvoir vivre en plus grande sureté : cependant je ne pus jouir long-tems du repos dont je m'étois flatté. Il y en eut qui me porterent envie, jusqu'à inventer mille calomnies contre moi, pour décrier ma maison. J'écoutois au commencement tout ce que l'on disoit, sans m'en mettre beaucoup en peine; car je m'étois fait une loi de laisser parler le monde. Cependant comme on croit d'une personne plus facilement le mal que le

bien, on ajouta foi à la calomnie : mes ennemis prévalurent ; ma maison devint suspecte à tous les honnêtes gens qui avoient coutume de la fréquenter, & je m'apperçus que mes affaires alloient toujours en empirant. Il est vrai qu'au commencement j'y amassai de l'argent ; & que si j'eusse continué avec le même bonheur, je me serois fait riche en peu de tems ; mais la chance étoit tournée; dès-lors je pris la résolution de sortir d'un Royaume où chaque Province avoit des défauts si contraires aux étrangers. Il y avoit longtems que je méditois ma retraite en Hollande : je ne pouvois y passer pendant le tems de la guerre, car je me serois exposé à l'obligation de décliner mon nom, ce que je ne pouvois faire sans péril. Je résolus de m'approcher de la mer ; c'est pourquoi ayant chargé tous mes meubles sur un batteau qui partoit pour Bordeaux, nous y arrivâmes Jannine & moi, au commencement du mois d'Avril 1684.

L'aſpect de cette belle Ville me frappa d'abord. La beauté de ſon Port, la ſituation de ſes rues, & le bon air de ſes habitans, joint à un commerce continuel qui y attire les richeſſes de tout le Nord : tout cela me fit déterminer ſur le champ, à reſter dans un ſéjour ſi agréable. Comme j'étois arrivé dans la belle ſaiſon, je voulus voir ſi les liqueurs qu'on y vendoit, pourroient faire quelque tort à celles que j'avois envie de débiter. Je vis bientôt la foule dans ma boutique ; & j'obtins la permiſſion de vendre en public, à la porte de Médoc, au bout de la rue Sainte Cathérine. J'étois poſté dans le plus bel endroit du monde : & au bout de deux ou trois mois, je me vis deux cents piſtoles de profit, tous frais faits. Ce ne fut pourtant pas ce qui me donna le plus de joie dans Bordeaux : les marques de bonté, & les témoignages d'eſtime que je reçus des MM. de Sourdis & Rupertaire, l'un Gouverneur de Guyenne, & l'autre Gouver-

neur du Château Trompette, & l'honneur que ces deux Seigneurs me firent de leur protection & de leur conversation, m'avoient fait oublier tous mes malheurs, & je me trouvois dans un état beaucoup plus tranquille que je n'avois encore été depuis ma sortie de Rome. En effet, dans toutes les autres villes de France, où je me suis arrêté, je n'ai pu éviter, ou les procès, ou les soucis, ou l'appréhension d'être reconnu : par-tout ailleurs les grands m'ont paru fiers & peu sociables, la bourgeoisie insolente, & le peuple incommode ou méchant. Dans Bordeaux je voyois une fois le jour tout ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens parmi la noblesse, & tout ce qu'il y avoit de plus affable & de civil parmi la bourgeoisie, & je recevois mille services des petites gens, qui ont un véritable zele de servir les étrangers. Il n'y avoit que quinze ou vingt jours que je vendois des liqueurs, lorsqu'un après-midi je vis entrer chez moi un

Abbé avec un Marchand de cette Ville-là. Je n'eus pas de peine à reconnoître cet Eccléſiaſtique ; je l'avois vu ailleurs, & j'en avois reçu des civilités, dans le tems que ma mauvaiſe fortune me pourſuivoit : & l'image de cet honnête homme m'étoit toujours reſtée dans l'eſprit ; c'eſt pourquoi en le voyant entrer dans ma boutique, je courus à lui les bras ouverts ; & ſans lui dire pour quel ſujet je le recevois de la ſorte, je lui fis mille offres de ſervice, & l'obligeai à me venir voir le plus ſouvent qu'il pourroit, l'aſſurant qu'il ne perdroit pas ſes pas, & qu'il ſeroit peut être bien aiſe d'avoir connu un homme comme moi. Cet Abbé avoit de la pénétration ; & les longs voyages qu'il avoit faits dans différens royaumes de l'Europe, lui avoient acquis une grande connoiſſance du monde, & une facilité merveilleuſe à raconter tout ce qu'il avoit vu chez les étrangers. Il répondit à mes empreſſemens par des démonſtrations preſque autant

zélées que les miennes, & ſoutint avec beaucoup d'enjoûmens, le perſonnage de railleur, & d'un homme qui ſe croit raillé. Je connûs bien, par ce qu'il me dit, qu'il ne me connoiſſoit pas, & qu'il faudroit que je me déclaraſſe. C'eſt pourquoi je le priai de revenir chez moi le lendemain. Il s'y rendit à l'heure marquée, & nous ſortîmes enſemble hors des murs de la Ville, & tirant vers une fameuſe antiquité, qu'on appelle le Palais Gallien, qui eſt un Amphithéatre dédié à l'Empereur de ce nom, par Poſthume Préfet des Gaules Aquitaniques; je commençai par lui demander s'il ne ſe ſouvenoit point de m'avoir vu, & s'il n'avoit aucune idée de moi? Enfin las de le laiſſer dans l'incertitude, je rappellai en ſa mémoire le bon office qu'il avoit rendu à un pauvre, dans un certain tems, dans la ville de Trente. Jamais confidence ne fut reçue avec plus de tendreſſe & plus d'offres de ſervices. Perſonne n'a ſu plaindre les

malheureux comme il fit alors. Il me donna ſon amitié, & il ne dépendoit pas de lui, que je ne ſortiſſe de l'état agité où j'étois. Il chercha même les occaſions de m'en faire ſortir. Un jour nous étant allés promener au Cours : qu'on appelle le Chartron, ſur le bord de la riviere, il me preſſa avec tant de zele & de tendreſſe d'accepter ſes bons offices pour me raccommoder avec la Cour de Rome, que je me crus obligé de lui déclarer mes craintes & les raiſons qui m'empêchoient de le faire. Je lui repréſentai l'eſprit de ceux qui compoſoient tous les Tribunaux qui étoient dans Rome, & des Miniſtres qui obſédoient le Pape, & qui le gouvernoient. Je lui repréſentai encore l'eſprit de ce terrible Tribunal de l'Inquiſition, ſi oppoſé à l'eſprit de Jéſus-Chriſt & de l'Egliſe : Tribunal à qui on peut appliquer ce que dit *Ferrante Palavicino* dans ſon *Divortio Celeſte*, que l'Epoux avoit répudié & abandonné ſon Epouſe, parce qu'il avoit connu qu'elle étoit une proſtituée.

Cet ami ne faisant que rire de tous mes raisonnemens, tâchoit de me guérir de mes craintes; mais ce fut inutilement, car comme il ne pouvoit me raccommoder avec l'Eglise, sans me raccommoder avec la Cour de Rome, qui veut toutt savoir & tout connoître, & qu'il ne m'étoit pas possible de lui révéler le passé, sans paroître coupable des derniers crimes, c'étoit m'exposer aux plus grands des malheurs, que de me confier à la clémence d'un Tribunal qui fait profession de ne pardonner jamais. Ainsi je ne me suis jamais vu en état de profiter ni des avis, ni des offres obligeantes de cet Abbé: bien au contraire, je crains encore, tout à couvert que je suis, & dans le port de la sûreté, qu'on ne m'envoie ici des traîtres & des *Sbirres*.

Comme nous finissions la matiere de cet entretien, nous fûmes abordés par un autre Abbé, grand ami de celui avec qui j'étois. Je le connoissois déja assez pour l'avoir vu plusieurs fois. La conversation fut d'abord sur les antiquités



ſacrées & prophanes, qui faiſoient l'étude de cet honnête homme. Il nous dit pluſieurs choſes curieuſes ſur les animaux immondes, & ſur ceux que les Juifs ſacrifioient : ſur l'hiſtoire de la Reine de Saba, dont les Hiſtoriens Arabes font pluſieurs contes vrais ou faux : enſuite nous nous retirâmes, & je donnai rendez-vous à ces deux Meſſieurs, pour le lendemain.

L'eſprit humain eſt la choſe la plus extravagante & la plus impénétrable qu'il y ait au monde. Il me vint un deſſein que je communiquai à ces deux Abbés le lendemain ; l'état de mes affaires ne me permettoit pas d'avoir un plus noble projet ; mon ambition s'y trouvoit extrêmement flattée, & ma vengeance contre mes ennemis pleinement ſatisfaite ; ce noble projet dont je ris en moi-même toutes les fois que je m'en ſouviens, étoit d'aller dans la Mingrelie, & de m'y établir, ſous la protection du Grand Seigneur, promettant de faire la fortune de mes deux Abbés. Je leur voulois faire

espérer qu'ils seroient adorés de toutes les belles femmes de ce pays-là; qu'ils domineroient sur l'esprit des habitans, gens simples & propres à recevoir toutes les impressions possibles, & que nous ferions une nouvelle Eglise, dont nous serions les Chefs & les Apôtres, indépendans de tous les Patriarches du Levant & de l'Occident: que la Porte nous protégeroit contre Rome & contre toutes les sectes chrétiennes des pays Orientaux, sous un modique tribut que nous lui paierions: qu'enfin pour attirer beaucoup de Turcs & de Juifs à notre parti il n'y avoit qu'à introduire une espece de Circoncision, qui est déja assez légere dans la loi Mahométane. J'appuyai ce dessein sur les intrigues que j'avois dans le Levant, & sur-tout à Constantinople, sur la facilité qu'il y avoit de gagner à soi des ignorans & des esprits intéressés, tels que sont les Turcs & les Mingreliens. Mais ces deux Abbés après m'avoir écouté attentivement, semblerent donner dans mon sens; & par

par les idées de grandeur & de félicité qu'ils me promettoient eux mêmes de mon projet, ils me firent comprendre que le meilleur esprit est quelquefois capable des plus grandes folies. Je le compris bien, & ne fis que rire avec eux de cette nouvelle secte, & de cette nouvelle Eglise.

La conversation tourna insensiblement sur des faits historiques qui avoient rapport au sujet de notre entretien; & nous nous retirâmes à la Ville. Ils furent un jour présens à une scene qui se passa dans ma boutique entre un Prieur & moi, au sujet d'un passage de l'Epître de l'Apôtre Saint Paul aux Romains, dont il s'entretenoit avec sa compagnie. Le Prieur fut scandalisé qu'un Marchand de Limonade comme moi, osât parler des lieux les plus difficiles de l'Ecriture Sainte; & moi plus scandalisé que lui, de ce qu'il vouloit m'imposer silence. Je le défiai de me citer un passage de l'Ecriture dans les Langues Saintes, que je ne lui disse le

chapitre où il étoit; je lui étalai aussi un grand commentaire sur le passage qui faisoit le sujet de la dispute; & j'appris à ce Prieur, qu'il ne faut mépriser personne, sous quelque habit que l'on paroisse, & que S. Pierre, sous l'habit d'un pêcheur & chargé de ses filets, savoit plus de Théologie que toute la Sorbonne ensemble. Le Prieur fut bien étonné, & il sortit de ma boutique, confus & repentant de m'avoir insulté. Je ne poursuivrai point tout ce que je fis à Bordeaux, c'est trop peu de chose pour en entretenir le Lecteur, qui n'attend de moi que des malheurs & des revers de fortune.

Ce fut dans le tems que j'y pensois le moins, que je me vis obligé de quitter cette charmante ville, dans laquelle je faisois très-bien mes affaires, où j'avois d'illustres amis, & où je goûtois mille doux plaisirs.

Il est vrai que m'étant acquis la réputation d'un homme extraordinaire, par les différentes expériences que je fis

ſur divers ſujets de Phyſique ; j'aurois vécu dans une grande tranquillité, ſi la vaine préſomption de paroître au-deſſus de tous les Savans, ne m'eût porté à expliquer la cabale. Je vis pour ce ſujet deux hommes dans Bordeaux, qui étoient en réputation d'entendre parfaitement cette ſcience. M. le Comte de.... & M. l'Abbé de.... le premier avoit été initié dans cette ſcience par un certain Moſé de Florence, qui après lui avoir tiré baaucoup d'argent, & lui avoir fait faire pluſieurs folies, ne lui avoit appris rien de ſolide. Je vis chez lui, dans ſa belle maiſon, un autre Rabbin Portugais, qui avoit quelque teinture de la cabale ; mais qui donnoit dans des viſions ſi ridicules, qu'il eût mérité d'être renfermé aux Petites maiſons. J'eus pluſieurs conférences ſecretes avec le maître & le diſciple ; & je prédis à l'un & à l'autre deux événemens qui juſtifierent peu de tems après ma capacité : car je prédis au Comte la fin de ſa vie, qui arriva dans l'année ;

& au Rabbin, un voyage aux pays étrangers, d'où il ne reviendroit jamais. L'Abbé qui ſe vantoit de ſavoir la cabale, n'en ſavoit ſeulement pas les termes; il en impoſoit par ſa naiſſance & par ſes manieres, à tous ceux qui ne le connoiſſoient pas à fond; car cet homme qui ſe vantoit de parler aux intelligences Aériennes, & d'avoir appris de ces peuples élémentaires le ſecret de faire de l'or, des pierreries, & la panacée univerſelle, ne ſut jamais me rendre le ſalut dont les Cabaliſtes ont accoutumé de ſe ſaluer, pour ſe diſtinguer d'avec les Charlatans.

Je fis donc pluſieurs prodiges en préſence de quelques perſonnes de diſtinction: je prédis des choſes à venir, j'en devinai qui étoient ſecretes & obſcures: je compoſai des perles, des amétiſtes d'Orient, des émeraudes, qui furent vendues pour bonnes chez les Orfevres. Ainſi je puis dire que dans Bordeaux, mes jours s'écouloient avec tant de douceur & d'agrément, que j'avois

presque oublié les dernieres persécutions de la fortune.

Dans cet état ma réputation fut celle qui renouvella mes peines. Un Marchand de cette ville-là se mit en tête d'épouser une riche héritiere ; mais il ne pouvoit prétendre à cette alliance, ni par son esprit, ni par ses biens, ni par sa naissance. Tout ce qui les favorisoit, c'est que la fille étant extrêmement laide, il crut qu'un homme d'une jolie tournure ne pouvoit s'acheter trop cher. Inutilement il avoit employé le langage des yeux & des billets doux ; & voyant qu'on ne faisoit pas de cas des talens qu'il mettoit en usage pour se rendre agréable, il résolut d'avoir recours aux moyens extraordinaires. Pour ce sujet, ayant ouï parler de moi, il vint me trouver un jour de très-grand matin, me priant de vouloir lui donner une heure d'audience. Je le fis volontiers, & je ne fus pas peu surpris lorsque je lui entendis dire qu'il venoit me supplier de lui apprendre un secret

pour donner de l'amour à Mademoiselle..... Moi qui connoissois cette personne, & qui ne pouvois comprendre qu'un homme eût le goût assez dépravé pour vouloir lui plaire & s'en faire aimer, je tâchai de le détourner de ce dessein. Mon refus ne servit qu'à le rendre plus importun ; car, ayant mis d'un côté une bourse de cent louis d'or, & de l'autre un poignard, il me dit de choisir l'un ou l'autre ; qu'il vouloit absolument être satisfait, & qu'il étoit dans le dessein de faire réussir son entreprise, quand ce devroit être par le moyen du diable.

Je vis bien que j'avois affaire avec un homme possédé d'une violente passion ; & que si je m'obstinois à lui résister, il étoit à craindre pour moi, d'éprouver la fureur d'un homme désespéré. J'affectai de me rendre à ses prieres, & j'exigeai de lui, sur le plus effroyable de tous les sermens, qu'il ne révéleroit jamais rien de ce qu'il auroit vu.

J'avois une machine dans une cas-

ſette, qui me tira d'intrigue, qui fit tout l'effet que je m'en étois promis. C'eſt pourquoi, étant ſorti de mon cabinet, à deſſein d'aller chercher les clefs de cette caſſette, je fus avertir Jannine de ſe mettre dans l'endroit d'où elle pourroit répondre à mes queſtions, & lui écrivis, ſur un morceau de papier, certains mots barbares qu'elle devoit répéter dans un tuyau qui avoit communication avec ma caſſette. Revenu dans mon cabinet où notre amant m'attendoit de pied ferme, je lui demandai derechef le ſecret, & lui dis d'avoir bon courage; il me promit l'un & l'autre, en Gaſcon; enſuite ayant mis un bonnet groteſque ſur ma tête, & m'étant revêtu d'habillemens noirs que j'avois exprès pour me divertir des ſots, je commençai à chanter quelques paroles en Hébreu, & à affecter des poſtures propres à épouvanter le diable, s'il eût été préſent. Voyant que mon amant ne s'émouvoit pas, je pourſuivis ma cérémonie, par les fulminations & des libations; &

ayant mis du vin compoſé dans une taſſe, & en ayant verſé quelques gouttes ſur la caſſette, que j'avois poſée entre deux cierges de cire magique ; d'abord mon cabinet parut plein de ſinges & de ſerpens qui firent pâlir notre amoureux. Je l'exhortai à ne ſe pas démentir; & que, puiſqu'il avoit eu aſſez de courage pour voir le commencement de la cérémonie, il en devoit voir la fin, s'il ne vouloit pas être expoſé à la griffe du diable. Pour ce ſujet je lui dis d'avaler ce qui reſtoit dans la taſſe. Il le fit, & en même-temps la caſſette s'étant ouverte, par un reſſort caché & imperceptible, je lui montrai un énorme crapaud, qui penſa le faire mourir d'effroi. Cependant le vin compoſé qu'il avoit avalé; commençoit à lui troubler l'imagination. Dans ce moment; me ſervant de ſa foibleſſe, je lui dis de demander au diable ce qu'il ſouhaitoit. Il n'eut pas plutôt parlé d'une voix tremblante, que de la même caſſette il s'éleva un gros ſinge, qui, après pluſieurs geſtes rendit les

réponſes que j'avois dictées. Alors le vin ayant occupé la cervelle du pauvre amoureux, il tomba évanoui plus de ſix heures. Je le fis tranſporter dans une chambre à côté, & je fus le revoir après qu'il fut revenu de ſon évanouiſſement. J'avois pris les cent louis d'or; je lui dis que j'avois empêché le diable de l'étrangler, & que cependant je l'aſſurois qu'il viendroit à bout de ſes deſſeins, s'il portoit ſur ſoi un morceau de racine que je lui donnai. Il ſortit de ma maiſon fort ſatisfait, & moi fort chagrin d'avoir été obligé de jouer ce perſonnage. Il eſt vrai que toutes ces viſions n'étoient rien que de très-ſimple, & elles ſe formoient par le moyen du vent & de certains reſſorts: mais la conſéquence que je tirai de cette aventure, me parut dangereuſe; c'eſt pourquoi je formai le deſſein de me retirer.

Mon unique but, comme j'ai déja dit, étoit de gagner la Hollande, où ſans aucune appréhenſion j'eſpérois de vivre en liberté, & d'y ſatisfaire en quel-

que maniere ma paſſion d'écrire. Et certes il étoit temps que je priſſe cette réſolution. Deux Marchands de Lyon, qui m'avoient vu autrefois dans cette ville, ſous l'habit d'un Eccléſiaſtique, me voyant dans Bordeaux, marié, & vendeur de liqueurs, parlerent à tant de différentes perſonnes, de ma conduite, & de ce que j'avois été ſoupçonné touchant ce Bourgeois empoiſonné de mon temps, que je ne voyois plus arriver dans ma boutique que des gens qui m'examinoient depuis les pieds juſqu'à la tête.

Un homme de la premiere qualité de cette ville là, & dont la protection me faiſoit beaucoup d'honneur, & m'étoit d'un grand avantage, me fit dire de ne retarder pas plus long-temps à en ſortir, & de prendre de juſtes meſures pour n'être pas arrêté. Je ſuivis ſon conſeil : & ſans prendre congé de perſonne que de mon ami, que je preſſai vivement de s'attacher à ma deſtinée, je ſortis de Bordeaux avec tout mon argent & mes papiers, & laiſſai Jannine encore quel-

ques jours pour vendre les effets que je n'aurois pu emporter sans beaucoup d'embarras. Je lui donnai mon adresse à la Rochelle, où d'abord qu'elle fut arrivée, nous nous embarquâmes pour Nantes.

Dans cette ville je trouvai bonne compagnie de gens de ma Religion : j'y fus reçu avec beaucoup de civilité ; & quoiqu'en apparence je ne fus qu'un Marchand de liqueurs, je recevois, dans les assemblées des Juifs qui sont dans ce pays-là, des honneurs qui ne sont dûs qu'aux plus grands Docteurs de la Loi. Il n'est point de bons traitemens que ces Messieurs ne m'aient fait éprouver, & j'ai mille sujets de n'oublier jamais un peuple qui m'a comblé de biens & d'honneurs.

Il ne m'arriva rien de considérable en cette ville-là. Tout attentif à mon embarquement, j'évitai toutes les occasions de paroître ; & certes c'étoit le bon parti, puisque je ne me suis jamais montré en aucun endroit, que ma mauvaise for-

tune n'y ſoit accourue pour me faire de la peine. Je ne dois pourtant pas ſortir de la France, ſans parler d'une aventûre qui m'arriva quelques mois avant mon embarquement. J'entrai par curioſité dans une Egliſe, où le bruit d'un grand battement de mains me fit juger qu'on y ſoutenoit quelques theſes de philoſophie ou de théolopie. Je ne me trompois pas ; tous les Corps ſéculiers & réguliers aſſiſtoient à des theſes de théologie qu'un jeune Moine ſoutenoit à l'ouverture d'un Chapitre Provincial. Après que tout le monde eut argumenté, je demandai au Soutenant, ſi dans ces ſortes de diſputes il ne me ſeroit pas permis de propoſer quelques difficultés ; les François ſont civils, & je fus reçu de la meilleure grace du monde, & avec toute l'honnêteté poſſible. D'abord je prévins la compagnie, en m'expoſant d'oſer paroître dans la même carriere, où tant de ſavans avoient paru avec éclat, & d'où ils étoient ſortis avec honneur. J'argumentai contre la propoſition

proposition qui admettoit l'existence d'un seul Dieu, & je pris ma these, non pas contre l'existence d'un Dieu, mais contre l'idée qu'on se faisoit du vrai Dieu, prétendant que la lumiere étoit la véritable divinité qu'il falloit adorer. J'apportai, dans les préliminaires de mon argument, beaucoup d'endroits de l'Ecriture-Sainte, des Peres de l'Eglise & des Conciles où Dieu est appellé la Lumiere, le Soleil de Justice, le Dieu du Ciel. Je fis voir que ce Dieu du Ciel n'étoit que le soleil, qui avoit été adoré par tous les peuples du monde, & qu'en cela ils n'avoient pas été idolâtres, mais seulement en adorant des figures du soleil. Après avoir ainsi expliqué ma proposition, j'argumentai contre le jeune Moine, qui répondit assez bien, se défendant par l'Ecriture, qui dit que Dieu a créé le soleil & la lumiere. Cette nouvelle proposition, soutenue par un nouveau venu & inconnu, fit beaucoup d'honneur au Sou-

tenant, & attira ſur eux la curioſité de toute la ville. Je vis bientôt dans ma boutique des gens de toutes les conditions ! les Eccléſiaſtiqnes & les Moines furent les plus curieux d'approfondir ma vie, mon état, ma patrie & mon deſſein ; & comme j'étois aſſez réſervé ſur toutes ces choſes, on commença à s'informer du lieu d'où je venois, par les gens de la maiſon où je logeois. Les uns écrivoient à Bordeaux, pour ſavoir ce que j'y avois fait : les autres alloient queſtionner tous les Marchands à qui je parlois. Certains zélés pour l'Etat ou pour la Religion, prétendoient que je fuſſe un eſpion ou Juif, ou Mahométan : ſans comprendre qu'un homme peut tomber dans quelque diſgrace qui l'oblige à ſe cacher. Tous ces ſoupçons qu'on avoit contre moi, me firent prendre la réſolution de ſortir de Nantes, plutôt que je n'aurois fait ; & ce fut une nuit fort claire, qu'ayant fait porter mon équipage dans un vaiſſeau prêt

à partir, je m'embarquai & fis voile ſans dire adieu à perſonne, & ſans laiſſer aucune dette, pour laquelle on pût encore me ſoupçonner. Douze jours après j'arrivai à Utrecht, avec cette ſecrette ſatisfaction d'être échappé de tous mes ennemis, & d'être arrivé en pays de liberté, avec l'eſpérance de vivre à ma fantaiſie, ſans crainte d'être inquiété, ni ſur mon état, ni ſur ma Religion.

Quand j'arrivai à Utrecht, il ne me reſtoit plus que cinquante piſtoles; ce qui m'obligea à ſonger aux moyens de me tirer d'intrigue. C'eſt un pays où l'argent eſt aſſez commun, & le peuple d'aſſez bonne foi, & où par conſéquent, je pouvois trouver aſſez d'occaſions de faire valoir mes talens avec ſuccès. Je conſultai donc ma chere Jannine, ſur le parti que nous avions à prendre: & après pluſieurs délibérations, nous conclûmes que nous ne pouvions mieux faire, que de tenir

café. Il y avoit une difficulté ; il falloit obtenir pour cet effet la permiſſion du Magiſtrat de la Ville, qui eſt aſſez jaloux des priviléges de ſes Bourgeois, & qui par conſéquent n'accorde pas facilement aux étrangers des choſes qui pourroient être préjudiciables aux Habitans. Ainſi il fallut avoir recours à quelque ſtratagême, & donner en même tems (comme je le ſouhaitois) quelque eſſai de mon petit ſavoir-faire. Voici de la maniere que je m'y pris.

Chacun ſait que la ville d'Utrecht eſt aſſez renommée par ſon Univerſité, qui y attire quantité d'étrangers, & ſur-tout d'Allemans ; (Nation qui m'a toujours volé.) Comme j'étois nouveau venu, & que j'avois l'air fort grave, tout le monde me prenoit pour quelque perſonne d'importance ; & on ne parloit dans la Ville, que de mes manieres engageantes, & de mon heureuſe phyſionomie, qui plaiſoit également à tous. J'étois ſouvent dans la

compagnie des gens de Lettres, & même des Magiſtrats, que je tâchois toujours d'engager dans des converſations qui puſſent faire connoître le petit mérite que le Ciel m'avoit départi. Comme je m'appercevois de plus en plus, qu'ils goûtoient aſſez mes raiſonnemens, cela me confirma dans la penſée que j'avois de préſenter une Requête au Magiſtrat, pour obtenir la permiſſion de vendre du café. Je la fis en Latin, dont voici, à peu-près la teneur en François.

MESSEIGNEURS,

» AYANT eu l'honneur il y a quel-
» ques jours d'arriver dans votre célebre
» Ville, je l'ai trouvée ſi digne de
» mon attention, que malgré toutes
» les réſolutions que j'avois priſes de
» paſſer plus loin, je me vois obligé
» d'y arrêter mes pas, pour admirer,
» & en même tems pour aider à cul-

» tiver ce jardin rempli de ſciences les
» plus ſublimes. Mon parti eſt donc
» pris, Meſſeigneurs; & ſi vous voulez
» m'accorder de deux graces l'une, je
» n'aurai jamais d'autre tombeau que la
» fameuſe & charmante ville d'Utrecht.
» Je ſuis, Meſſeigneurs, un homme de
» la plus haute extraction, après les
» Rois. La Religion dans laquelle je
» ſuis né, m'a rendu juſqu'à préſent
» malheureux, à cauſe des opinions
» contraires que j'en ai toujours con-
» çues, & que je n'ai pu m'empêcher
» (vu les lumieres que Dieu m'a don-
» nées,) de faire éclater dans les en-
» droits même, où j'avois le plus à
» craindre; mais me voilà, Dieu merci,
» arrivé au port du ſalut, & à l'abri de
» tous les impitoyables perſécuteurs
» du véritable Evangile de Jéſus-Chriſt:
» Ainſi, Meſſeigneurs, comme je ſuis,
» ſans me flatter, bien verſé dans la
» Théologie, dont je vous donnerai
» de bonnes preuves, toutes les fois
» que j'en ſerai requis, je prends la

» hardiesse de vous supplier de vouloir
» bien m'accorder la grace que je vous
» demande, de pouvoir exercer ici la
» Charge de Professeur en Théologie :
» & si par malheur on ne me trouvoit
» pas un assez digne sujet pour rem-
» plir un poste si honorable, qu'il me
» soit au moins permis de vendre du
» café. Je vous assure que je vous serai
» également obligé pour l'une ou pour
» l'autre de ces deux graces qu'il vous
» plaira de m'accorder ; puisque je
» m'estimerai toujours assez heureux,
» si je puis vivre dans votre illustre
» Ville, quand même il m'y faudroit
» pratiquer le métier le plus vil, pourvu
» seulement qu'il me donnât les occa-
» sions de vous faire connoître avec
» combien de respect & de soumission,
» je suis, &c. »

Ayant dressé ce Placet, je le remis entre les mains d'un Secrétaire de l'Hôtel-de-Ville, avec qui j'avois fait connoissance. Ce fut à dix heures du

ſoir, après l'avoir régalé chez moi à ſouper. Il me promit une bonne iſſue de tout ce que je deſirois : & le lendemain vers le midi, je le vis entrer chez moi, avec un air fort triſte : & lui en ayant demandé la raiſon, il me dit qu'il étoit au déſeſpoir, de ce que ſes Maîtres ne m'avoient accordé que la permiſſion de vendre du café, & que c'étoit bien faire tort au mérite, que de le traiter ainſi. Je fis auſſi ſemblant de n'être pas trop content de ce procédé; mais je ne laiſſai pas de lui dire, qu'il ne devoit pas prendre cela ſi fort à cœur, & que je comptois encore pour beaucoup la faveur que le Conſeil venoit de me faire, & que j'en étois fort ſatisfait. Je lui fis un petit préſent, & le priai de continuer à me faire l'honneur de me venir voir de tems en tems. J'avois bien compris, en adreſſant mon Placet, qu'on ne me donneroit pas une Chaire de Profeſſeur ; & c'eſt auſſi ce que je ne cherchois pas, & que j'aurois été bien fâché d'obtenir ; car ce

n'étoit pas là le moyen de faire fortune. Enfin, quoi qu'il en soit, le tour que je donnai à ma Requête, fit réussir mon projet, qui étoit de vendre du café. D'abord que le Secrétaire m'eut quitté, je courus porter à Jannine la nouvelle que je venois de recevoir; ce qu'elle apprit avec une joie extrême: & il ne nous resta plus qu'à songer aux moyens d'exécuter notre dessein; ce qui ne nous fut pas difficile, au moyen de la connoissance que nous avions faite avec Monsieur C..... homme de grand crédit, qui nous procura une maison très-propre pour un semblable négoce. La maison étant trouvée, je la meublai du mieux que je pus, & en quatre jours j'ouvris boutique.

Je ne saurois exprimer le concours de gens que j'eus pendant quelque tems. La curiosité étoit si grande, tant parmi les gens de distinction, que parmi le peuple, de voir un homme comme moi vendre du café, que Jannine, la ser-

vante & moi, n'avions pas ſeulement le tems de manger.

Un commencement ſi heureux me fit concevoir de ſi hautes eſpérances, que je ne doutai plus de faire ma fortune dans ce nouveau pays. Je mis tout en uſage pour conſerver & augmenter mon crédit ; ce qui ne me fut pas difficile, dès que je pus entrer en converſation avec des Gens de Lettres. C'eſt dans ces ſortes de compagnies (dont ma boutique étoit toujours remplie) que je prenois mon ſérieux, & où je ne pouvois m'empêcher de rire en moi-même, de voir les différentes poſtures qu'on faiſoit pour écouter mes diſcours. Il me ſeroit impoſſible de raconter ici tous les ſujets ſur leſquels il me falloit diſputer. Il ſuffit que je me tirois partout d'affaire, au grand étonnement de tous ceux qui m'entendoient ; & jamais Oracle ne fit tant d'impreſſion ſur les peuples qui le conſultoient, que j'en faiſois ſur ceux qui m'écoutoient parler.

Ma réputation devint si grande parmi tous ces Savans, que je n'avois plus aucun moment à moi : & comme je m'étois étendu plusieurs fois sur l'Astronomie & sur la Cabale, cela donna envie à la Duchesse de..... qui pour me voir & m'entendre, vint exprès de La Haye à Utrecht. D'abord qu'elle y fut arrivée, elle envoya son Ecuyer chez moi ; (& ce fut le premier carrosse qui s'arrêta devant ma porte), pour me dire que Son Altesse souhaitoit de me parler. Je fis entrer Monsieur l'Ecuyer, & le priai de s'asseoir un moment, pendant que j'irois me préparer & prendre sur moi quelques curiosités que je voulois faire voir à Son Altesse. Je montai à mon cabinet, où je m'équipai en un moment, & me garnis de tout ce qui pouvoit m'être nécessaire dans la conversation que je devois avoir avec une semblable Dame. Et comme je ne savois pas sur quelle matiere elle vouloit me mettre, j'eus la précaution de porter tout avec moi ;

ce qui me coûta bien de la peine ; & je fus même fort embarrassé quand il me fallut entrer dans le carrosse, tant j'étois grossi par toutes les machines que j'avois sur moi. Il y avoit dans une de mes poches, une petite cassette remplie de quantité de petites bouteilles, la plupart magiques. Il y en avoit une à laquelle j'avois donné le nom d'*Etna*, à cause du rapport qu'elle avoit avec montagne de ce nom, & que la liqueur ne cessoit point de fumer dès que la bouteille étoit ouverte. J'en avois sept autres que j'appellois les *sept planetes*, dans lesquelles, avec le secours affecté de quelques paroles & de quelques grimaces, je faisois voir mille changemens qui surprenoient très-agréablement. Dans l'autre poche, j'avois une Lanterne-magique, d'un artifice si surprenant, qu'on n'en avoit pas encore vu de pareille ; car du moment que je lâchois la lumiere, je faisois paroître cent monstres différens, dans une chambre. J'avois dans une autre poche, un Cylindre,

Cylindre, que j'avois appris à faire d'un certain Charlatan à Venise. Ce Cylindre est une espece de colonne de cuivre bruni, de la hauteur environ de demi pied, lequel étant placé sur du papier griffonné d'une maniere bizarre & désagréable, fait paroître dans cette colonne toutes les figures que l'on veut. Dans une autre, j'avois une verge magique & une boëte remplie de quantité de parfums, que j'avois apportées d'Italie. Dans cet équipage j'arrivai chez la Duchesse, qui étoit impatiente de me voir, & qui me reçut avec des marques d'estime. Je lui fis mon compliment en Italien, sachant bien qu'elle entendoit parfaitement cette Langue. Ensuite elle me pria d'entrer dans son cabinet, où après nous être assis, elle commença à me faire des questions sur la Religion; sur quoi je lui donnai une entiere satisfaction, & elle parut fort contente de moi. Après elle me demanda, quel étoit mon sentiment touchant les esprits? Je lui fis là-dessus

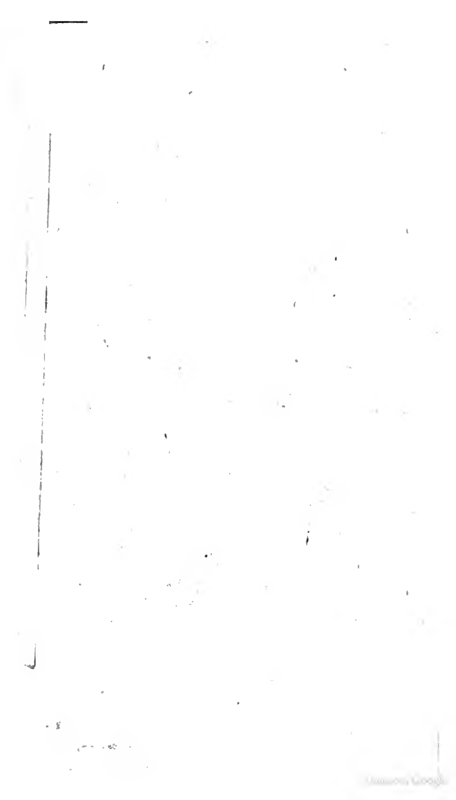
à peu près les mêmes réponſes que j'avois faites autrefois à la Reine Chriſtine, ſur le même ſujet : mais pour vous faire voir, Madame, lui dis-je, les artifices dont les Prêtres Catholiques ſe ſervent pour faire peur au petit peuple, regardez à l'entour de vous. Dans le même tems je tirai ma Lanterne-magique ; & en ayant au plus vîte allumé la bougie, on vit dans un inſtant toute la chambre remplie de monſtres: ce qui épouvanta beaucoup la Ducheſſe; & elle fut prête à s'enfuir de cet endroit. Je l'aſſurai qu'elle ne devoit rien craindre, parce que ce qu'elle voyoit ne ſe faiſoit que par artifice;&dans ce moment, lui ayant ouvert la Lanterne, je lui en fis voir tout le myſtere ; ce qui la raſſura; & elle me pria de recommencer la même expérience. Ce n'eſt pas tout, Madame, lui dis-je alors, il faut que vous voyiez encore quelque choſe de plus digne de votre admiration. Aſſeyez-vous ſeulement, & faites attention à ce que je m'en vais vous montrer. Je

tirai donc de ma poche la petite cassette; & l'ayant ouverte, je pris en premier lieu la bouteille fumante, qui étant ouverte, causa tant d'étonnement à la Duchesse, qu'elle me pria de la fermer au plus vîte; car comme le cabinet étoit petit, il fut dans un moment si rempli de cette épaisse fumée, qu'on ne pouvoit presque plus voir la lumiere. Hé! quel étrange homme êtes-vous, s'écria la Princesse: ouvrez vîtement la fenêtre, car votre *Etna* me suffoque. Ce que je fis, & la fumée se dissipa incontinent. Je voulus prendre les sept bouteilles magiques pour les lui faire voir aussi; mais la Princesse m'en empêcha, en me disant, qu'elle ne vouloit plus s'exposer à de semblables choses; que je n'avois qu'à refermer ma boutique, & qu'elle s'entretiendroit encore une demi-heure avec moi, sur d'autres sujets. Je lui obéis, à condition qu'elle me permettroit de lui faire voir une merveille, dont je l'assurai qu'elle seroit très-contente. Elle y consentit: ce fut

mon Cylindre que je lui fis voir. Et quoiqu'elle parût aſſez ſurpriſe de telles métamorphoſes, elle le fut encore plus, quand en dernier lieu, je lui fis paroître ſon portrait, qui lui reſſembloit parfaitement. Jugez ſi elle en fut bien ſurpriſe? Je finis par les épreuves de mes curioſités; & m'ayant fait connoître qu'elle ſeroit bien aiſe que je lui donnaſſe l'explication de cet artifice, je lui dis que non-ſeulement je le ferois avec plaiſir, mais que même je lui ferois préſent d'une ſemblable machine, ſi elle le ſouhaitoit. Elle l'accepta avec beaucoup de joie: & après quelques autres diſcours, elle me fit préſent de cinquante piſtoles, & me fit reconduire chez moi, très-ſatisfait, par le même Ecuyer qui m'avoit amené. Je fis d'abord part à Jannine de tout ce qui s'étoit paſſé chez la Princeſſe, & des cinquante piſtoles qu'elle m'avoit données. Tout cela me donna ſi bon courage dans mon négoce, & augmenta tellement les belles eſpérances que

j'avois conçues, que je ne balançai plus à croire que ma fortune étoit déja faite dans la ville d'Utrecht. En effet, mes jours couloient ſi agréablement, que ſans les troubles qu'une aveugle paſſion me cauſa, jamais mortel n'eût été plus heureux que moi. Mais le deſtin m'a toujours fait eſſuyer cent chagrins pour un ſeul plaiſir qu'il m'a laiſſé goûter. Voici ce qui m'arriva.

Fin du Tome ſecond.








BIBLIOTECA